Des plumes et des branches,

Approche anthropologique des relations humains-oiseaux de proie dans le sud de la France contemporaine :

entre fauconnerie, volerie et observations du sauvage

Maurine COPPA

Sous la direction de Laurent GABAIL

Mémoire de Master 2 en Anthropologie Sociale et Culturelle

Années universitaires 2021-2023

Résumé

La fauconnerie est un monde encore très méconnu du grand public. Bien que de plus en plus de parcs de volerie ouvrent leurs portes et que les professionnels proposant des stages d'initiation ou de perfectionnement soient de plus en plus nombreux, l'image populaire de la fauconnerie est encore très liée à l'époque médiévale et aux seigneurs suivant leurs faucons à cheval. Ce mémoire propose de s'intéresser aux pratiques unissant un humain et un rapace dans le sud de la France contemporaine. L'objectif est d'esquisser un portrait des individus évoluant au contact d'oiseaux de proie et de la diversité des activités réalisées actuellement. Bien loin des chevaliers en armure, la fauconnerie s'est incroyablement développée ces dernières décennies, pour aujourd'hui englober une pluralité de pratiques, de techniques, de savoirs-faire, de matériels et d'espèces d'oiseaux différentes. Les activités cynégétiques, les parcs de volerie, les stages d'initiation ou de perfectionnement, mais aussi le suivi de jeunes rapaces nés en captivité et relâchés dans la nature sont autant de sujets qui méritent notre attention.

Mots-clés :

Relation humain-animal, rapaces, fauconnerie, volerie, cynégétique

Remerciements

J’aimerai exprimer ma gratitude à plusieurs personnes sans qui la réalisation de ce mémoire aurait été beaucoup plus fastidieuse, voir impossible.

Merci à la famille Tosanic dont les membres m’ont acceptée dans leur quotidien durant mon terrain de première année. Plus particulièrement : Christophe, tu as été le premier à me poser un rapace sur le poing. C’est un peu grâce à toi que tout a commencé. Merci de m’avoir laissé te suivre et merci pour ta patience et tes réponses. Stéph, je ne te remercierai jamais assez de m’avoir acceptée dans ta meute. Merci pour les balades dans les vignes et nos silences. Liam, je suis tellement heureuse que nous soyons amis. Vous êtes réellement devenu ce qu’on appelle une « famille de terrain ». Alizée, tu fais partie de cette famille-là toi-aussi. Continue toujours d’être aussi merveilleuse.

Merci à toutes les personnes qui m’ont ouvert les portes de leur univers. Une pensée reconnaissante aux chasseurs qui m’avoir montré leurs pratiques cynégétiques, tout particulièrement Cédric, qui m’a consacré un part non négligeable de son temps. Merci de m’avoir fait confiance pour porter tes deux filles, Calissi et Artémis, et merci de m’avoir donné la chance incroyable de participer moi-même à une chasse. C’est un souvenir que je garderai longtemps. J’exprime également ma reconnaissance aux autres chasseurs qui ont accepté de me recevoir et de me partager une part de leurs savoirs : Éric, Christian, Guy et Lionel.

Mes plus sincères remerciements à Roland, qui m’a accueilli dans son parc pyrénéen. Tu es une belle personne et je te souhaite le meilleur. Pour finir j’adresse un immense merci à Camille qui m’a emmené visiter les vautours dans les Grands Causses. Je garde de cette incroyable journée des images inoubliables.

Je remercie également ma famille : ma mère et mes sœurs, qui se sont dévouées à la relecture de cet écrit, afin de traquer mes fautes d’orthographe et de grammaire. Vous avez assuré ! Une pensée à mon namoureux qui a dû subir de longues heures de récits enflammés sur les rapaces alors que je rentrais de terrains au milieu de la nuit.

Et pour conclure, je suis extrêmement reconnaissante à mon encadrant, Laurent, qui m’accompagne depuis le début de cette aventure, il y a trois ans. Vous avez accompagné mes réflexions, m’avez soutenue dans les moments d’incertitudes et accepté de vous adapter à mes particularités de travail. Je ne serai pas allé aussi loin sans vous.

Table des matières

Introduction....9

Ouverture à la fauconnerie....9

Dans l'imaginaire populaire....9

Jusqu'au cœur des pratiques contemporaines....10

Recherches et travaux....12

Méthodologie et terrains....12

État de l'art : l'étude de la fauconnerie en sciences sociales....13

Mon objet d'étude....14

I) L'Art de la chasse avec un rapace....17

Introduction....17

I) 1) Deux types de chasse....18

I) 1-A) Le haut vol....18

I) 1-B) Le bas vol....21

I) 2) La chasse pour les fauconniers....23

I) 2-A) La fauconnerie au quotidien....23

I) 2-B) Un théâtre de la nature....27

I) 2-C) Ethnographie d'une chasse....28

I) 3) Les relations aux rapaces....30

I) 3-A) « comme des membres de ma famille »....31

I) 3-B) L'humain, l'oiseau, et le chien....33

I) 3-C) Chasse au furet....34

I) 4) Entre passé et présent, regard critique sur les pratiques cynégétiques de fauconnerie....36

I) 4-A) La fauconnerie et le faire soi-même....36

I) 4-B) Importance de la transmission et de la tradition....38

I) 4-C) Une modernisation réelle sous le voile de l'immuabilité....40

I) 4-C-a) Des outils et des techniques....40

I) 4-C-b) Des espèces et des comportements....42

I) 4-D) La détention d'un oiseau de proie : entre choix d'élevage, désairage et encadrement législatif....44

I) 4-D-a) Élevage, sélection et critiques....44

I) 4-D-b) Le désairage ; une pratique controversée....45

I) 4-D-c) Petite approche législative....47

I) 5) Approche anthropologique et apports de quelques auteurs....49
I) 5-A) Être un chasseur, vivre avec le « jagdfieber »....50
I) 5-B) Chasse et récit de chasse....52
I) 5-C) Rapport au gibier....55
I) 5-D) Consommation de la viande....58
II) Des nouvelles pratiques de fauconnerie ? Les parcs de volerie et les stages d'initiation....61
Introduction....61
II) 1) De quoi parlons-nous ?....62
II) 1-A) Les stages en fauconnerie....62
II) 1-A-a) Le terrain....62
II) 1-A-b) Les stages d'initiation....62
II) 1-A-c) Différents types de stage....64
II) 1-B) Les parcs de fauconnerie....65
II) 1-B-a) Qu'est-ce que c'est ?....65
II) 1-B-b) Terrains envisageables et réalisation....66
II) 2) Vivre avec un oiseau, le quotidien et l'habitus....68
II) 2-A) La relation entre l'oiseau et son fauconnier, cas des stages et des parcs....68
II) 2-A-a) Des relations parfois fusionnelles....69
II) 2-A-b) … mais pas pour autant exclusives....70
II) 2-A-c) La protection : un attendu de l'oiseau dans la construction et le maintien de la relation....71
II) 2-A-d) D'autres aspects de l'expression de la confiance....72
II) 2-B) Perception de l'environnement, voler dans le territoire....75
II) 2-B-a) Voir le monde comme un oiseau....75
II) 2-B-b) Impulser du mouvement ou comment proposer une action à un oiseau....77
II) 2-B-c) La voix comme lien entre le fauconnier et l'oiseau....80
II) 2-C) Les soins et les fondamentaux du quotidien....81
II) 2-C-a) Ébauche d'une chronique de l'habituel....81
II) 2-C-b) Médication et soins complémentaires....84
II) 2-C-c) Importance de la gestion du poids....87
II) 3) La pluralité des interactions possibles et le rapport oiseau/humain au-delà du fauconnier....91
II) 3-A) Des diversités plurielles....91
II) 3-A-a) Des espèces nombreuses....91
II) 3-A-b) Aux diverses relations interspécifiques....92
II) 3-A-c) Et aux multiples manipulations....94
II) 3-B) Le cas des oiseaux de stage....95
II) 3-B-a) Tolérance et patience....95
II) 3-B-b) Des rapports aux stagiaires parfois complexes, ou composer avec les néophytes 96

II) 3-C) Contact avec le public....98
II) 3-C-a) Composer avec l'imprévisible....98
II) 3-C-b) Quid du contact physique....100
II) 3-C-c) La nature à portée de soi....102
II) 4) Les difficultés de l'élevage ; entre affaitage et reproduction....103
II) 4-A) Formes, tiercelets, juvéniles et matures....103
II) 4-A-a) Forme ou tiercelet ?....103
II) 4-A-b) Le cap de la maturité sexuelle....105
II) 4-B) La reproduction, objectifs et enjeux....106
II) 4-B-a) Des naissances rares....106
II) 4-B-b) Un réseau d'éleveurs international....108
II) 4-B-c) Les raisons qui poussent à tenter des reproductions et l'importance de l'affaitage 109
II) 5) Approche anthropologique, apports d'auteurs et réflexions conclusives....111
II) 5-A) Perception des rapaces de fauconnerie : comment les catégoriser ?....111
II) 5-B) Les rapports entre l'oiseau et le fauconnier....114
II) 5-C) L'affaitage et le territoire....117
II) 5-D) Les rapaces entre multiples différences, diversité de pratiques et spectacle de la nature....119
III) La réintroduction de gypaètes barbus : retourner des rapaces nés en captivité à la vie sauvage....123
Introduction....123
III) 1) Le terrain : Camille et le projet....124
III) 1-A) Camille....124
III) 1-B) Le projet de préservation des gypaètes barbus....125
III) 1-B-a) Objectif du programme et gypaète barbu....125
III) 1-B-b) Choix du site....126
III) 2) Le programme de réintroduction du gypaète barbu : enjeux et fonctionnements....127
III) 2-A) Le programme, Roc et Rei....127
III) 2-A-a) Fonctionnement théorique....127
III) 2-A-b) Roc et Rei, les deux petits de 2022....129
III) 2-B) Ethnographie d'une journée de suivie....132
III) 2-B-a) Observations des jeunes, une attention de chaque instant....132
III) 2-B-b) Le nourrissage....133
III) 2-B-c) L'entretien du taquet....136
III) 3) Une nébuleuse relationnelle : entre congénères sauvages, rapports aux observants et réception par le grand public....139
III) 3-A) Relations aux vautours sauvages et comparaison avec un autre programme de réintroduction français....139

III) 3-A-a) Les vautours sauvages : comment se forger une place dans un territoire déjà occupé....139
III) 3-A-b) Un exemple d'un autre programme de réintroduction : le pygargue à queue blanche....141
III) 3-B) Les relations entre les jeunes gypaètes et les humains....143
III) 3-B-a) Ceux qui observent : un attachement dans le lointain....143
III) 3-B-b) Réception par le public et perception du gypaète barbu....145
III) 4) Ouverture, entre réflexions et conclusions....146
Conclusion....149
Bibliographie....155
Livres....155
Articles....155
Thèse....156
Sitographie....156
Annexe....159
Table des illustrations....159

Sauf indication contraire, toutes les photographies utilisées dans ce mémoire ont été prises par mes soins au cours de mes séjours. Toutes les personnes apparaissant dessus ont donné leur consentement oral pour l'utilisation de leur image.

Je remercie la volerie des Aigles d'Aure qui m'a autorisé à utiliser quelques-unes de ses images.

Notamment la photo d'illustration en couverture, qui nous montre un moment d'intimité entre Roland, gérant d'un parc de volerie, et une chouette harfang.

Introduction

"*Rien sans pennes*" est la devise de l'association réunissant le plus grand nombre de fauconniers chasseurs français. Sa grille de lecture est double. D'une part, elle s'avance sur l'impossibilité pour un oiseau de voler sans ses "pennes" -ses grandes plumes sur les ailes -les rémiges- et sur la queue -les rectrices- qui lui permettent de voler et donc sur l'importance de maintenir un rapace en bonne santé physique. Et d'autre part, elle profite de l'homophonie entre "penne" et "peine" pour appuyer sur la rigueur que réclame la pratique de la fauconnerie et sur l'engagement total et profond qui est attendu de la part du fauconnier.

La seconde perception de cette devise ouvre cependant de plus larges réflexions. De quelles pratiques parlons-nous ? Quelle est la nature de l'engagement humain dans cette discipline ? Et surtout, qu'est-ce que nous entendons derrière les termes fauconnerie et fauconnier ?

Ouverture à la fauconnerie

Dans l'imaginaire populaire

La fauconnerie est, dans l'imaginaire collectif, très liée à l'image des chevaliers et des rois chassant à l'aide de leurs faucons dans une époque largement attribuée au Moyen-Âge. Une de mes connaissances, quand je lui appris que mon sujet d'étude portait sur la fauconnerie, s'exclama "*Tu vas visiter des nobles dans leur château ? Avec des chevaux et tout ?*". La fauconnerie serait donc la passion d'une élite aux mœurs médiévales, vivant à l'ancienne dans de somptueuses bastilles, et chassant le gibier à cheval, vêtus de robes et d'armures. La relative invisibilité des pratiques contemporaines et, à l'inverse, la forte présence d'un Moyen-Âge méconnu et romancé, induit un phénomène de mélange, où d'anciennes pratiques sont transférées à notre époque. La notion même de "Moyen-Âge" est confuse puisque l'époque médiévale est en réalité longue de dix siècles. Ce qui laisse le temps à d'incroyables évolutions entre son commencement et sa fin.

Les quelques parcs de volerie proposant au public de rencontrer des rapaces entretiennent cette image faussée. Les reconstitutions de tournois de chevalerie côtoient les belles dames en robes longues, le tout accompagné d'un fauconnier déguisé présentant un hibou grand-duc ou d'un cavalier portant une espèce de faucon utilisée il y a plusieurs siècles.

S'il est vrai que la chasse avec un rapace était particulièrement populaire auprès des seigneurs européens durant l'époque médiévale, les pratiques ont bien évoluées depuis. Cette image très médiévalo-centrée est donc erronée quand il s'agit de représenter le présent. Or, force est de

constater que la fauconnerie contemporaine est très méconnue du grand public : que ce soit les espèces utilisés, les techniques actuelles ou encore les usages.

En novembre 2010, l'UNESCO (en français Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture) inscrivait la fauconnerie dans sa liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Elle la présentait comme un art et une pratique traditionnels d'entraînement et de vol des faucons et, plus largement, des oiseaux de proies. Pratiquée depuis plus de 4000 ans, elle serait un symbole culturel important dans de nombreux pays et serait transmise de générations en générations. Actuellement, la fauconnerie comporterait aussi une dimension de préservation des rapaces, de leurs proies naturelles et des espaces sauvages. Le site internet de l'UNESCO indique ainsi que "*les fauconniers proviennent de différents milieux, ils partagent des valeurs, des traditions et des pratiques universelles, parmi lesquelles les méthodes d'élevage, d'entraînement et de soin des oiseaux, l'équipement utilisé, ainsi que le lien entre le fauconnier et son oiseau.*".

Force est de constater que la définition proposée par l'UNESCO n'est pas très claire. La fauconnerie serait l'art d'entraîner et de voler un rapace. Un flottement est perceptible, la fauconnerie serait une sorte de pratique unique, héritée de générations et générations, et similaire d'un pays à l'autre.

Le dictionnaire[1] ne nous apporte pas davantage de précision. Il se contente simplement d'indiquer trois définitions : -1.*Art d'élever et de dresser les oiseaux de proie pour la chasse, en particulier les faucons*, -2.*Chasse au moyen de ces oiseaux*, 3-*Lieu où l'on élève les faucons pour la chasse*. Ces propositions sont, à mon sens, trop concises et approximatives pour ne pas être réductrices.

Jusqu'au cœur des pratiques contemporaines

Des siècles durant, le terme de « fauconnerie » ne correspondait qu'à une seule chose : l'art de la chasse avec un rapace. Cependant, au cours du XX^{ème} siècle, les rapports aux rapaces et à leurs usages ont évolués et se sont diversifiés, si bien que la fauconnerie désigne aujourd'hui une pluralité de pratiques regroupant plusieurs modèles relationnels entre l'humain et l'animal.

La fauconnerie est présentée, par ceux qui la pratique encore dans son sens premier d'acte cynégétique, comme ancestrale et traditionnelle de part son ancienneté et la continuité que l'on peut retrouver dans la transmission de ses savoirs. La théorie la plus couramment reconnue est que les premières chasses avec l'aide d'un rapace se seraient déroulées dans les plateaux des steppes d'Asie

1 Selon le *Larousse* [en ligne], [consulté le 30/08/2023]. Disponible sur :https://www.larousse.fr/

Centrale, il y a plus de 4000 ans. La pratique se serait ensuite diffusée vers l'ouest, gagnant l'Europe et le bassin méditerranéen via les grandes invasions barbares du VII^{ème} siècle.

Les plus anciennes traces écrites ont été découvertes dans des manuscrits gothiques enluminés dès le début du XIII^{ème} siècle. On peut ensuite retrouver de nombreux traités médiévaux et manuscrits européens présentant différentes techniques et prodiguant des conseils aux lecteurs, notamment sur le choix de l'oiseau, son affaitage, les soins à lui témoigner, mais aussi sur les proies potentielles et leurs zones de prédilection.

Le plus connu de ces ouvrages est certainement le *De arte venandi cum avibus*, écrit par l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen (1197-1250). Rédigé entre 1241 et 1248, son titre pourrait se traduire par « De l'art de chasser avec des oiseaux ». C'est un ouvrage abordant diverses techniques en lien avec la fauconnerie. Le traité complet se compose de six livrets. Le premier propose une approche ornithologique des oiseaux de proies et de leurs gibiers, les deux seconds décrivent l'affaitage, et les trois derniers abordent la chasse en tant que telle.

Ces traités, associés à une transmission directe des savoirs, ont permis à l'essence des pratiques cynégétiques de perdurer. Bien que le principe soit universel, les contraintes liées à la topographie et au climat des territoires, ainsi qu'à la diversité des espèces chassables et des rapaces locaux, ont conduit à l'évolution des pratiques dans des communautés locales de pratiquants. Les techniques ainsi que les espèces ou groupes d'espèces utilisés ne seront pas les mêmes selon le territoire, et on peut relever une spécification globale. Nous pouvons citer par exemple le Moyen-Orient, qui est actuellement un grand amateur de faucons et notamment de faucons sacres, alors que la Mongolie est connue pour ses impressionnantes formes d'aigles dorés, utilisées pour la chasse aux renards ou aux loups. Il ne s'agit pas de spécialisation absolue, mais davantage de grands traits culturels inhérents à l'héritage ancestral local. C'est pourquoi il existe aujourd'hui une importante variété culturelle de pratiques de fauconnerie.

La chasse avec un oiseau de proie connaît un apogée, en France, au XVII^{ème} siècle. Depuis l'époque médiévale c'est un sport réservé à l'élite. Le développement des armes à feu et la Révolution Française, qui tend à abolir certains privilèges de la noblesse, va progressivement entraînement le déclin de ces pratiques. Quelques rares fauconniers font faire perdurer leurs savoir-faire jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, date qui marque le renouveau de la fauconnerie et le début d'une vulgarisation des techniques.

La fauconnerie désigne aujourd'hui l'art d'éduquer et d'élever un rapace quelque soit son usage. Des pratiques d'effarouchement se sont développées pour répondre à des demandes précises des institutions. Des aéroports, gares ou mairies demandent l'aide de fauconniers pour réguler la présence de certaines espèces gênantes dans des lieux sensibles précis. Depuis la fin du XX^{ème}

siècle, des parcs de volerie, sur le même modèle que les parcs zoologiques, spécialisés dans les rapaces offrent l'opportunité au public de rencontrer ces espèces et de les admirer dans des spectacles de vol. Enfin, la fauconnerie se démocratise peu à peu par l'acquisition, par des particuliers, de rapaces pour leur usage personnel. Ces individus ne sont pas forcément des chasseurs et apprécient le plaisir de posséder et de faire voler un animal considéré comme exotique, en dehors de la domesticité classique. L'éventail de praticiens s'est élargi pour englober désormais les petits particuliers avec quelques oiseaux, les gérants de parcs, pour des spectacles ou des programmes de réintroduction, les éleveurs, les indépendants et bien évidemment les chasseurs.

Ces nouvelles pratiques s'accompagnent d'un changement dans les attentes comportementales des oiseaux. Là où les chasseurs souhaitent des rapaces courageux, dotés d'un fort instinct de prédation, les parcs de volerie ou les particuliers se tournent plus volontiers vers des individus plus calmes et tolérants, qui seront ainsi plus facilement manipulables au quotidien. Ces nouvelles pratiques impulsent obligatoirement le développement de nouveaux savoirs et savoir-faire et des changements dans les espèces utilisées. La multitude de nocturnes, quasiment inexistants dans les équipages de chasse, se retrouve chez les particuliers et les parcs, de même que des grands charognards comme les vautours, condors, et gypaètes. L'aspect esthétique et le tempérament de l'oiseau sont pris en compte et non plus uniquement ses qualités de chasseurs. Toutefois, les rapaces étant considérés, en France, comme appartenant à la faune sauvage protégée, leur détention et utilisation sont lourdement encadrées par les autorités. Les pratiques sont donc surveillées et soumises à de nombreuses autorisations : les capacités.

Recherches et travaux

Méthodologie et terrains

Ma première rencontre concrète avec l'univers de la fauconnerie est survenue dans une période d'hésitations et de doutes. J'étais alors en troisième année de licence et je n'avais pas de certitude quant à mon avenir. La logique pragmatique me poussait à continuer en master et je cherchais un sujet qui, à la fois, me passionne et présente un intérêt anthropologique. Les rapaces m'intéressaient depuis de longues années et j'avais déjà visité plusieurs parcs de volerie. En mai 2020, j'ai eu l'opportunité de participer à une journée d'initiation à la fauconnerie. Ce fut comme un déclic : le sujet était trouvé. Mes premières observations participatives de parfaite néophyte me laissaient déjà percevoir toute la complexité des gestes techniques, l'importance des postures et des attitudes et surtout la nébuleuse relationnelle qui liait les oiseaux et les humains, dont l'étendue et

les spécificités de ses ramifications titillaient mon intérêt anthropologique.

Je fis part de mon intention de commencer un master sur le thème de la fauconnerie à Christophe, le fauconnier qui organisait cette journée d'initiation, et il fut enchanté à l'idée de me laisser l'observer dans son travail. C'est ainsi que je repris contact avec lui pour la rentrée 2021. Il fut mon terrain d'enquête pour le travail de première année. Christophe et sa famille me laissèrent venir sur des séjours de plusieurs jours, ce qui me permit de les voir évoluer au quotidien et pas seulement dans une action bornée temporellement. Je pus ainsi créer une réelle relation de confiance et assister à des manipulations que je n'aurais pas pu voir en gardant un statut "d'observatrice étrangère".

Ma méthodologie fut un peu différente pour la deuxième année de master. J'ai élargi ma focale d'observation avec l'étude des pratiques cynégétiques au contact de plusieurs chasseurs, la visite d'un parc de volerie, ainsi qu'une journée de surveillance de jeunes vautours relâchés dans la nature. Mes visites sur ces divers terrains se firent plus courtes, à la journée. Je choisis de diversifier mes sources d'observation afin de toucher à un panel plus large de pratiques et de sujets d'investigation et de proposer une étude des relations humains-rapaces plus précises, car elle pourrait prendre en considération des comparaisons.

État de l'art : l'étude de la fauconnerie en sciences sociales

Après quelques recherches bibliographiques, je fut obligée de constater qu'assez peu de travaux avaient été menés en anthropologie sur la fauconnerie : quelques pages d'un anthropologue japonais sur les aigliers de Mongolie, une thèse sur l'importance des livres de fauconnerie dans la transmission des pratiques, et pas grand chose de plus. Les ouvrages qui traitent directement de la fauconnerie tiennent davantage de manuels de pratiques aux approches bio-descriptives que d'écrits anthropologiques. Il s'agit principalement de traités de techniques, principalement centrés sur les pratiques de chasse et la possession d'un oiseau, ou de livres d'identification, présentant les caractéristiques physiques et comportementales des rapaces dans leurs milieux naturels. La plupart relèvent quasiment de l'imagier et s'apparentent presque à d'onéreux livres d'arts, qui auraient comme sujets les rapaces.

Quelques chercheurs ont écrit sur des thématiques proches : les pratiques cynégétiques, la catégorisation des animaux, l'observation du territoire du point de vue de l'animal, les oiseaux en général, mais rien à proprement parler sur la fauconnerie. Quelques ouvrages d'anthropologie à travers le monde esquissent éventuellement un peu d'intérêt pour la fauconnerie, mais force est de constater que la littérature francophone, pour sa part, est bien pauvre à ce sujet. De plus, aucun terrain français ne semble avoir été approché par cette porte.

Or, à mon sens, la fauconnerie est un très bon sujet d'étude anthropologique. Elle touche directement à l'Homme, puisque l'humain est au cœur de ses pratiques. Elle est complexe et présente de nombreuses formes différentes, que ce soit d'un point de vue culturel ou technique. Nous avons déjà évoqué, à titre d'exemple, les actes de chasse, mais également les parcs de volerie, l'effarouchement et les stages d'initiation. Elle a une forte dimension historique et se vante de jouir d'un important héritage traditionnel : les premiers fauconniers auraient capturés leurs oiseaux durant l'Antiquité et leurs techniques se seraient transmises jusqu'à nos jours. Enfin, elle peut être appréhendée par le biais de nombreuses thématiques anthropologiques : la relation homme-animal, les techniques du corps, les gestes et savoirs techniques, la transmission des savoirs, les communautés de pratiques, etc.

Mon objet d'étude

Cette absence de littérature sur ce sujet précis, bien que déroutante de prime abord, présente toutefois l'avantage de me laisser absolument libre des thématiques que je souhaitais étudier. Puisque personne n'avait écrit sur l'objet de mes recherches, je n'avais pas à écarter tel ou tel aspect qui aurait déjà été étudié. Ainsi, les différentes modalités relationnelles entre l'humain et le rapace ont été ma principale focale. J'ai choisi de me concentrer principalement sur l'analyse des interactions et des relations suivant plusieurs schéma : l'oiseau et son fauconnier, l'oiseau et un étranger -moi ou un stagiaire par exemple-, l'oiseau et le public, etc.

Le monde de la fauconnerie étant plutôt méconnu pour le grand public, et vraisemblablement pour le lecteur également, je n'ai pas pu faire l'impasse sur une description explicative des techniques de manipulations, des outils spécifiques et des soins particuliers, propres à ce domaine. Les différences de techniques en fonction des pratiques : différences de gestes techniques, de matériels, etc, me semblaient moins intéressantes à observer, analyser et tenter de comprendre que les différences de relations. Je toucherai également un mot à propos de la législation quant à la détention d'un oiseau de proie. Mes observations comprennent aussi quelques autres thèmes en dehors de la relation humain-animal, à savoir et de manière non exhaustive : la transmission des pratiques et des savoirs, les techniques du corps ou encore l'habitus.

J'ai volontairement choisi d'écarter certains sujets qui résonnaient moins avec ma sensibilité ou dont la mise en place d'un protocole d'observation aurait été trop complexe. Il ne s'agit nullement de nier leur importance ou leur intérêt, mais simplement d'un choix de priorité de ma part. Je ne traiterai donc pas l'aspect historique des pratiques et l'évolution des techniques à travers les âges. Je mentionnerai les transformations évoquées par mes enquêtés dans leurs discours, mais je n'ai pas effectué de recherches historiques sur ce sujet. De même, j'ai choisi de concentrer mon regard sur

les pratiques de fauconnerie dans le sud de la France. Je ne parlerai donc pas des différences culturelles et de pratiques qui sont observables depuis d'autres aires géographiques ou sociétales. L'aspect des transmissions des savoirs et des savoir-faire est lui aussi assez peu apparent dans ma recherche.

Je précise que cette étude ne porte que sur certains individus. Elle ne peut être représentative de l'intégralité des pratiques existantes et des particularités propres à chaque personne. J'essaie, dans ce mémoire, de proposer une approche de ce qui peut exister dans une relation humain-oiseau de proie, dans la réalité contemporaine du sud de la France. J'espère qu'à la lecture de cet écrit le lecteur aura une vision plus précise des diverses pratiques de fauconnerie et des réalités autour des oiseaux de proies en captivité.

Ce mémoire se présente en trois parties, chacune présentant un axe de pratiques au sein de la fauconnerie. Dans un premier temps nous nous approcherons de l'origine de la fauconnerie à travers l'étude des pratiques cynégétiques actuelles. Puis, dans une deuxième partie, je présenterai le cas d'un particulier proposant des stages d'initiation ainsi que le fonctionnement habituel d'un parc de volerie. Nous terminerons pas le récit d'une journée d'observation de jeunes vautours dans le cadre d'un programme de réintroduction de l'espèce, où j'exposerai tous les enjeux autour de cette surveillance : enjeu de réintroduction bien sûr, mais aussi enjeux relationnels et politiques.

I) L'Art de la chasse avec un rapace

Introduction

Nous l'avons évoqué, la trace la plus ancienne d'un partenariat homme-rapace que nous puissions trouver est l'utilisation des capacités de chasseur pour l'art cynégétique. Il me paraît important de commencer par ce qui est considéré par de nombreux pratiquants comme le cœur de la fauconnerie : la chasse. Dans cette première partie, je vais donc m'atteler à présenter les pratiques de chasse avec un rapace que j'ai pu observer. Mon étude des pratiques cynégétiques porte uniquement sur les chasseurs contemporains situés en Occitanie. Cette population étant déjà très riche et les techniques que j'ai pu observer si diversifiées et complexes, qu'il ne m'a pas paru pertinent d'étendre mes recherches à d'autres groupes.

Tout d'abord, je vais présenter succinctement ici les chasseurs que j'ai suivis, afin que le lecteur soit plus à l'aise avec nos différents protagonistes. Le premier chasseur que j'ai rencontré s'appelle Cédric, il habite au nord de Toulouse et travaille dans le domaine médical. Il est chasseur depuis une dizaine d'années, et possède, entre autres, une forme d'autour et une forme de buse de Harris. J'ai également observé quelques chasses d'un ami à lui ; Eric, qui volait avec un tiercelet de autour. Christophe, le père de Eric, vieux fauconnier à la retraite, nous a également accompagnés sur une demi-journée. Enfin, le groupe formé par Christian, Lionel, et Guy, dans les alentours d'Agen, m'a offert une jolie démonstration d'entraînement à la chasse au haut vol avec leurs tiercelets de faucons. Voici pour les principaux chasseurs que j'ai eu l'opportunité de rencontrer. Chacun avait des techniques et des particularités bien à lui, et je vais donc les présenter plus en détails dans cette première partie.

Dans un premier temps, je vais expliquer les deux grands types de chasses réalisables avec un oiseau de proie : le haut vol et la bas vol. Ensuite, je vais développer le point de vue des fauconniers chasseurs sur la pratique de leur art, et je continuerai en évoquant les relations particulières qui les lient à leurs oiseaux. Enfin, je proposerai un regard un peu plus critique sur les pratiques de chasse actuelles en convoquant les évocations du passé dont m'ont fait part les chasseurs. Je terminerai cette première partie par une lecture anthropologique des faits observés, que j'enrichirai d'apports d'auteurs sur ces sujets.

I) 1) Deux types de chasse

Avant de commencer mon propos, il me faut présenter les deux grands courants dans les pratiques cynégétiques avec un rapace : la chasse au haut vol et la chasse au bas vol. Ces deux types de chasse se distinguent à la fois par les espèces qu'elles mobilisent, les proies et les territoires qui sont exploités, et également par les techniques utilisées. Le terme de « fauconnerie » est tiré de celui de « faucon ». Il s'agit d'une appellation vernaculaire qui ne correspond à aucun taxon du système de classification des espèces animales, mais renvoie tout particulièrement à la famille des *falconidae*, et plus précisément encore au genre des *falco*. Ce genre compte plusieurs espèces de rapaces diurnes, dont les plus connus sont certainement *falco peregrinus* (le faucon pèlerin), *falco cherrug* (le faucon sacre), *falco subbuteo* (le faucon hobereau), *falco colombarius* (le faucon émerillon), ou encore *falco tinnunculus* (le faucon crécerelle). Plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour expliquer pourquoi c'est le genre des *falco* qui a donné son nom à tout un art de chasse : le spectaculaire des méthodes de chasse des faucons, qui naturellement s'élèvent haut dans le ciel pour piquer sur leurs proies à des vitesses vertigineuses, le choix de ces espèces par les premiers pratiquants nobles en Europe et la privatisation de la chasse aux rapaces par ces mêmes populations d'élites, ou encore des théories étymologiques où « faucon » désignerait un pan beaucoup plus larges des rapaces diurnes que ce que comporte le genre actuel.

I) 1-A) Le haut vol

Les faucons sont les principaux acteurs des chasses de haut vol, on parle d'oiseaux de leurre. Le principe est simple et repose sur les techniques de chasse naturelles du faucon. Les proies de prédilection sont dites à plumes, soit des oiseaux, dont la taille varie selon l'espèce chasseuse, allant de proies de petites tailles, comme des perdrix, des pies, des corneilles, à des proies plus imposantes : faisans, canards, grues, hérons, et autres. Guy, chasseur d'une soixantaine d'années près d'Agen, m'a fait une démonstration d'un entraînement de chasse au haut vol avec ses tiercelets de faucons hybrides, mi-aplomado mi-pélerin, des petits chasseurs d'environ 200g, dans un champ dégagé au sommet d'une petite colline.

Photographie 1 : Guy prépare ses faucons pour l'entraînement au haut vol.

Avant de sortir l'oiseau de son véhicule, il accroche une petite balise sur le dos du faucon. Cela permettra de le retrouver si jamais il s'enfuit, mais également d'avoir accès en direct à des informations grâce à une application, tel que sa hauteur de vol, sa vitesse, etc. Ensuite, il prend l'oiseau au poing et lui ôte son chaperon, un casque en cuir qui garde l'oiseau dans le noir et aide à le maintenir calme. Pour ce faire, de sa main libre, il attrape un des lacets de cuir, mord l'autre lacet avec ses dents, et tire ensuite délicatement pour libérer la tête de l'oiseau. Aussitôt celui-ci regarde nerveusement autour de lui par de rapides mouvements de tête. Il est entraîné, il sait ce qu'on attend de lui. Guy défait promptement le mousqueton qui retenait les jets à son gant, les lanières de cuir qui, attachées aux pattes de l'oiseau, permettent de le tenir. Habituellement en une seule pièce de cuir, les jets utilisés pour les faucons sont en deux parties, dont l'une, amovible, peut être retirée pour la chasse. Cela afin de gêner au minimum l'oiseau.

Rapidement le faucon s'élance face au vent et commence à prendre de la hauteur. Il fait carrière, tournant en large cercle, cherchant les vents chauds ascendants, pour s'élever de plus en plus. Assez vite, il n'est plus qu'un point minuscule dans l'immensité bleue du ciel. Il suffit d'un clignement de paupières pour qu'il disparaisse et que nous passions plusieurs secondes à le chercher. Guy suit la prise de hauteur de son oiseau grâce à la balise qu'il a sur le dos. Lorsqu'il juge que l'oiseau a pris suffisamment de hauteur, plus de 100 mètres, il sort un pigeon d'élevage, qu'il gardait caché dans une des poches de sa fauconnière, sa sacoche pour la chasse, et le jette. Il accompagne son geste d'un cri, un *gairo*, pour attirer l'attention du faucon. Brusquement, celui-ci amorce sa descente, il plonge en piqué sur le pigeon. Une dizaine de secondes après l'envol de la proie, le faucon la buffete : il la percute avec violence sur le dos. Le pigeon complètement assommé, et souvent déjà mort, s'écrase quelques mètres plus loin. Le faucon fait demi-tour et vient aussitôt lier sa proie au sol. De son bec acéré il lui brise les cervicales et commence ensuite à la plumer. Guy s'approche alors et avec un leurre, un morceau de cuir vaguement en forme d'oiseau où est accroché un morceau de viande, il détourne l'attention du faucon pour « *échanger* » le pigeon.

Cet entraînement que j'ai pu observer se rapproche de ce qui se pratique lors de « vraies » chasses. L'oiseau fait carrière au-dessus de son fauconnier, c'est-à-dire qu'il prend de la hauteur souvent par des cercles larges. D'un point de vue un peu plus technique, il alterne des phases de carrière : un vol ascensionnel angulaire contre le vent, avec des phases de degré : un vol horizontal vent arrière plus reposant. Il peut s'éloigner à plusieurs centaines de mètres, jusqu'à atteindre le plafond. Sa hauteur dépend de nombreux critères tel la proie chassée, le biotope ou l'expérience de l'oiseau, et est réglée pour que le faucon puisse faire prise et mener une attaque efficace. Il est parfois difficile de déceler sa silhouette fine de par la distance, mais le faucon, grâce à sa vue extrêmement développée, sait toujours où se trouve son fauconnier. Celui-ci évolue au sol à la recherche d'une proie.

Photographie 2 : Tiercelet de faucon sur leurre après un échange contre une pigeon

Des chiens de chasse sont couramment utilisés en fauconnerie. À l'inverse des chiens courants, acteurs principaux des chasses à courre, qui vont s'élancer en meute derrière le gibier en donnant de la voix, le chien de fauconnerie est souvent seul et silencieux. Éduqué à marquer l'arrêt quand il sent la piste d'une proie, il est ainsi appelé chien d'arrêt ou parfois *pointer*[2] car le chien, une patte relevée sous lui, « pointe » la cachette de la proie avec son museau, le corps tendu, immobile. C'est donc le canidé qui, par son flair, va remonter la piste jusqu'à la « *place chaude* » où se cache la proie. C'est alors au fauconnier de s'approcher de la cachette, souvent un buisson ou un fossé touffu, et d'essayer de lever la proie en fouissant les végétaux. Dès que l'animal sort de son abri, le fauconnier crie pour attirer l'attention de l'oiseau. Souvent, le rapace, habitué à chasser avec un chien, n'attend pas l'appel de l'humain pour amorcer sa descente, car il aura repéré le mouvement caractéristique de l'arrêt.

2 A prononcer à l'anglaise

La chasse au haut vol propose deux approches légèrement différentes. Durant le vol à vue, où l'oiseau est lâché une fois la proie repérée, la poursuite est souvent plus longue car le rapace doit s'élever au-dessus de l'animal. Le vol d'amont se rapproche davantage de l'exemple que j'ai évoqué puisque le faucon fait carrière au-dessus de son fauconnier avant que ce dernier ne commence à rechercher une proie avec son chien. Ces deux méthodes mobilisent les mêmes prédateurs ; les faucons, et les mêmes proies ; des oiseaux. En effet, de par la technique de chasse naturelle des faucons, qui attaquent leurs proies par au-dessus au cours d'un piqué à la vitesse vertigineuse, ce genre de chasse ne peut se pratiquer que sur des proies en vol. Sur une proie au sol le rapace s'écraserait inévitablement. La violence de l'impact est telle qu'il suffit souvent à tuer la proie.

I) 1-B) Le bas vol

Le bas vol diffère complètement, que ce soit par les espèces utilisées, les proies visées, les territoires exploitées, ou encore les techniques mobilisées. La chasse au bas vol regroupe beaucoup plus de différences et de variétés que le haut vol.

Les espèces utilisées appartiennent toutes à la famille des *accipitridae*, à l'exception des quelques hiboux grands-ducs, oiseaux nocturnes de la famille des *strigidae*. Les accipitridés rassemblent la plupart des espèces de rapaces diurnes. On les retrouve dans toutes les régions du monde, à l'exception de l'Antarctique, et dans tous types de milieux : forêts, plaines, zones humides, terres semi-désertiques, toundra, zones montagneuses, plateaux rocheux, mais également champs cultivés et zones péri-urbaines. Parmi cette multitude d'espèces, j'ai pu observer *acipiter gentilis* (l'autour des palombes), *buteo jamaicensis* (la buse à queue rousse) et *parabuteo unicinctus* (la buse de Harris). Toutes ont en commun des ailes plus courtes et larges que les faucons du haut vol, qui possèdent eux des ailes en formes de faucilles taillées pour la vitesse et le piqué. La chasse au bas vol présente différentes appellations en fonction du genre de l'espèce chasseuse utilisée. Ainsi, la chasse avec un autour s'appelle l'autourserie, celle avec un aigle est l'aiglerie, avec un épervier c'est l'esparverie, et enfin on parle de butéonnerie pour l'utilisation d'une buse.

Bien que chaque espèce propose des caractéristiques propres ; proies favorites, biotope de prédilection, etc, le principe de la chasse au bas vol est similaire. L'oiseau, porté au poing par son fauconnier, est gardé jusqu'à la levée d'une proie. A la différence du vol à vue, où le faucon prend de l'altitude, en bas vol la poursuite est tendue. Le rapace poursuit sa proie et tente de la rattraper à la course. Cette dernière essaye de le semer par de brusques bifurcations, des demi-tours, ou l'usage d'éléments naturels tels des ronciers épais ou des fossés buissonnants.

Le bas vol offre un panel de proies plus large que le haut vol. En effet, le poil est également chassable, c'est-à-dire tout gibier avec de la fourrure ; lapins, lièvres, et même petits chevreuils et

sangliers pour l'aiglerie. Chaque espèce de rapace a un gibier de prédilection, qui dépend de ses caractéristiques physiques et de son habitat naturel. L'affaitage et plus particulièrement la créance, le fait d'habituer un animal, chien de chasse ou rapace, à chasser un type de proie en particulier, permet d'amener un oiseau à chasser des proies qu'il ne rencontrerait pas forcément dans son milieu d'origine. Par exemple, la buse de Harris, originaire d'Amérique latine, est habituée aux steppes arides et aux déserts d'altitude. Bien que très opportuniste, son gibier de prédilection est le lapin. De plus en plus utilisée en butéonerie moderne, les chasseurs la créance sur une grande diversité de gibiers et il est courant de la voir empiéter un faisan ou une perdrix. Ainsi, les buses de Harris seront instinctivement plus attirées par la chasse aux lapins, mais sont parfaitement capables de se saisir d'autres proies. De par l'action de l'homme, le panel de proies se diversifie. Les seules limites deviennent alors la créance, l'apprentissage pour l'oiseau à chasser telle ou telle proie, et les possibilités physiques de l'oiseau. Un mâle de Harris de 700 grammes ne chassera pas d'animaux aussi imposants qu'une femelle d'aigle royal, qui peut aisément atteindre les 5kg.

Photographie 3 : Artémis, une forme de buse de Harris, a capturé un lapin. Elle l'a achevé en agrippant fermement sa tête entre ses serres

Le terrain de chasse est également influencé par le biotope d'origine de l'oiseau. Cédric, chasseur en région toulousaine, possède une forme d'autour, une femelle mature. L'autour est un oiseau qu'il dit « *timide* ». Il vit à l'état sauvage dans des zones boisées. Ses ailes courtes et arrondies et sa queue longue lui offrent un vol particulièrement maniable et habile, très efficace pour la capture d'autres oiseaux, son gibier de prédilection. Calissi, la forme de Cédric, a parfois du mal à chasser en plaine. Selon son fauconnier, elle s'y sent trop exposée et cela la rend nerveuse. Il

arrive souvent qu'elle casse une poursuite en terrain découvert, c'est-à-dire qu'elle abandonne la chasse. Cédric le sait et évite donc de l'emmener chasser en champ ouvert. Elle préférera des zones boisées ou semi-boisée, ou encore des espaces herbeux à l'orée des arbres.

I) 2) La chasse pour les fauconniers

I) 2-A) La fauconnerie au quotidien

Tous les chasseurs que j'ai rencontrés ont évoqué la passion qu'ils ressentaient pour la chasse et leurs oiseaux. Bien plus qu'une pratique de divertissement, que l'on pourrait effectuer le dimanche entre amis, c'est une manière de vivre, un choix du quotidien tourné vers le rapace, son bien-être, sa chasse et le lien qu'ils développent avec. Christian, chasseur dans la campagne d'Agen, me témoignait de la difficulté à concilier les oiseaux avec la vie de famille : « *Ma femme a dû faire des compromis* » m'explique-t-il. Pour affaiter un jeune, l'habituer à la présence humaine, ou veiller un oiseau malade, il lui arrive de rentrer l'animal dans sa propre demeure, afin d'être au plus près. Cela engendre toute une organisation : une zone du salon ou de la cuisine, voir même de la chambre, devient dédiée à l'oiseau. Il faut prendre en considération le bruit, les fientes, l'odeur, etc. De nombreux facteurs qui, pour le fauconnier, font partie du quotidien, mais qui peuvent se révéler très désagréables pour une personne tierce. Christian et Lionel me parlaient d'une connaissance à eux qui avait dû divorcer, car sa femme ne supportait plus la présence envahissante de ses oiseaux.

Tout le quotidien du fauconnier, son habitus même, est tourné vers ses oiseaux. En se levant le matin, avant de partir au travail, il fait le tour des volières pour s'assurer que tous les oiseaux vont bien. En rentrant, il les nourrit, les soigne, éventuellement les fait voler, nettoie les volières. « *Ça peut être une drogue aussi* », me lançait Christian, sur un ton trop sérieux pour n'être qu'une simple blague. Le fauconnier ne part pas en vacances, par crainte de confier son oiseau. Et de toute façon à qui pourrait-il le confier ? Les rapaces ne laissent rien paraître de leur état de santé. Seul un œil extrêmement attentif, qui connaît parfaitement son oiseau pourra déceler les quelques rares signes d'une maladie. Cédric me parlait de seize points à vérifier comprenant par exemple l'aspect des yeux, le port des ailes, la qualité des fientes, l'allure de la cavité buccale.

Le lien spécial qui unit l'oiseau et l'homme implique une intime connaissance mutuelle, qui s'exprime dans les soins du quotidien. Plusieurs fauconniers m'expliquaient que les rapaces, de par leur nature de prédateurs dans la nature, cachent leurs faiblesses. Un oiseau malade, parasité, ou affaibli, ne laissera rien paraître. Ainsi, il arrive souvent que lorsque l'humain se rend compte de quelque chose, l'état de l'oiseau se soit tellement dégradé qu'il est alors quasi-impossible de le

sauver. De plus, très peu de vétérinaires sont spécialisés dans les rapaces. Quelques vétérinaires de Nouveaux Animaux de Compagnie (NAC), qui s'occupent parfois de perroquets ou de perruches acceptent les rapaces, mais ce n'est pas le cas de la plupart. Un nom qui revient souvent est celui du docteur Christophe Feix, vétérinaire spécialisé dans les NAC. Possédant lui-même quelques oiseaux, et notamment des rapaces, il est *la* référence en la matière dans le sud de la France. Sa clinique, située à Toulouse, est uniquement réservée aux NAC.

Comme me le disait Cédric, pour les chasseurs, la fauconnerie est donc « *un mode de vie* » qu'ils pratiquent en plus d'un travail salarié à l'extérieur. L'investissement en temps, en énergie, en affect et en argent est réel et conséquent. Cédric compare ses oiseaux à des athlètes, dont il surveille étroitement l'entraînement. Ses oiseaux de chasse sont pesés tous les jours, afin de suivre l'évolution de leur poids[3] avec précision. Il prête aussi attention à leur psychologie. Nous l'avons évoqué plus haut avec le cas de Calissi, la forme d'autour qui est mal-à-l'aise en terrain découvert. Cédric essaie de l'amener à être plus sûre d'elle et à moins casser de chasse en terrain nu. Pour ce faire, il l'emmène chasser dans des zones compliquées avec des pigeons de lâché par exemple, qui, entravés, seront plus simple à attraper que des proies sauvages et rassureront l'oiseau sur ses capacités de chasse.

Ce renforcement positif peut également être mis en place à la suite de trop nombreuses captures échouées, qui peuvent amener le rapace à perdre de sa confiance. Offrir à l'oiseau un pigeon écourté, auquel on a coupé les rémiges primaires, les plumes majeures du bout de l'aile, lui permet d'évacuer et de décharger son adrénaline. C'est quelque chose qui est jugé comme positif pour la psychologie de l'oiseau. Si l'esprit est important, le corps l'est également. Pour la musculation, la vie en volière, et plus encore en perche ou à l'attache où les mouvements de l'animal sont limités par des longes très courtes, entraîne une perte significative de muscles. Surtout durant la période où l'oiseau ne chasse plus. Cédric leur propose des séances de musculation, particulièrement au début de la saison de chasse.

3 Le terme scientifiquement correct serait « masse », mais par respect pour la terminologie des fauconniers que j'ai rencontrés, je vais utiliser leur endonyme.

L'année type d'un oiseau de chasse est rythmée par un temps d'intenses sollicitations physiques de septembre à fin février, saison officielle de la chasse en France, puis par un intervalle de mue de fin février à avril, où l'oiseau va perdre ses plumes pour les remplacer par un plumage neuf. La saison de reproduction *commence* aux mois d'avril-mai et se poursuit jusqu'au début de l'été. Enfin, une période plus tranquille en juillet-août conclut l'été avant la reprise de la chasse. Pour pallier à cette perte de masse musculaire, les fauconniers doivent re-muscler leurs oiseaux avant de partir en chasse. Un prédateur doit avoir autant voire plus de muscles que la proie qu'il souhaite appréhender. Des situations de vol par temps venteux, des entraînements sur des proies diminuées, entravées ou blessées, peuvent contribuer à fortifier l'oiseau. Parfois, des perches de musculation peuvent être utilisées. Christian, le chasseur prêt d'Agen, en utilisait une pour son autour mâle lors de ma visite à son domicile. Le principe est simple, les jets, les lanières de cuir accrochées aux pattes qui permettent de tenir l'oiseau, sont reliés à un anneau coulissant, enserrant un haut poteau de plus de deux mètres. L'oiseau doit produire un effort intense pour réussir à se hisser, à la verticale, du sol jusqu'au perchoir. Ce geste, répété en autonomie à de multiples reprises dans la journée va encourager l'entretien passif d'une musculation.

Photographie 4 : Christian pose à côté de la perche de musculation qu'il utilise pour son tiercelet d'autour

Tous ces paramètres sont à prendre en compte pour réaliser de bonnes chasses. Le concept du « bon chasseur » ou d'une « bonne chasse » étant particulièrement subjectif, j'ai quand même pu dégager quelques traits convergents qui revenaient dans le discours des fauconniers que j'ai interrogés. Un bon fauconnier respecte ses oiseaux, il en prend soin au quotidien et subvient à leurs besoins. Il ne doit pas faire souffrir le gibier et doit aider son rapace à achever une proie blessée, si

l'oiseau met trop de temps à le faire. Cédric a toujours avec lui un couteau de chasse prévu pour ce genre de situation. Il m'expliquait que, dans la nature, la mise à mort pouvait parfois être très longue. Spécifiquement lors de chasse de type bas vol où l'oiseau lie souvent son gibier par le dessus ; arrière-main, dos, et parfois nuque ou tête. Le rapace commence ensuite à plumer ou arracher des touffes de poils à sa prise et peut prendre plusieurs minutes à l'achever. Cette situation ne doit pas arriver en fauconnerie, car le chasseur doit suppléer son oiseau dans la mise-à-mort si celle-ci tarde trop. L'autre avantage d'une mise à mort rapide est de réduire les risques que la proie blesse l'oiseau. Un coup de pattes de lièvre, une morsure de lapin ou une griffure de faisan peut en effet faire des dégâts sur l'oiseau. Christian m'expliquait qu'il existait plusieurs « *types de fauconniers* », certains préfèrent le physique, le « *sport* », et visent des performances quantitatives sur les prises, d'autres favorisent l'acte de chasse en lui-même et la précision de l'accomplissement, quand enfin les derniers apprécient les beaux vols, avec des poursuites acrobatiques, où l'oiseau démontre sa maîtrise de l'espace aérien.

Lors d'une chasse, j'ai pu observer un comportement singulier de la part de Cédric. Son chien venait de marquer l'arrêt devant un buisson, il s'était approché, autour au poing. Il a annoncé qu'il avait un contact visuel direct avec la proie terrée dans le taillis, en l'occurrence un faisan. Du pied, il a alors remué les branches pour le pousser à s'envoler. Au moment où celui-ci a décollé, il a reculé son bras gauche, là où il portait son autour, et a attendu quelques secondes avant de lâcher l'oiseau. Lorsque je l'ai interrogé sur les raisons qui l'ont poussé à retarder l'envol de son rapace, il m'a expliqué que s'il l'avait laissé partir au moment où le faisan s'était élancé, l'oiseau l'aurait aussitôt attrapé par le dessus et il n'y aurait pas eu de poursuite. Pour lui, il était important que le gibier ait « *ses chances* », quitte à ce qu'il arrive à s'enfuir, car dans une bonne chasse, la proie doit avoir des possibilités de s'en sortir. Il faut qu'il y ait une forme d'enjeu. Une proie trop facile ou une course qui s'annonce trop simple ne sont, pour lui, pas intéressantes.

Un autre jour, nous avons retrouvé dans un épais buisson de ronce, une poule faisane que nous avions déjà levée à deux reprises. Sur une des deux levées, elle avait réussi à échapper aux serres de l'autour, sur l'autre elle avait réussi à semer le flair des chiens dans un dédale de ronces. À la troisième course-poursuite, à nouveau, la poule réussit miraculeusement à se défaire de l'étreinte du prédateur. Le temps que nous les rejoignons, à quelques dizaines de mètres du point d'envol, l'autour nous attend, seul, avec quelques plumes de duvet de la poule au sol. La prise de l'oiseau n'était visiblement pas assez affirmée, peut-être uniquement sur quelques plumes du dos. Bien que nous savons pertinemment que la faisane n'est pas loin, déjà les chiens reniflent les fourrés, Cédric annonce que nous abandonnons la poule : « *Elle a gagné sa vie, elle mérite de vivre* ». L'exploit de

la proie qui, trois fois débusquées, deux fois poursuivies, arrive malgré tout à s'en sortir, force le respect du chasseur. Le but n'est pas de tuer à tout prix, mais de proposer une sorte de challenge à son oiseau, de quoi retirer une certaine fierté. Une proie difficile suscitera bien plus de respect, qu'un animal à peine sorti d'un fourré, saisit aux pieds du fauconnier.

I) 2-B) Un théâtre de la nature

Cette idée du beau, de la « bonne » chasse où la proie peut s'en sortir si elle fait preuve d'ingéniosité et de persistance à s'enfuir, je l'ai retrouvée sous une forme légèrement différente auprès de la plupart des chasseurs que j'ai rencontrés. Plusieurs fois, on m'a évoqué l'idée d'un « *spectacle* ». Le fauconnier serait une sorte de « *metteur en scène* », organisant une rencontre, une scène de chasse, entre la proie, le prédateur, et l'auxiliaire, à savoir, le chien. L'humain serait là uniquement pour encadrer l'ensemble, s'assurer que tout fonctionne, et surtout profiter. « *C'est comme au théâtre* » me disait Cédric. C'est la reproduction d'un acte naturel : la capture d'une proie, facilitée par la présence du chien qui débusque le gibier et organisée par l'homme. De facto, l'humain n'est actif qu'au début, pour accompagner oiseau et chien sur une piste, puis au moment de lâcher le rapace et enfin à la fin, éventuellement pour la mise à mort et surtout pour récupérer le corps. En extrapolant, il est vrai que l'action humaine en soi n'est pas forcément nécessaire. On pourrait imaginer une situation où l'oiseau, en liberté, part en autonomie sur le gibier que le chien vient de lever, le tue par lui-même, et le mange. Mais cette pensée, de laquelle découle cette idée de spectacle, occulterait toute la préparation en amont, l'apprentissage nécessaire pour faire fonctionner le duo oiseau-chien, le repérage des lieux, le dressage du chien, la créance de l'oiseau, etc.

Lors d'un entretien pour la revue *Chasse au Vol*[4], la falconnière Mélissa Martin se prononçait sur son rapport à la chasse au vol. J'ai choisi d'utiliser le terme de « *falconnière* » car c'est le mot que les fauconniers emploient pour désigner une « femme fauconnier ». En effet, une « fauconnière » désigne la sacoche dans laquelle est cachée les proies prises et ne peut donc pas désigner une pratiquante. Le terme retenu vient de l'anglais *falco*, le faucon. Mélissa Martin, que je n'ai malheureusement pas eu la chance de rencontrer, fait partie des quelques femmes fauconniers. La pratique, très liée au monde masculin de la chasse, est donc encore en majorité masculine. Quelques femmes commencent progressivement à se frayer un chemin parmi leurs confrères. Dans cet article, Mélissa évoque les difficultés qu'elle a rencontré à l'idée de mettre à mort un animal. Sa passion des oiseaux de proie l'a poussée à se tourner vers la fauconnerie et elle s'est heurtée à ce problème inextricable : la chasse implique l'action d'ôter la vie. Elle indique que « *la possibilité que le gibier s'en sorte et les actions de vols ou l'on devient spectateur m'ont beaucoup plu.* ». C'est

4 Numéro de 2018-2019 - « Vie des Équipages »

précisément c'est aspect théâtre, comme une représentation d'une scène naturelle, qui lui a permis de passer au-dessus de son sentiment premier : « *C'était comme un tableau ! Une scène représentant la nature, la vie et la mort...* ». Elle garde cependant bien à l'esprit que c'est elle qui est à l'origine de l'acte, car c'est elle qui a amené son oiseau à tuer. Bien que spectateur, le fauconnier n'en reste pas moins l'investigateur de cette représentation.

I) 2-C) Ethnographie d'une chasse

Afin d'illustrer les propos de Mélissa, je vais à présent partager ma toute première expérience de chasse. Par un samedi de novembre, c'est la première fois que j'accompagne Cédric à la chasse. Il a sorti Calissi, sa forme d'autour. Durant la matinée, ils ont attrapé un faisan, tandis que Eric, son ami chasseur, a lui attrapé un perdreau avec son tiercelet, son mâle, d'autour. Après une pause repas à la cabane de chasse, l'après-midi débute. Une grosse demi-heure s'écoule, les deux chiens, celui de Cédric et celle d'Eric, ont perdu la trace d'une poule faisane levée une dizaine de minutes plus tôt. Calissi avait réussi à l'attraper, mais la proie avait disparu dans des ronciers épais le temps que nous les rejoignions. Bien que nous savions vers quel coin elle avait disparu, les chiens peinaient à retrouver la piste. Soudain, Cédric me lance un regard et tend son gant vers moi. Je m'arrête surprise. Il m'avait dit dans la matinée qu'il me laisserait porter sa forme au gant, mais comme il avait ajouté que je risquais de me « *la prendre en plein visage* », car elle a beaucoup de caractère et est « *super agressive* », j'avais pensé qu'il s'agissait d'une boutade. Très sérieusement, Cédric commence à enlever son gant, utilisant son autre main pour tendre les doigts en cuir et maintenir la stabilité de l'oiseau. Il me fait alors signe et je glisse ma main gauche dans le gant. Calisse se replace sur mon poing et Cédric coince habilement les jets entre mes doigts. J'avais déjà entendu dire que les oiseaux de chasse étaient plus agressifs que leurs congénères de stage que j'avais rencontré lors de mon terrain de première année, et cela, ajouté aux « plaisanteries » de Cédric plus tôt, faisaient que je n'étais pas

Photographie 5 : Tiercelet d'autour. Un rapace spécialisé dans la capture d'oiseau en milieux forestiers. Ce spécimen est un tiers plus petite que Calissi, la forme de Cédric

très rassurée. Comme pour confirmer mes craintes, Calissi me jetait des regards un peu de travers semblait-il, scrutant attentivement le moindre de mes gestes. Je prenais bien garde à assurer ma prise sur les jets, tandis que Cédric s'éloigne pour une pause toilette.

Je fis quelques pas en compagnie de l'autour, toujours en faisant très attention à la secouer le moins possible. Précaution qui me paraissait bien futile au regard des déplacements que Cédric faisait avec elle : maraudant à travers des buissons, se penchant sous des branches basses, dans des montées, des descentes, etc. Mais je ne suis pas son fauconnier. Et son air un peu crispé sur mon poing m'incitait à être précautionneuse. Rapidement Cédric revient et me demande si je souhaite garder l'oiseau. J'hésite quelques secondes et il tranche en indiquant que je peux continuer à « *la balader* ». Nous faisons encore quelques mètres et il s'éloigne pour encourager les chiens à chercher la piste de la faisane.

Soudain, un cri retentit. « *Arrêt !* » indique Eric. Une dizaine de mètres devant nous, les deux chiens, une patte relevée, pointent avec insistance un buisson bas. Pas de doute, la poule est dedans. Je m'approche de Cédric qui me demande si je me sens de lâcher Calissi. J'acquiesce lentement. Je sais qu'il s'agit d'un acte très important. Du lâché dépend la capture ou non de la proie, et donc la potentielle frustration de l'oiseau dont m'a parlé Cédric, si impactante pour sa psychologie. Il m'indique de traverser le fourré et je me positionne de l'autre côté, du côté de l'amont de la légère pente qui s'ouvre sur un champ sauvage. Son chien m'a suivi et pointe toujours le buisson. « *Là ! Je la vois !* » souffle Cédric. Il me redemande si je me sens prête. Ma tâche en soi est simple : ouvrir les doigts lorsque l'oiseau « *demande l'envol* ». Simple et pourtant cruciale. Cédric me racontera ensuite qu'il a déjà prêtée sa forme de Harris à des connaissances qui ont lâché trop tôt, l'oiseau est alors monté se percher dans un arbre, ratant la proie, ou trop tard, et sa buse s'était alors retrouvée pendue la tête en bas, les jets accrochés au gant.

Je sens une puissante montée de stress et d'adrénaline qui me parcourt le corps, mon cœur bat à toute allure. Cédric me fait un signe de tête et j'avance d'un pas. Tout-à-coup, dans un bruissement d'ailes, la faisane s'envole. Je n'ai même pas le temps de réaliser ce qui se passe que Calissi a déjà quitté mon poing et s'élance derrière sa proie. Elles tournent derrière une rangée d'arbres et disparaissent à notre vue. Je retire le gant que je rends à Cédric, et, accompagnés des chiens, nous nous élançons à leur suite. Maverick, le chien de Cédric, pointe rapidement un épais buisson de ronces de plus de deux mètres de haut. Le tintement des sonnettes de Calissi, ses grelots, nous confirme que l'autour est dedans. Nous écartons les branches pointues, elle est bien là, au sol, la faisane gisant entre ses serres. Cédric sort un sécateur de sa poche et commence à se frayer un chemin. Il s’accroupit près de son oiseau et entame un jeu de négociation pour faire passer Calissi de sa proie à un tiroir, ici une aile de caille. Ce morceau, osseux, contenant très peu de viande,

permet à l'oiseau de décharger son adrénaline dessus en décharnant ce qui ressemble à une proie, sans pour autant qu'il mange beaucoup. Ainsi, un oiseau de proie pourra effectuer plusieurs prises sans être rassasié, car un rapace qui n'a plus faim ne chassera plus.

Cédric fait grimper Calissi sur son gant, lui place le morceau d'aile entre les serres et tire doucement la faisane derrière lui, pour essayer de la soustraire à la vigilance du rapace. Mais aussitôt, elle se jette dessus, obligeant le fauconnier à répéter plusieurs fois l'opération pour réussir à lui prendre son gibier. Au bout de quelques minutes il ressort finalement du fourré et me lance « T*u es une tueuse désormais.* ».

Ainsi, j'ai moi aussi pu ressentir l'aspect « spectacle » d'une chasse de bas vol. Les éléments sont mis en place au préalable : le chien trouve la piste du gibier, le fauconnier se prépare et le rideau se lève sur l'envol de l'oiseau. Les observateurs n'ont alors plus de contrôle sur la scène qui se déroule devant leurs yeux. Reste ensuite à « ranger le décors » en récupérant la proie et le rapace. Je m'étais retrouvée à la fois spectatrice, celle qui contemple, et à la fois metteuse en scène, celle qui lâche l'oiseau. Tout comme Mélissa dans son témoignage, j'ai participé à l'organisation de la mise-à-mort d'une proie. J'avais eu la position hybride, un peu floue, de celle qui assiste et de celle qui agit.

I) 3) Les relations aux rapaces

Par curiosité, lors du trajet retour vers Toulouse je questionnais Cédric sur les raisons qui l'avaient poussé à me confier son oiseau. Depuis que j'avais commencé mes recherches sur la fauconnerie, j'avais toujours entendu dire que les rapaces utilisés pour la chasse étaient agressifs et très exclusifs, et je m'interrogeais sur la confiance que Cédric m'avait témoignée alors qu'il s'agissait de notre première rencontre. Il m'expliqua alors qu'il n'y avait pas de raison particulière. Bien que l'élément déterminant ait été son besoin de soulager un besoin naturel, il avait « *instinctivement senti* » qu'il pouvait me confier son oiseau. Cette notion de l'« instinct » du fauconnier est quelque chose que j'ai retrouvée chez la totalité de mes interlocuteurs. Cédric me précisa cependant que j'avais eu beaucoup de chance car il était très rare de porter et faire voler un oiseau lors de sa première chasse, et encore plus d'arriver à capturer une prise, tout particulièrement en considérant que je n'étais qu'une accompagnatrice. Selon lui, les chasseurs qui acceptent de prêter leurs oiseaux sont très rares. Lui-même n'avait jamais prêté son autour à quiconque avant ce jour. Le fait qu'il intervienne régulièrement auprès de groupes scolaires ou dans le cadre de formation ou de sensibilisation a peut-être joué dans son inclinaison à laisser autrui manipuler son oiseau. Toujours

étant que j'avais pu jouir d'un bel alignement de circonstances qui m'ont permis de faire ma première, et seule, chasse.

I) 3-A) « comme des membres de ma famille »

Ces relations particulières avec ses oiseaux s'inscrivent dans la continuité du « *mode de vie* » dont Cédric me parlait. En effet, ses rapaces sont bien plus que de simples outils de chasse. La fauconnerie étant une passion, l'attachement émotionnel aux oiseaux est très présent. Nous l'avons déjà évoqué, la vie même du fauconnier tourne autour de ses rapaces. Le côté financier de la chose passe complètement au second plan. L'investissement monétaire pour les équipements, les volières, etc, ne se compte pas, et la valeur monétaire de l'oiseau est occultée. Cédric tente chaque année de faire reproduire ses oiseaux. Il ne souhaite pas avoir énormément de naissance, mais essaye avec ses deux formes d'autour et de Harris (Calissi et Artémis). Il m'a expliqué que, s'il avait des petits, il préférerait les donner à des fauconniers méritants plutôt que les vendre. C'est-à-dire à des chasseurs prometteurs, qui chercherait à avoir un premier compagnon, ou à des « *bons* » fauconniers ayant perdu tragiquement un oiseau. Selon lui, il ne « *prostitue pas* » ses oiseaux. Il refuse de leur attribuer un montant en euros et considère qu'ils valent bien plus que ça. Il ajoutera même « *On ne vend pas les membres de sa famille !* », indiquant très clairement le statut qu'il donne à ses oiseaux. Ils sont ses partenaires de chasse, ses compagnes, des membres à part entière de sa famille.

Cédric m'expliquait qu'à la saison des amours, au printemps, ses formes lui faisaient de véritables parades nuptiales. Elles chantent, gonflent leurs plumes, et montrent leurs dispositions à copuler. Il me confiait au sujet de Calissi « *Je suis son partenaire.* ». C'est-à-dire que pour elle, Cédric est son « compagnon ». Il est à la fois son binôme de chasse et également son « *mâle* ». Elles sont à ce point prises dans ces relations de couple qu'elles en viennent à rejeter les mâles de leur propre espèce. Selon Cédric pour le cas d'oiseaux « *très agressifs, imprégnés sur l'homme, elles [les femelles] tueraient le tiercelet*. ». C'est pour cela que pour Calissi, sa forme d'autour, il envisage plutôt l'insémination artificielle, cela lui permettra en outre de choisir un mâle issu d'une souche ibérique, afin de préserver la pureté de la lignée et de ne surtout pas hybrider les futurs petits. Il nous a montré à ce sujet une vidéo d'un fauconnier allemand, éleveur notamment d'autour, qui a une telle proximité avec ses oiseaux qu'il arrive autant à prélever les mâles qu'à inséminer les femelles à la main. Pour ce faire, il imite le chant d'amour de l'autour. À l'aide d'un gant spécial, couvert d'aspérités qui vont retenir la matière, il incite le mâle à venir éjaculer sur son poing. Le sperme est ensuite récolté dans une seringue large afin de féconder la femelle. Le fauconnier fait de même avec la forme, l'appelant avec des sons particuliers pour l'inciter à se reproduire. Elle va venir se percher devant l'humain, les ailes légèrement entre-ouvertes, les plumes du cloaque écartée. Le fauconnier

va alors injecter le sperme qui va glisser sur les plumes du derrière jusque dans l'utérus. En même temps, de sa main gauche il tapote sur le haut du dos de l'oiseau, comme le mâle le ferait dans un accouplement naturel.

Il s'agit d'oiseaux « *hyper imprégnés* », c'est-à-dire très proches de leur fauconnier. Un humain moins fusionnel ne pourrait jamais effectuer des actions reproductives artificielles avec un rapace, tant mâle que femelle. Voici un extrait d'un échange que j'ai eu avec Cédric par rapport à sa forme de Harris, Artémis.

> « *Pour le moment elle reste là, c'est encore un peu tôt dans la saison, il fait encore trop froid pour qu'elle puisse faire une saison de reproduction.*
> *-Il n'y aura pas de souci à la mettre avec un mâle Artémis ?*
> *-Alors heu... C'est à voir. C'est pour ça qu'il [le mâle] attend. On va voir si elle le mange pas, ou si elle est pas trop agressive. Je suis son mâle en temps normal, elle n'attend que ça de toute façon.*
> *[...]*
> *-Et donc pour la reproduction tu vas la monter et la sortir de sa volière habituelle.*
> *-Ouais, ça c'est sa zone, elle la connaît depuis toute petite. Elle défend sa zone à elle. Si j'introduis mon tiercelet à l'intérieur, elle va de suite défendre sa zone et me le tuer. Donc là-haut, c'est lui qui a prit possession des lieux, c'est lui qui va montrer que c'est lui le maître, et elle elle va se soumettre, on espère qu'elle va se soumettre. C'est pas toujours le cas ou évident, mais voilà...* »

Ainsi, Cédric estime que Calissi, l'autour, ne tolérerait aucun mâle et le tuerait aussitôt, mais qu'il a une chance avec Artémis. Il envisage de déplacer Artémis vers la volière du mâle, car ce dernier, présent depuis déjà plusieurs semaines, aurait bien pris possession des lieux et serait donc dans une posture plus assurée. Ce serait *son* territoire, c'est lui qui le connaîtrait le mieux. Pour autant, Artémis étant très proche de son fauconnier, Cédric n'est pas sûr que la rencontre se passera bien.

Il me racontait que l'année dernière, soit à la saison de reproduction de 2021, Artémis, bien que sans contact avec un mâle ou fécondation artificielle, avait pondu un œuf. Comme chez les poules, la fécondation n'est pas une condition de la création d'un œuf. Celui-ci est dit clair s'il n'a pas été fécondé. Selon Cédric c'est sa présence en tant que « mâle » qui aurait poussé Artémis à pondre cet œuf. Alors qu'il passait non loin de la volière, il a entendu sa forme crier de manière particulière. Il l'a rejointe dans son espace et elle semblait agitée et se tenait dans son aire. Lorsqu'il comprit qu'elle s'apprêtait à pondre, il eut le réflexe de prendre son téléphone et de filmer la scène. Il faut que l'animal soit vraiment très en confiance avec son fauconnier pour tolérer la présence de ce dernier dans ce moment de vulnérabilité, et même, dans ce cas précis, pour l'appeler à venir

assister à la ponte.

I) 3-B) L'humain, l'oiseau, et le chien

Cette relation très fusionnelle que Cédric entretient avec ses oiseaux, et tout particulièrement avec ses oiseaux de chasse, est observable au quotidien, bien qu'elle soit plus visible à la saison de reproduction. Lors d'un trajet en camion à l'occasion d'une chasse avec Artémis, la forme de Harris, cette dernière criait depuis sa cage de transport. Selon Cédric elle agissait ainsi car « *elle entend ma voix, elle m'appelle* ». Pour lui, la buse entendait le son de sa voix par-dessus les bruits du moteur et émettait des sons d'appel à destination de son partenaire. Par ailleurs, lors de chasses avec elle, il lui arrivait de la lâcher car « *elle fait sa vie* ». Artémis a pris l'habitude de voleter de branches en branches pour suivre les déplacements de son fauconnier, sans que celui-ci ait besoin de la garder au gant. Les buses de Harris d'une manière générale, j'ai pu le voir avec les oiseaux de stage de Christophe sur mon premier terrain, semblent être particulièrement prédisposées à ce genre de « balades en liberté ». D'autres oiseaux, comme Calissi par exemple, ne pourrait pas agir de la sorte. Cependant, il faut souligner que, bien que cette espèce ait une inclinaison à ce type de comportement, ce n'est absolument pas un acquis pour autant. Du travail, de la répétition, et beaucoup de confiance, sont nécessaire pour obtenir ce genre de scène. Cédric peut se permettre de lâcher son oiseau à la chasse car la relation de confiance est bien ancrée.

Lorsque Cédric « *chasse à la branche* » en laissant Artémis « *faire de la branche* », il utilise également un troisième acteur : son chien. Bien qu'Artémis « [le] *suit* », elle est également très attentive aux mouvements et aux réactions du chien car elle a compris que c'est lui qui trouve le gibier. Il arrive même que l'oiseau se détache de Cédric, pour ne plus suivre que le chien. La relation entre les deux a été possible grâce à un long travail d'habituation. Maverick, le « *chien d'oiselle* » de Cédric, est un braque allemand de 6 ans. Il l'a eu chiot et l'a dressé à la chasse lui-même. Il a progressivement fait entrer le chien dans le quotidien des oiseaux, d'abord en l'approchant des volières, puis en les faisant

<u>Photographie 6 :</u> Calissi, l'autour de Cédric, n'est nullement dérangée par la présence de Maverick a proximité de sa proie

manger à proximité les uns des autres. Il a fallu à la fois habituer les oiseaux à la présence de ce danger potentiel, en leur faisant comprendre qu'il est un allié pour la chasse, et non un rival ou un prédateur, et également apprendre au chien à respecter les oiseaux, notamment lorsque ceux-ci sont sur une prise au sol. Aujourd'hui Maverick est un très bon chien de chasse, concentré, efficace et très respectueux des oiseaux.

Les oiseaux de Cédric sont donc habitués à son chien, mais peuvent se montrer réticents à la présence d'autres canidés inconnus. Par exemple, lorsque nous avions chassé avec Eric, un ami chasseur, Cédric avait senti que la présence d'un chien étranger avait perturbée et stressée sa forme d'autour Calissi. L'autre chien en question était Rebelle, une jeune épagnol breton, propriété de la compagne d'Eric. Elle est un peu plus dissipée que son compère Maverick, mais montre de bonnes dispositions. Un lièvre avait été levé à cette occasion. Calissi, pourtant habituée à ce genre de gibier, s'était envolée derrière sa proie, avait réussi à le saisir au niveau de la croupe, mais l'a lâché lorsque les deux chiens sont arrivés en courant derrière elle. Si Maverick avait été seul, il est probable qu'elle serait restée sur son gibier, mais la présence de ce chien étranger l'a effrayée et elle a préféré cesser sa chasse.

I) 3-C) Chasse au furet

Photographie 7 : Edwige, la furette blanche que Cédric utilise à la chasse

En plus de son chien, Cédric s'aide parfois d'un auxiliaire moins répandu : un furet. Dans ce cas précis, une furette. Edwige est albinos, elle est entièrement blanche afin de mieux trancher dans son environnement et d'augmenter les chances que l'oiseau l'identifie pour ce qu'elle est et non pas comme une proie. Pour Christian, chasseur prêt d'Agen, il faut faire très attention lors des premières chasses avec un furet à ce que le rapace n'attaque par le furet. Pour lui, il s'agit de prime abord d'une proie comme une autre. L'habitude, comme avec un chien, font progressivement lui faire comprendre que le furet est un allié et non un animal chassable. Le furet est souvent utilisé pour la chasse aux rongeurs, notamment aux lapins. Redoutable prédateur, il n'hésite pas à pénétrer au fond des terriers pour

forcer les lapins à sortir. Selon Christian, les oiseaux apprennent vite à faire la différence entre un lapin qui « *gicle hors de son trou* » et un furet qui sort tout doucement.

J'ai pu accompagner Cédric pour une chasse aux lapins avec ses deux formes et sa furette. Le matin, avec Artémis, la buse de Harris, Cédric a effarouché une population de lapins dans un jardin potager municipal. La densité de trous et l'importance des ramifications souterraines ont rendu très compliqué la capture des proies car l'oiseau n'avait que quelques dizaines de mètres à chaque fois pour attraper le gibier. Après avoir officié quelques heures dans le potager, Cédric a fait voler dans les champs alentours et Artémis a pu profiter d'une belle course-poursuite pour attraper un lapin. Il qualifie de « *terrible* » la baisse des populations de lapins et de lièvres sauvages dans les environs. Quelques années plus tôt, il en trouvait beaucoup plus facilement et en plus grand nombre. Les buses de Harris étant des chasseurs naturels de lapins, ce genre de proie fait exactement partie de son gibier de prédilection. Du haut de ses 930 grammes en poids de vol, elle a déjà capturé des lièvres de plus de 3kg, soit plus de trois fois sa masse.

En chasse, Cédric garde la furette dans une petite caisse de transport, empli de copeaux de litière. Portée en bandoulière, il attrape la furette quand il a repéré un terrier et la lâche à l'entrée. Sans hésiter, elle s'engage dans le trou terreux. Il faut ensuite attendre plusieurs minutes pour que, soit une proie sorte, soit la furette revienne bredouille. Les terriers de lapins ayant souvent plusieurs sorties, il se peut que l'animal se soit discrètement enfui ou tout simplement que le terrier soit vide. Quand il juge que la furette est sous terre depuis trop longtemps, Cédric tapote l'entrée du terrier avec sa main. La mustélidée est souvent réceptive à cet appel car elle ressort généralement en quelques dizaines de secondes.

Photographie 8 : Cédric tapote l'entrée du terrier de lapin pour indiquer à Edwige qu'elle doit ressortir. En quelques secondes, la furette pointe le bout de son museau

Plusieurs techniques peuvent être utilisées pour encourager un furet à sortir d'un trou qu'il refuse de quitter. Il est possible de le leurrer avec une peau de lapin gardée au congélateur, que le chasseur va agiter devant l'entrée pour imiter une proie. Ou encore, des pétards ou des fumigènes peuvent être lancés dans le conduit pour l'effrayer. Cédric se refuse à utiliser cette dernière méthode,

jugée irrespectueuse. Il me racontait qu'un peu plus tôt dans la saison, sa furette ne ressortait pas d'un trou de lapin. Après avoir attendue plusieurs heures il dût se rendre à l'évidence : elle était coincée dans le terrier. Cela peut arriver quand le lapin meurt au fond, soit d'une crise cardiaque soit parce-que le furet l'a attaqué. Cédric a donc dû peller la terre, sous la pluie, pour dégager la furette, effectivement coincée par le cadavre du lapin. Conscient que ce genre de problème peut survenir, il a toujours une pelle dans son camion lorsqu'il chasse avec la furette.

Bien que moins connu que le chien, le furet est un partenaire de chasse de l'humain depuis des milliers d'année. Son usage comme auxiliaire dans la chasse avec des oiseaux de proie semble toutefois plutôt récente. L'ajout d'un furet dans un équipage de chasse au vol serait donc de l'ordre des nouvelles pratiques qui se développent depuis quelques décennies.

I) 4) Entre passé et présent, regard critique sur les pratiques cynégétiques de fauconnerie

La fauconnerie présente en apparence un lien contigu et inextricable avec ses origines. Les fauconniers me parlent sans cesse des « *anciens* », de l'importance des traditions, et de cette pratique de chasse ancestrale et immuable. Cependant, en creusant sous ce vernis, on s'aperçoit vite que de nombreuses différences existent entre les pratiquants et que les techniques, le matériel, et les oiseaux utilisés ont également bien changés au fil du temps.

I) 4-A) La fauconnerie et le faire soi-même

« *Le reste ce sont des clowneries. Des trucs de cirque.* », Christophe, le père d'Eric, fauconnier à la retraite, est catégorique. La fauconnerie c'est l'art de chasser avec un rapace. Tout usage d'un rapace autre que pour la capture d'une proie s'apparente à des farces, des choses qui ne sont ni sérieuses, ni dignes d'intérêt. Pour lui, la seule réalité dans une relation humain-oiseau est une dualité de chasse. Dans cette même idée, Patrick Morel[5] souligne que « *Il est vrai que la plupart des chasseurs au vol rechignent à dispenser des conseils aux novices intéressés par la seule possession d'un rapace et non par son utilisation à la chasse. En revanche, ils se montrent toujours généreux en conseils avec les chasseurs au vol débutants, et gratuitement !* ». Plus modéré, Christian, chasseur d'une soixantaine d'années, reconnaît l'utilité des parcs qui présentent des oiseaux aux publics, car ceux-ci jouent un rôle dans la sensibilisation des masses et donc dans la préservation des populations de rapaces sauvages. Cédric, de son côté, reste très mitigé par rapport

5 Dans MOREL Patrick, *L'art de la fauconnerie*, édition Crépin-Leblond, 2013

aux stages d'initiation, qui proposent de se glisser dans la peau d'un fauconnier le temps d'une journée, et aux stages d'apprentissages, qui durent plusieurs jours. Pour lui ces formations sont trop légères, pas assez sérieuses, et n'apprennent pas la réalité des pratiques. Selon lui, la seule formation qui vaille est de suivre un chasseur sur une saison de chasse complète.

La fauconnerie, art « *noble* », ne se pratique qu'après de très longues heures d'observations et de transmission. Cet art se doit d'être respecté, dans son apprentissage et dans sa pratique. Par exemple, on utilise « *des matériaux nobles, [car] la fauconnerie c'est noble. Donc du cuir. Le chaperon on va le retrouver en cuir. On va retrouver le gant du fauconnier en cuir. Les jets, bracelets, l'équipement de l'oiseau sera également en cuir. La fauconnière sera en cuir également. Tous les accessoires qui va toucher l'oiseau, etc ça va être en cuir.* ». Ce respect de la pratique passe également par une création artisane « *on utilise que le travail manuel, quoi de plus. Et tout va être fait par le fauconnier et à la main !* ». Pour Cédric ce sont ici deux aspects très importants de la fauconnerie. Le matériel doit être dans des matériaux jugés à la hauteur du mérite des oiseaux. Ces prédateurs au port altier ne pourraient se suffire d'équipements en plastique ou en synthétique.

Puisque les « *anciens* » utilisaient le cuir, il faut donc continuer à l'utiliser. Issu du vivant, le cuir, de nos jours encore, a un certain coût et un certain cachet. L'autre aspect est donc l'élaboration par soi-même du matériel. J'ai retrouvé cette modalité chez la plupart de mes interlocuteurs. Bien que tout ne soit pas fait soi-même, une bonne partie du matériel de base est, assez communément, réalisée par le fauconnier. Ainsi, les gants, fauconnières, jets, et bagues, sont faits maison. Tandis que d'autres éléments plus ardus ou en métal vont être achetés à l'extérieur. C'est le cas des mousquetons ou barils, sortes de crochets en métal qui relient les jets aux bagues de l'oiseau, ou encore des sonnettes. Là encore le choix se tourne vers des artisans qualifiés, qui produisent à la main en privilégiant la qualité. Concernant ses sonnettes par exemple, Cédric a « *trouvé un petit fabricant en Espagne qui les fabrique aussi à la main. Voilà, moi ce qui est important c'est les bruits et la qualité. Tu vois, celles-ci elles sont martelées et faites à la main par un fauconnier. C'est 70 euros une paire, une bonne paire. Mais une bonne paire peut te faire deux ou trois saisons, voir un peu plus selon la qualité.* » Une paire de moins bonne qualité, achetée chez un commerçant plus industriel durera moins longtemps car « *les oiseaux les ouvrent, les oiseaux les cassent, et au bout d'un moment elles tintent plus quoi. Elles font plus de bruit. Le grelot qui est à l'intérieur ne tape plus.* ». Attachées aux pattes de l'oiseau, les sonnettes ou grelots permettent de mieux localiser son oiseau. Elles fonctionnent en paire avec un son légèrement différent l'une plus aiguë et l'autre plus grave. Éléments essentiels à tous fauconniers, Cédric conclut notre échange à ce sujet par « *On ne vole pas sans sonnette. Ou alors on le retire suivant si on fait une chasse à l'approche ou pas.* ». La chasse en question peut être par exemple celle de la pie, oiseau très intelligent et vif, qui, si elle

entend le tintement des grelots, prend peur.

I) 4-B) Importance de la transmission et de la tradition

Cet aspect de faire soi-même, placé dans la continuité de la relation à l'oiseau et du respect qui lui est dû, est fortement lié à la préparation de l'oiseau. L'entretien du matériel, la vérification de son état, de sa solidité, son nettoyage, font partie des tâches du fauconnier. Savoir armer son oiseau, c'est-à-dire lui mettre ses bagues, jets, sonnettes, porte-sonnettes et porte-émetteur, est un élément indissociable à la condition de bon fauconnier. Cédric déplore cependant que « *de plus en plus maintenant on voit les nouveaux, les jeunes, qui n'utilisent plus tout ça, qui n'ont pas tout ça, et qui ne savent ni armer, ni équiper un oiseau malheureusement. […] Donc ils s'embêtent même plus. Maintenant tout est fait pour justement faciliter ou ouvrir la fauconnerie de plus en plus. J'ai même pas envie de dire de la moderniser, mais de la mettre un peu pour tout le monde si tu veux, accessible pour tout le monde. Donc si tu veux sur internet tu vas retrouver tous ces équipements de base, malheureusement.* ». Cette critique des pratiques actuelles de la fauconnerie, plus larges, moins spécifiques, et surtout plus accessibles rejoint le jugement de Christophe, le père d'Eric, sur ces « *clowneries* ». La tradition de faire soi-même, avec un apprentissage long et compliqué, se heurte à une transmission facilitée par une mondialisation des savoirs. Internet avec ses forums, ses tutoriels et ses vidéos permet une certaine formation, à distance, que mes interlocuteurs critiquent fortement. Certains contenus, faits par des fauconniers pour des fauconniers, vont être salués, à l'instar des vidéos sur cet éleveur allemand qui insémine ses autours, tandis que celles destinées au grand public vont être décriées.

Se dessine ici l'exigence d'être formé sur la durée, par un prédécesseur déjà dans le milieu, reconnu par ses pairs pour ses longues années de pratiques. Eric a appris toutes les bases au contact de son père, fauconnier depuis son adolescence. Même situation du côté de Guy ou Christian, les fauconniers dans la campagne d'Agen. Ce dernier me confiait que « *mes trois fils ils sont nés dedans. Ya que l'aîné qui pratique pour faire de l'effarouchement, et les deux autres quand il fallait avoir les autorisations je leur fais faire, enfin, ils savent manipuler les oiseaux aussi bien que moi.* ». À chaque fois, apparaît la figure d'un mentor, un proche, souvent membre de la famille, tel un père, un oncle, qui accepte la présence du jeune à ses côtés et lui dévoile petit-à-petit les rudiments de la fauconnerie.

Pour Cédric le parcours minimum pour un néophyte qui souhaiterait devenir fauconnier est de suivre pendant un an un chasseur aguerri, de l'accompagner dans son quotidien, autant pour les soins et le nourrissage que pour les actes de chasse, la découverte des biotopes des proies, l'usage adéquat du matériel, la création et l'entretien de volières, etc. Cependant, ce cheminement ne suffit

pas toujours. Lui-même a commencé la fauconnerie sur le tard, à l'âge adulte, en suivant un fauconnier plus expérimenté. Actuellement, il possède des oiseaux et chasse depuis plus de dix ans, et occupe même un poste à responsabilités dans la plus importante association de fauconnerie de France : l'Association Nationale des Fauconniers et Autoursiers (ANFA). Il me confiait qu'il avait rencontré de nombreuses difficultés lors de son parcours et notamment un rejet de la part d'autres membres de l'association, qui voyaient d'un mauvais œil la montée de ce jeune fauconnier. Pour eux, le fait qu'il n'ait pas baigné dans les rapaces depuis sa jeunesse devait forcément impacter sa qualité de fauconnier. Ainsi, plusieurs voix s'étaient élevées contre sa prise de fonctions au sein de l'ANFA, et il lui a fallu beaucoup de temps pour être accepté comme un « *bon* », un « *vrai* » chasseur.

Une pratique importante à tout bon chasseur est le respect du devoir ou du droit de l'oiseau. Cette idée semble, dans les discours, avoir toujours été présente en fauconnerie et serait même une des raisons qui aurait conduit au développement d'un partenariat entre rapaces et humains. Le droit de l'oiseau est ce qui lui revient de droit en tant que chasseur. Lorsqu'un rapace a pris une proie, le fauconnier doit lui faire courtoisie, c'est-à-dire lui laisser plumer ou peler un peu son gibier et surtout lui donner à manger une partie particulièrement appréciée, souvent le cœur ou le foie. L'oiseau va ainsi décharger son agressivité sur sa proie et obtenir une forme de récompense. En effet, pour pouvoir continuer à chasser, le fauconnier ne doit pas laisser son rapace se nourrir sur sa prise, d'autant que le gibier sauvage est parfois parasité et peut contaminer l'oiseau. En lui faisant courtoisie le fauconnier remercie l'oiseau pour sa chasse et lui rend hommage. C'est une pratique qui est strictement respectée par tous les chasseurs que j'ai rencontrés, et, à priori, par l'ensemble des fauconniers.

Photographie 9 : Artémis mange un peu de viande sur le lapin qu'elle vient d'attraper

I) 4-C) Une modernisation réelle sous le voile de l'immuabilité

I) 4-C-a) Des outils et des techniques

Sous ce poids apparent de la tradition et de l'héritage du passé force est de constater que la réalité est autrement plus subtile. Malgré ces discours de perpétuation inchangée, de nombreuses évolutions sont présentes. Tout d'abord, le matériel utilisé, bien que toujours majoritairement en cuir, a évolué. Les perches par exemple peuvent aujourd'hui être recouverte de matières synthétiques, facilement nettoyables. Cédric témoignait que « *Tout ce qui va être le support des oiseaux sur les perches sera également en cuir. Moi j'ai utilisé l'astroturf […], c'est plus simple le nettoyage etc. Tous les anciens utilisent encore […] des matières comme du cuir, mais ils sont très peu encore à l'utiliser. Ils l'utilisent pour des faucons. En terme de bas vol, à force, le cuir va être percé, vraiment très sali, il faudra le nettoyer régulièrement dans les volières pour qu'il garde leur souplesse et leurs qualités de bon cuir.* ». Ainsi les « *anciens* » utilisaient des supports en cuir pour leurs oiseaux, ce qui demandait un entretien journalier intense. Les conventions à ce sujet sont aujourd'hui plus souples et des matières telles l'astroturf, un gazon artificiel, sont largement répandues et utilisées.

Les systèmes de *tracking* ou de localisation de l'oiseau grâce à un émetteur se sont développés à la fin du XX^{ème} siècle. Il en existe de deux types : le plus courant est un système télémétrique où un émetteur fixé sur l'animal envoie un signal à un récepteur tenu par le fauconnier, le second passe par la localisation du Global Positioning System (GPS) ou Système de Positionnement Global qui donne une position par satellite. Ces deux outils permettent de localiser et donc de retrouver un oiseau perdu. La télémétrie est la plus répandue car moins coûteuse, mais elle est moins précise que le système GPS, qui se développe de plus en plus ces dernières années. Il arrive fréquemment qu'un oiseau casse une chasse et s'enfuit, on dit qu'il dérobe ses sonnettes, qu'il prend le change en ignorant la proie désirée pour un autre gibier, ou tout simplement qu'il parte hors de vue derrière une proie. Ces systèmes interviennent alors pour localiser l'oiseau.

Les émetteurs peuvent s'accrocher de trois manières différentes sur l'oiseau : grâce à un porte-émetteur fixé sur une plume par un point de colle, souvent une rectrice centrale du balai de queue, à l'aide d'un harnais enserrant le torse de l'animal et présentant un petit caisson sur le dos, ou encore au moyen d'une attache directement sur un bracelet du rapace. Le harnais est souvent moins utilisé car plus dangereux, surtout pour les chasses au bas vol où les oiseaux peuvent s'engouffrer dans des buissons et s'accrocher violemment le harnais dans les branchages. Le soutien de ces émetteurs est parfois crucial en cas de perte d'un oiseau, si bien que pour Cédric « *On ne vole pas*

également sans télémétrie. Ça c'est rédhibitoire. C'est impossible de voler sans télémétrie. Même si on connaît parfaitement son oiseau, et que son oiseau nous revient en permanence en tac au tac au rappel. On ne sait jamais.».

Photographie 10 : Émetteur et son portant fixé sur une plume. Zoom sur le système d'accroche (petite épingle en métal clair) de l'émetteur qui se clipse dans le porte-émetteur doré.

Photographie 11 : Plume portant un émetteur. La longueur de l'émetteur favorise la transmission des ondes

Certaines techniques de fauconnerie ont également évolué avec le temps. J'ai pu observer deux façons différentes de réclamer une espèce, un autour. C'est-à-dire deux manières de demander à l'oiseau de revenir au fauconnier. En effet, Eric ne rappelle pas son tiercelet, son mâle, de la même manière que Cédric avec sa forme, sa femelle. Pour faire revenir Calissi, Cédric utilise un leurre. C'est un morceau de cuir, grossièrement en forme d'oiseau, attaché au bout d'une lanière et étoffé d'un morceau de viande, ici un cou de caille. Cédric va faire tournoyer le leurre pour attirer l'attention de Calissi, puis le jeter à terre quand elle arrive dessus. Ensuite, il va subtiliser le leurre tout en tenant fermement les jets avec sa main gauche, incitant l'oiseau à remonter sur le gant. Dans le cas où un rappel sur leurre ne suffit pas, le fauconnier peut envisager de rappeler sur un leurre vif,

c'est-à-dire un pigeon vivant entravé. Ayant assistée à une réclame de ce type, Eric m'indiqua « M*on père n'aime pas ce genre de rappel.* ». Je le questionnais alors sur ses raisons et il m'expliqua que, pour son père, un oiseau de proie doit revenir au poing. Ainsi, lorsque Eric réclame son autour, il utilise un morceau de viande sur son gant, afin que son oiseau s'y pose directement. J'ai ensuite interrogé Cédric pour comprendre pourquoi lui faisait différemment de ce procédé ancestral, et il m'a expliqué qu'il connaissait un fauconnier qui, ayant fait une réclame au poing, s'était fait agresser par son autour qui lui avait foncé au visage. Depuis, il préférait faire des rappels sur leurre avec Calissi afin de ne pas prendre de risque. Pour le père de Eric, « *un rappel au leurre est un mauvais rappel* ». Eric, lui, ne trouve pas de corrélation entre la qualité d'un fauconnier et la manière dont il réclame ses oiseaux.

Photographie 12 : Cédric fait tournoyer un leurre pour rappeler Calissi qui a prit peur et s'est enfuit

I) 4-C-b) Des espèces et des comportements

Les espèces utilisées en fauconnerie ont beaucoup évolué ces dernières décennies. L'importation de la buse de Harris, originaire d'Amérique Latine, depuis les années 1980 en est le témoin le plus marquant. Cette espèce vit naturellement en meute de plusieurs individus, entretenant

entre eux des liens sociaux importants. Chasseuse féroce, la Harris est globalement très tolérante envers son fauconnier et est souvent conseillée comme premier oiseau. Elle peut être créancée aussi bien sur du poil, son gibier de prédilection, que sur de la plume. À cela s'ajoute « *depuis quinze à vingt ans on va retrouver tout ce qui est aiglerie. L'aiglerie il y en avait très peu qui était utilisé et on n'avait pas d'intérêt à utiliser, même au moyen-âge, des aigles royaux. Ça a été introduit petit-à-petit, abandonné, et remis au goût du jour il y a une trentaine d'années* », comme me l'indiquait Cédric. Les puissants aigles, qui sont les plus gros rapaces chasseurs, sont capables de prendre jusqu'à de petits chevreuils ou de jeunes sangliers. Le public connaît souvent les redoutables formes d'aigles dorées utilisées dans les steppes de Mongolie pour chasser le loup[6]. Je n'ai pas eu la chance d'assister à une chasse avec un aigle, qui est moins répandu que d'autres espèces de taille plus modeste, mais ce sont des chasses qui se pratiquent en France également. Cédric avance que « *les anciens quand tu prends un traité, ça va être l'épervier, l'autour des palombes, et le faucon pèlerin. On tourne que sur trois espèces de fauconnerie.* ». Les « traités des anciens » font ici référence aux ouvrages parus entre le XIII^{ème} et la fin du XIX^{ème} siècle. Les trois espèces les plus représentées à l'époque étaient donc l'autour, le faucon pèlerin, ainsi que l'épervier aujourd'hui moins présent que les deux autres.

À ces évolutions dans les espèces utilisées, s'ajoutent également des changements de comportements intrinsèques. Certaines attitudes, impulsées par l'affaitage et entretenues par le fauconnier, sont remises en question. Patrick Morel[7] indique que « *L'affaitage est un processus qui se déroule en trois phases : l'apprivoisement, l'introduction et la mise dedans.* », il précise que « *L'affaitage est le dressage des oiseaux utilisés en fauconnerie ; c'est l'ensemble de tous les exercices appris à l'oiseau depuis l'élevage ou la prise de contact avec l'homme jusqu'à la mise dedans.* ». Pour ma part, je trouve l'affaitage plus proche d'une éducation que d'un dressage. Elle englobe la sociabilisation du poussin avec l'humain, l'apprentissage de la tolérance au gant, aux matériels et aux manipulations, et la préparation à la chasse : la « mise dedans ». L'introduction quant à elle correspond à la phase où l'oiseau apprend à voler librement, et donc à revenir sans contrainte au gant.

La manière d'affaiter un oiseau va influer sur son comportement tout au long de sa vie. Le caractère, l'individualité de l'animal, compte également, de même que sa lignée, mais l'affaitage va réellement modeler son attitude. C'est ainsi que la « *patte* » du fauconnier, voir même d'un éleveur quand les jeunes sont achetés tardivement, peut se retrouver sur plusieurs oiseaux différents. Pour la chasse, les fauconniers recherchent des oiseaux féroces, chasseurs, qui ont le sens du gibier. A

6 Voir l'article de SOMA Takuya, *Contemporary Falconry in Altai-Kazakh in Western Mongolia*, parut en 2012
7 Dans MOREL Patrick, *L'art de la fauconnerie*, édition Crépin-Leblond, 2013

l'inverse, un oiseau trop fusionnel avec son fauconnier, qui va attendre d'être nourri au gant, ne sera pas un bon oiseau de chasse. Les affaitages où l'humain prend trop de place sont donc décriés. Un bon chasseur sera élevé par ses parents, jamais nourri à la main sur le gant. Ce genre d'affaitage donne des oiseaux qui « *gueulent trop* » pour réclamer de la nourriture dès qu'ils aperçoivent un humain. Pour Christian, dans la campagne agenoise, ces oiseaux « *gueulards* » ne pourront jamais être utilisés à la chasse car ils ne savent pas se taire et effrayeront tous les gibiers des alentours. Cependant, certaines caractéristiques intrinsèques ne dépendent pas de l'affaitage ou du caractère, mais d'une hérédité aujourd'hui critiquée.

I) 4-D) La détention d'un oiseau de proie : entre choix d'élevage, désairage et encadrement législatif

I) 4-D-a) Élevage, sélection et critiques

Si certains chasseurs avancent qu'il n'y « *a pas de mauvais oiseaux, que de mauvais fauconniers* », d'autres n'hésitent pas à détracter les rapaces de fauconnerie actuels. Ces oiseaux résultent de choix reproductifs établis dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Cédric expliquait qu'un premier mouvement de mise en reproduction s'était lancé dans les années 1950-1960, suite à une diminution du nombre d'individus sauvages à cause notamment de pesticides et insecticides, avec des résultats très mitigés puisque les formes dévoraient souvent leurs tiercelets. Les pratiques se sont ensuite affinées et les naissances en captivité se sont multipliées.

Un aspect en particulier a engendré un problème insidieux, qui ne se manifeste que depuis quelques années : le choix des reproducteurs. En effet, les oiseaux les plus facilement manipulables, avec les caractères les plus doux, étaient choisis pour la reproduction, tandis que les sujets les plus doués pour la chasse étaient réservés à la cynégétique. Pour Christian, ce choix a des conséquences désastreuses sur les capacités des oiseaux actuels, puisque ceux-ci sont issus de parents sélectionnés pour leur malléabilité et non pour leurs compétences de chasseurs. Ainsi, les oiseaux nés en captivité ont donc « *moins de capacités de chasse* » que leurs homologues sauvages. L'absence de sélection naturelle, qui favorise les meilleurs chasseurs, et le choix volontaire de garder les plus performants pour la pratique ont donc conduit à une baisse des aptitudes des rapaces en captivité. Cédric souligne des « *différences visibles* » entre les captifs et les sauvages « *on n'a rien à leur apprendre. Ceux de volière il faut leur apprendre à tuer et à prendre par la tête. Eux c'est inné, génétiquement.* ».

Au-delà des talents à la chasse, ces oiseaux nés en captivité sont également plus faibles physiquement et plus souvent sujets à des maladies. Christian me parlait de deux troubles

principaux l'aspergillose et la coccidiose. Le premier est dû à la présence d'un fongicide dans l'environnement qui va profiter d'une baisse des défenses immunitaires de l'oiseau pour se développer. Le second est un parasite vivant dans le système intestinal de l'animal. Dans les deux cas le stress est un facteur majeur d'aggravation voir même de déclenchement des symptômes. Une mauvaise qualité de vie : nourriture non adaptée, environnement insalubre, etc, peut également y contribuer. Christian avance donc que le mode de vie en captivité, qui induit des stress particuliers, lors d'un déplacement par exemple, augmente la fréquence des maladies sur une population qu'il juge, dans tous les cas, plus sensible et fragile que leurs congénères sauvages.

Pour concilier une maximisation des chances d'éclosion et de survie des poussins avec un évitement des affaitages trop fusionnels, Christian opère plusieurs choix d'élevage. Il retire du nid les œufs avant la naissance, les place en couveuse artificielle et nourrit les poussins à la main pendant une dizaine de jours. Puis, quand il estime qu'ils sont suffisamment forts, il les replace dans le nid et laisse aux parents le soin d'éduquer les jeunes. Cependant, nous venons de l'aborder, l'éducation parentale ne suffit plus à produire de bons chasseurs. Elle permet toutefois d'éviter les oiseaux bruyants qui voient l'humain comme un distributeur de nourriture. Ainsi, lorsque le jeune oiseau est allongé, c'est-à-dire que son plumage est sorti des tuyaux, la « gaine » de protection de la plume, Christian lui apprend à capturer et tuer une proie. Pour se faire, il attache un gibier, pigeon ou lapin, à une courte longe dans la volière de l'oiseau et cesse de le nourrir. Les premiers jours, le jeune rapace ne comprend pas forcément, il reste passif, à attendre d'être nourri par un parent. Rapidement, son poids baisse, la faim le tiraille et réveille ses instincts de chasseurs ; il capture finalement sa première proie. L'exercice est ensuite répété avec une proie non-entravée. Cette technique imite l'initiation naturelle du jeune à la chasse par ses parents qui vont lui ramener des proies vivantes et blessées pour lui apprendre à tuer.

I) 4-D-b) Le désairage ; une pratique controversée

Ce type d'affaitage, s'il permet d'apprendre la capture et la mise-à-mort à un oiseau, ne permet pas pour autant d'obtenir des rapaces avec des prédispositions à la hauteur de leurs congénères sauvages. Pour contrer ce phénomène de nombreux fauconniers demandent l'autorisation de capturer des individus sauvages pour, selon Christian, « *remonter nos élevages* », « *renouveler le sang et empêcher la dégénérescence* ». Bien que, comme le souligne Cédric, « *nos anciens pouvaient capturer des passagers, des adultes, qu'ils affaitaient, chassaient avec, et relâchaient après* », la demande globale est celle de désairer des jeunes. Il s'agit de l'action de prélever un poussin, souvent d'une quinzaine de jours, dans l'aire, soit le nid, d'un couple sauvage.

Cette pratique requiert une solide observation de la nature et un suivi strict des populations locales afin de déterminer le nombre de jeunes qu'il est possible de prélever sans mettre en péril le renouvellement de l'espèce sur un territoire. Cette pratique est très étroitement surveillée et contrôlée car la capture d'animaux sauvages est absolument interdite sur le territoire français. L'ANFA, l'Association Nationale des Fauconniers et Autoursiers, obtient chaque année quelques autorisations de désairage, qui s'élèvent à entre deux et cinq oisillons pour l'ensemble des fauconniers et l'ensemble du territoire. Elles concernent principalement des éperviers et des autours. Les démarches administratives sont longues, les procédures complexes, et souvent les demandes n'aboutissent pas. De nombreux chasseurs jugent ces autorisations insuffisantes et considèrent que plus de prélèvements pourraient être effectués, dans le respect des populations locales.

Crée en 1945 par Abel Boyet, l'ANFA s'est formée au sortir de la seconde Guerre Mondiale, qui vit l'interdiction de la chasse au vol en France, et regroupe une majorité des fauconniers français. L'association a pour but principal d'assurer la pérennité de l'art de la chasse avec un oiseau de proie et se positionne également pour la conservation des espèces et la reproduction en captivité. Elle se retrouve souvent en opposition avec la LPO, la Ligue pour la Protection des Oiseaux. Fondée en 1912 en tant que sous-section de la Société Nationale d'Acclimatation de France, la LPO prend son indépendance en 1966. Elle se focalise sur la préservation de la nature et de la biodiversité, tout particulièrement vis-à-vis de la faune aviaire, à travers des campagnes de sensibilisation, des actions de prévention, des refuges de soins, etc.

La LPO critique les pratiques de chasse des fauconniers et la détention d'espèces sauvages, ici des rapaces, en captivité. Elle s'oppose également aux désairages en avançant que les populations seraient trop instables et qu'il s'agit d'espèces protégées. Pour elle, les fauconniers seraient maltraitants car les conditions de captivité nuiraient au bien-être des rapaces. Les chasseurs en retour, à l'instar de Cédric, critiquent les méthodes de la LPO qui prétend mieux connaître qu'eux leurs oiseaux. Christian me parlait d'un partenariat qu'il avait mené avec un centre de sauvegarde, affilié à la LPO. Il officiait auprès de ce refuge pour éduquer de jeunes faucons récupérés tombés du nid et leur apprendre à chasser en vue de les relâcher dans la nature. Comme nous l'avons évoqué plus tôt, les jeunes oiseaux ont la nécessité d'apprendre à tuer. Ainsi, les oiseaux trouvés adultes blessés, peuvent être relâchés après leur convalescence, mais pas les petits, qui doivent au préalable apprendre la chasse. Christian m'expliquait qu'il n'avait eu le temps de former que trois faucons avant que le partenariat ne prenne fin car la législation stipule que seuls les centres de sauvegarde ont le droit de détenir des oiseaux sauvages destinés à être relâchés. Cet aspect se rajoute aux ressentiments des chasseurs qui accusent la LPO de tuer indirectement de nombreux poussins

qu'elle relâche en les condamnant à mourir de faim, faute de leur apprendre à chasser par eux-même.

I) 4-D-c) Petite approche législative

Cet encadrement strict des pratiques de désairage s'inscrit dans un ensemble plus global de lois sur la détention de rapaces, en tant qu'animal sauvage. Je propose ici un aperçu bref de la législation afin que le lecteur puisse se faire une idée de la complexité de l'encadrement légal autour des rapaces en captivité. Seuls les textes principaux et les obligations majeures seront présentées.

Deux ensembles de lois chapeautent la législation : la convention de Washington et la convention européenne. Signée à Washington le 3 mars 1973, la convention intergouvernementale de Washington est également connue par son acronyme : CITES pour *Convention on International Trade in Endangered Species of Wild Fauna and Flora*, soit, en français, la convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction. De son côté le Conseil de l'Union Européenne a proposé un premier règlement le 3 décembre 1982 envisageant l'application de la CITES à l'ensemble des pays membres de l'Europe, avant d'être abrogé et remplacé le 9 décembre 1996 par un nouveau règlement plus strict[8]. Ces deux conventions ont pour objet la conservation de la flore et de la faune sauvage et l'encadrement du commerce les concernant. Les rapaces y sont présents dans des annexes : I- espèces menacées d'extinction dont le commerce international est interdit, II- espèces considérées comme moins menacées que les précédentes, dont le commerce international est autorisé si un permis d'exportation a été délivré par l'autorité habilitée du pays d'origine, ou III- espèces protégées uniquement à la demande de leur pays d'origine, pour la CITES. La convention européenne réparti ses annexes entre A, B, C et D. Cela stipule un ensemble d'interdictions et d'obligations quant à leur détention. Par exemple, l'interdiction de ramasser ou de détruire des œufs dans la nature, ou encore la prohibition de la capture ou de la mise à mort d'individus sauvages.

En France, s'ajoute à ces deux corpus le Code de l'Environnement ainsi que, de manière plus locale, le Code Rural et de la Pêche Maritime. Enfin, la détention de rapaces en captivité ayant théoriquement pour but premier la pratique de la chasse, trois organismes supplémentaires sont impliqués dans l'encadrement juridique : l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage (ONCFS), la Direction Départementale des Territoires (DDT) et l'Office Français de la Biodiversité (OFB).

La portée d'action de tous ces organes ainsi que des corpus de lois mentionnées se recoupe,

8 Il s'agit du règlement n°3626/82, qui remplace le règlement n°338/97

si bien qu'il est possible par une même action d'outrepasser plusieurs règles et donc de tomber sous le coup de plusieurs administrations. Par exemple, il est interdit par les conventions de Washington et européenne de relâcher un individu né en captivité dans la nature. Cédric me confiait à ce sujet :

> « *-la buse de Harris, elle peut pas rester en extérieur. Si elle ne veut plus du tout revenir au bout de x temps, l'ONCFS demandera ou fera que... On ne peut pas laisser une espèce qui n'est pas...*
>
> *-Étrangère...*
>
> *-Exactement ! Pourquoi ? Pour éviter qu'elle s'accouple avec une buse variable de la nature, ou pour éviter les mélanges, elle sera abattue. Donc ça il faut le savoir malheureusement, que l'oiseau va... On ne peut pas laisser !* ».

Ainsi, le contrevenant devra également répondre devant l'ONCFS.

Plusieurs prérequis sont nécessaires à l'acquisition d'un rapace. Il faut être majeur, détenir le permis de chasse, un casier judiciaire vide et obtenir un agrément. L'autorisation de base permet de faire une demande pour 6 genres, qui comprennent chacun des sous-espèces : *Accipiter* (autours et éperviers), *Aquila* (aigles), *Bubo bubo* (hibou grand duc), *Buteo et Parabuteo (*buses), *Falco* (faucon), *Hieraaetus* (aigles) et *Spizaetus* (aigles). L'agrément peut concerner au maximum deux individus par genre et en cas de changement d'espèce, il faut refaire une demande. Le dossier est à adresser à la DDT. D'autres demandes peuvent être réalisées pour la capacité de présentation au public, le transport d'animaux vivants, la détention d'autres espèces que celles déjà listées, etc. Les démarches sont longues et se doublent parfois d'oraux à Paris ou au Conseil du Département et/ou de commission à la Chambre d'Agriculture. Les délais d'attentes peuvent parfois être longs, comme me le témoignait Cédric.

> « *-Je voudrais en faire trois de plus des volières, un peu plus bas là où est-ce que tu as vu... Donc je voudrais en faire trois. J'ai fait mes demandes, mais pour le moment tout est en stand bye. C'est en stand bye, l'administration si tu veux, ça peut être pendant deux ans en stand bye. C'est compliqué parce qu'il faut que je sois capacitaire pour pouvoir faire mes nouvelles volières.*
>
> *-Il faut d'abord que tu ais la capacité d'avoir les oiseaux pour avoir le permis pour construire les volières ?*
>
> *-Ouais. Et oui. Parce-que si je ne l'ai pas ? Cette fameuse capa ? Si je ne l'ai pas ça*

ne sert à rien que j'investisse 5000 euros dans une volière quoi. »[9]

A ces autorisations s'ajoutent des visites de contrôle de la part de la Direction Départementale des Territoires (DDT), sur l'aspect chasse de la pratique, et d'agents de l'Office Français de la Biodiversité (OFB) sur la captivité des rapaces en général. Les installations telles les volières, zones de détention, etc, sont surveillées et les registres de propriété sont vérifiés. En effet, les oiseaux, comme tous les NAC (Nouveaux Animaux de Compagnie) sont enregistrés dans les fichiers de l'I-FAP (Identification de la FAune sauvage Protégée. Les registres vont donc contenir des informations utiles à l'identification de l'oiseau : son espèce, son certificat de sexage, son certificat de puçage et/ou son certificat de baguage, le nom de son éleveur, etc. Le fauconnier doit toujours conserver une copie de ces documents avec lui en cas de contrôle hors de son domicile.

Nous n'avons abordé ici qu'une petite partie de l'ensemble des lois qui régissent la détention d'un oiseau de proie. Il m'est impossible de développer l'intégralité des obligations et interdictions, beaucoup trop multiples et nombreuses. Cette première ébauche a pour but de transmettre au lecteur toute la complexité de la législation et d'éviter l'émergence d'une impression de toute liberté et de flou juridique dans la fauconnerie qui aurait pu apparaître à la lecture de cette première partie.

I) 5) Approche anthropologique et apports de quelques auteurs

Dans cette première partie, nous avons dressé un tableau le plus représentatif possible des différentes facettes de la chasse avec un rapace en Occitanie contemporaine. Nous avons établi la distinction entre le bas et le haut vol, développé la vision des pratiques cynégétiques par les acteurs humains, abordé le lien qu'entretient le fauconnier avec ses partenaires de chasse (oiseaux, chien et furet) et proposé une ébauche de la transmission des pratiques, de la diversité des techniques et des enjeux politiques et législatifs autour de la fauconnerie. Les différents protagonistes que j'ai présentés nous ont offert, je pense, une représentation de toute la diversité qui se cache derrière la fauconnerie de chasse et ont illustré la plupart de mes propos.

Nous l'avons évoqué, l'absence quasi-totale de textes anthropologiques francophones sur ce sujet ne m'a pas permis de mobiliser des auteurs directement sur les questions de fauconnerie. Toutefois, quelques anthropologues se sont penchés sur des notions cynégétiques qui, à mon sens, font échos à plusieurs points abordés dans cette première partie. Je propose à présent d'étoffer mes observations par une mise en résonance avec les développements de ces auteurs, et tout particulièrement Bertrand Hell et Charles Stépanoff.

9 Extrait d'un entretien réalisé le 11 mars 2022

I) 5-A) Être un chasseur, vivre avec le « jagdfieber »

L'une des notions majeures que Bertrand Hell développe dans son livre, *Sang Noir*[10], est celle de la fièvre de la chasse. Intrinsèquement liée à la présence du « *sang noir* » la fièvre de la chasse touche le chasseur qui ressent la nécessité de partir sur les traces du gibier. Selon l'auteur, cet appel se fait surtout ressentir au début de l'automne, date de l'ouverture de la chasse pour le grand gibier et en particulier le cerf. Les chasseurs ne peuvent « physiquement » lutter contre l'ébullition de leur sang et, en effet, « *dans l'imaginaire collectif contemporain, l'appel du sang noir est une réalité physiologique impérieuse.* ». L'auteur évoque de plus, une concordance entre le début de la saison de la chasse, la période de rut et l'attrait fiévreux qui prend les protagonistes.

Or, en fauconnerie, l'automne ne correspond pas à la période de reproduction du gibier visé. En dehors du cas très spécifique des chasses à l'aigle sur des chevreuils ou sangliers, les proies de fauconnerie ne sont pas les mêmes que celles des populations étudiées par Bertrand Hell. Cet élément, ajouté à l'impératif absolu que l'oiseau ait terminé son cycle de mue, font que l'arrivée de la saison de chasse semble avoir moins de répercussion sur l'intégrité physique et mentale du fauconnier. La mue est en effet si importante en fauconnerie que Patrick Morel dit à son sujet que « *chez-les oiseaux de fauconnerie, leur âge est désigné par le nombre de mues, par exemple un oiseau de deux mues a deux ans révolus et est dans sa troisième saison de chasse.* ». La capacité d'un oiseau à voler est assujettie à la qualité et à la complétude de son plumage. De plus, la mue est une étape réclamant tellement d'énergie que les fauconniers préfèrent laisser leurs oiseaux au repos durant cette période. Bien plus qu'une date officielle sur un calendrier, c'est bien la mue qui détermine le début de la saison de vol d'un fauconnier. Selon Morel « *la qualité des vols exige une mue impeccable et c'est son achèvement qui conditionne le début de la saison.* ».

Cependant, bien que ce soit l'état de l'oiseau qui définit les temps de chasse, le fauconnier ressent, d'une certaine manière, la fièvre évoquée par Bertrand Hell. C'est un phénomène qui semble s'exprimer de manière plus diffuse, moins brutale, que pour les chasseurs de son étude. Bertrand Hell évoque le « *jagdfieber* »[11], littéralement la fièvre de la chasse en allemand, qui transforme le chasseur, bon citoyen le reste du temps, en un être à la frontière du « *Sauvage* ». Cette effervescence pousse le chasseur à s'ensauvager, à répondre à ses pulsions et à ses instincts. « *Sur la terre, le sang noir assure la circulation des forces génésiques premières dans l'espace qui leur est propre, le monde sauvage. Il est fortement présent dans le sang des animaux de la forêt. Chez les hommes, son bouillonnement déclenche des fureurs noires qui ne sont que les expressions d'une*

10 Selon HELL Bertrand, *Sang noir*, L'œil d'or essais & entretiens, 1995
11 Selon HELL Bertrand, *Entre chien et loup*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1986

même possession « sauvage » placée sous le signe de l'animalité primitive, du transport extatique et de la puissance sexuelle. ».

Bertrand Hell propose quelques exemples de figures soumises au sang noir et à la fièvre de la chasse pour illustrer son propos : les Ménades grecques, des femmes vouant un culte à Dionysos, dieu du vin et de l'ivresse, qui, lors de transes, deviennent aussi sauvages que des bêtes et attaquent le bétail avec violence. Cette fièvre, même si elle s'exprime de manière moins brutale chez les chasseurs, traduit une même tendance à renoncer à sa civilité pour exprimer des caractéristiques de l'ordre du « *Sauvage* » : instinct développé, sens du gibier, force et endurance, etc.

En fauconnerie, c'est l'oiseau qui est le vecteur entre l'homme et la proie. C'est par lui que le fauconnier transcende son état d'humain pour être un chasseur. Ce « *spectacle* » comme au « *théâtre* », selon Cédric, permet ainsi à l'humain de ressentir l'animalité que la fièvre de la chasse impulse. La notion d'instinct, très présente dans les témoignages recueillis par Bertrand Hell, est redondante en fauconnerie. L'instinct du chasseur se double ici d'un instinct de fauconnier, qui lui permet, en plus de ressentir le gibier, de se connecter à son oiseau.

Cédric me confiait lors d'une chasse que « *fauconnier rime avec braconnier* ». Il m'expliqua ensuite que, par exemple, si lors d'une chasse il n'avait levé aucune proie et qu'un beau lièvre se présentait, même si ce n'était pas la saison ou s'il n'avait pas l'autorisation, il lâcherait quand même son oiseau. Avant d'ajouter que c'était surtout pour ne pas frustrer son oiseau et lui permettre de faire au moins une prise. En fauconnerie, la fièvre de la chasse est donc exprimée et légitimée par l'usage d'un rapace. Les prises ne sont pas pour le fauconnier mais pour l'oiseau, « *tu chasses pour ton oiseau* » disait Cédric. De même, que certaines épouses de chasseurs confiaient à Bertrand Hell se sentir « *veuves* » en période de chasse, les familles des fauconniers doivent elles aussi composer avec le mode de vie de leur partenaire. « *Ma femme a dû faire des compromis* » m'indiquait Christian, avant de me parler de ce fauconnier célibataire depuis que sa compagne avait demandé le divorce, excédée par le temps et l'énergie que son mari consacrait à ses oiseaux.

Le *jagdfieber* semble donc s'exprimer de manière moins puissante chez le fauconnier, mais dans une temporalité beaucoup plus étendue. Là où le chasseur vit cette ébullition de mi-septembre à fin février maximum, le fauconnier reste soumis à son oiseau tout au long de l'année. La période officielle de chasse correspond certes à un pic d'activité, mais les oiseaux demandent temps, attentions, énergie et entraînement avant la reprise et cela de manière continue et quotidienne. Tout comme pour les fauconniers, un chasseur confiait justement à Charles Stépanoff[12] que « *La chasse*

12 Selon STEPANOFF Charles, *L'animal et la mort, chasses, modernité et crise du sauvage*, La Découverte, sciences sociales du vivant, 2021

n'est pas un loisir, mais un mode de vie. ». Cela ressemble à la lecture que Perrine Lachenal propose des pratiques colombophiles sur les toits jordaniens : une passion qui arrive progressivement, souvent au contact d'un aîné, qui devient de plus en plus chronophage et coûteuse, pour finalement être considérée comme incompatible avec la conjugalité[13].

Ainsi, la pratique régulière d'actes cynégétiques semble exiger une rigueur de vie, qui passe par la cession régulière à une fièvre puissante et impérieuse qui rend flou les frontières entre le « *Sauvage* » et la civilité, et une implication totale des individus, chasseur comme fauconnier, que ce soit en termes de vocation, de financier, ou plus particulièrement d'engagement auprès des oiseaux.

I) 5-B) Chasse et récit de chasse

Parmi l'éventail de techniques et de pratiques que Charles Stépanoff a observées, l'une d'entre elle me semble particulièrement intéressante : la chasse à la billebaude. Elle consiste à traquer un gibier au hasard de ses pérégrinations, une sorte de quête qui fait appel à la chance du pratiquant et lui permet un temps de liberté en se reposant sur les capacités de ses chiens et sur sa proximité avec l'environnement. Cette pratique est perçue de manière très favorable par les chasseurs interrogés par Charles Stépanoff car elle mobilise plusieurs notions qui leur sont chères : le lien avec la nature, le hasard et la liberté.

Bien que jamais nommée ainsi, cette idée de promenade chasseresse où le trajet n'est pas décidé à l'avance, se retrouve également dans la fauconnerie. En effet, dans certains cas, les proies traquées ont été lâchées la veille ou le matin très tôt, mais dans d'autres, mes interlocuteurs ont juste choisi un site de chasse spécifique : un bois, un ensemble de champs, ou autres, et espèrent y lever du gibier. Les capacités d'observation du chasseur, le talent du chien, mais aussi la chance sont donc les facteurs qui vont conditionner le succès, ou l'échec, de la journée de chasse. J'avais, à ce sujet, accompagné Cédric sur une matinée de chasse dans un territoire qu'il savait riche en lapins. Nous avions passé trois bonnes heures à errer en quête de terriers pour ne finalement trouver que des caches vides. Il avait alors mentionné notre manque de « *chance* » et nous avions changé de site pour le reste de la journée.

Cette double idée de chance et de malchance peut également être évoquée par les fauconniers lors de leurs récits post-chasse, autant pour expliquer une absence de gibier que pour justifier une capture avortée. La « malchance » aura fait rater l'oiseau en plus d'autres facteurs

13 Selon LACHENAL Perrine, *De drôles d'oiseaux sur les toits. Pratiques colombophiles et fabrique des masculinités à Amman (Jordanie)*, Études rurales, vol. 207, n°1, pp. 146-166, 2021

potentiels : erreur du fauconnier, entraînement insuffisant, mauvaises circonstances, faiblesse passagère de l'oiseau, etc. Le partage du récit de chasse est quelque chose de très présent, mais qui semble suivre quelques règles invisibles. Ces échanges se font obligatoirement entre passionnés, dans le cercle restreint des amis fauconniers. Cédric, par exemple, prend souvent des photos de ses prises, parfois en faisant poser son oiseau à côté ou sur le gibier. Ces images sont destinées à être montrées à d'autres fauconniers lors de rencontres, à être envoyées par téléphone et/ou, plus rarement, via les réseaux sociaux.

Des journées de chasses collectives sont parfois organisées, rassemblant des fauconniers amis habitant dans un périmètre de parfois plusieurs heures de route. Lors de ces journées, l'hôte met à disposition un terrain qu'il connaît bien, près de chez lui et les fauconniers se répartissent en un ou deux groupes en fonction du nombre. Il est impératif que les différents groupes ne se croisent pas lors de la chasse car les oiseaux doivent obligatoirement voler les uns après les autres, au risque de déclencher des bagarres. Le café du matin est alors l'occasion de présenter les nouveaux rapaces des camarades, d'imaginer les prises qui seront faites dans la matinée et éventuellement de lancer quelques paris ou défis sous forme de boutade : « *tu vas voir, je vais faire plus de prises que toi* ». Le repas du midi permet de faire un premier point sur le déroulement de la journée, d'échanger entre les différents groupes et de participer à la narration collective du récit de la matinée de chasse. Chacun raconte alors ce qu'il a vécu dans la matinée, la prise qu'il a faite, la proie qui s'est enfuit, etc. La même chose se reproduit en fin d'après-midi, avant le retour au domicile.

Charles Stépanoff évoquait une même tendance chez les chasseurs de vénerie de se rassembler pour recréer le récit collectif de la chasse. Ce cas est intéressant car les différents participants : les veneurs à cheval, les piqueurs, les suiveurs à pied, etc, ne peuvent en aucun cas garder un contact visuel avec les chiens durant tout le déroulé de la chasse. Il y a donc une réelle (re)création collective du déroulé des événements. Cette disposition se retrouve un peu dans la journée de chasse collective que j'ai observée puisque la présence de deux groupes distincts ne permettait pas à chacun de suivre les actions de tous les autres.

Ce partage semble, en fauconnerie en tous cas, ne pas dépasser les limites du cercle de passionnés proches. Il y a très peu d'étalage sur les réseaux sociaux, en dehors de groupes spécifiques et/ou d'amis proches, qui sont la plupart du temps également des fauconniers. Bertrand Hell évoquait des lignées de chasseurs, porteuses de « *flux de sang héréditaire* », et une même idée d'hérédité se retrouve en fauconnerie. Dans les deux cas, l'importance d'avoir été formé par un mentor, plus âgé et plus compétent, est crucial. L'aspirant chasseur doit prouver qu'il est apte à être formé et la meilleure preuve reste son ascendance. Si un tel à un père, un grand-père, un oncle chasseur, alors il a une part d'innée, d'instinct de chasse présent dans son sang et un contact direct

avec le monde fermé de la chasse depuis son plus jeune âge. Il pourra donc devenir un chasseur à son tour. Rappelons-nous le cas de Cédric qui fut formé uniquement à l'âge adulte et qui rencontre de nombreuses difficultés à se faire accepter par ses pairs à cause de ça.

Les fauconniers agissent ainsi comme une communauté de pratique fermée aux étrangers, repliée sur elle-même. Elle partage une passion commune, celle de la chasse avec un rapace, possède ses propres codes, ses propres règles et ses propres lieux de rassemblement collectif privilégiés : comme les journées de concours de chasse avec capture de proies lâchées en Espagne, que je n'ai pas eu l'opportunité d'observer directement. Ce repli communautaire peut s'expliquer peut-être par la rupture entre chasseurs et mouvements de protection animale. Nous avons déjà évoqué les rapports parfois tendus avec la Ligue pour la Protection des Oiseaux.

Lors d'un entretien téléphonique en 2020, avant le début de mes recherches en master, Lionel, un chasseur près d'Agen, m'avait confié que je risquais d'avoir du mal à me faire accepter par des fauconniers car des journalistes et des militants écologistes les approchaient parfois pour ensuite écrire des articles incendiaires en accusant les fauconniers de maltraitance sur leurs animaux. Charles Stépanoff évoque lui-aussi les tensions qu'il a pu constater lors de pratiques de véneries. Il est possible que ce rejet d'une partie de la population à l'encontre des traditions cynégétiques soit un facteur de renfermement des acteurs sur eux-mêmes.

Un autre aspect qui vient renforcer cette idée de communauté est la présence d'une sorte de baptême, un acte qui fait certifier que le néophyte est désormais un membre à part entière : la première prise. Charles Stépanoff mentionne le développement de pratiques de consécration, qu'il juge relativement récentes. Ces rituels sont particulièrement présents dans les chasses au cerf et ont pour but de montrer aux autres membres que le novice est désormais un initié. Ils sont, dans la plupart des cas, fortement liées au sang de l'animal abattu et l'aspirant s'en voit asperger sur le visage ou doit en consommer.

En fauconnerie, ces pratiques sont moins démonstratives, mais néanmoins présentes. La première prise est tout autant importante, c'est véritablement elle qui atteste du nouveau statut de chasseur obtenu par le novice. Bien qu'ici, la proie soit capturée par le rapace, c'est bien le fauconnier qui, par cette prise, obtient un nouveau statut. C'est en ce sens que Cédric me lançait, suite à la capture d'une faisane par Calissi que je portais à cette occasion, « T*u es une tueuse désormais.* ». C'est moi qui étais responsable de la mort de l'animal et non Cédric, qui pourtant l'avait achevée ou Calissi qui l'avait capturé. Par cet acte j'ai donc mis un pied dans le monde des chasseurs de fauconnerie. Je partage avec eux les ressentis d'avoir mené une chasse avec succès et

la responsabilité de la vie d'une proie.

Tout comme les groupes de chasseurs observés tant par Charles Stépanoff que Bertrand Hell, le monde de la fauconnerie semble principalement masculin. Je n'ai pas eu l'opportunité de rencontrer une seule femme fauconnier ou *falconnière*. Elles sont globalement absentes des pratiques, mais pas des discours. Ainsi, plusieurs de mes interlocuteurs masculins m'ont évoqué Anna Sanchez, une *falconnière* habitant dans le sud de l'Espagne qui serait une des seules personnes de leur connaissance à avoir réussi à chasser avec un hibou grand-duc. Elle serait une passionnée des rapaces nocturnes et jouirait d'une notoriété certaine auprès de ses pairs. Elle fait cependant figure d'exception car c'est la seule pratiquante féminine qui m'ait été citée au cours de mes observations. Les fauconniers ne semblent cependant pas opposés à la présence et à la participation des femmes. À l'inverse de certains chasseurs qui assuraient à Charles Stépanoff que le sang menstruel serait incompatible avec le sang des proies.

I) 5-C) Rapport au gibier

Un autre aspect des récits de chasse relevé par Bertrand Hell est celui des chasses sauvages : des récits imagés et romancés qui appartiennent au domaine de la croyance et des contes populaires. Il s'agirait de chasseurs isolés, voire d'équipages de vénerie tout entier, qui, ayant succombé à l'attrait du sang noir, se constitueraient en hordes de prédateurs avides de sang et de chair. Gare au chasseur qui les croiserait sur son chemin, car si certaines prières bien spécifiques peuvent repousser ces cohortes furieuses, de nombreux récits évoquent des malheureux démembrés et affreusement mutilés. Les chasseurs maudits d'avoir été trop avides de proies se voient condamnés à devenir des bêtes sauvages sans aucune forme de civilité.

Autre aspect de ces chasses sauvages : la présence des chiens et des chevaux. Les animaux auxiliaires du chasseur sont, dans ces récits, considérés comme ne faisant qu'un avec leur maître. Si le chasseur succombe à la fièvre du sang noir, alors ses animaux sont condamnés également. En fauconnerie, le chien est également considéré comme indissociable du duo fauconnier-oiseau. Pour Patrick Morel « *un équipage est composé obligatoirement d'un oiseau de chasse, dont la mission est de capturer un gibier sauvage, un ou plusieurs chiens qui doivent trouver le gibier et le faire courir ou voler de sorte que l'oiseau puisse le pourchasser, et d'un fauconnier qui guide les deux précédents.* »[14].

Ce danger de perdre son humanité, Charles Stépanoff l'a lui aussi étudié. Selon lui, ce risque se double de celui de devenir cannibale en tuant, puis consommant, une bête à l'intériorité humaine.

14 Dans MOREL Patrick, *L'art de la fauconnerie*, édition Crépin-Leblond, 2013

Plusieurs légendes du monde cynégétique évoquent en effet des humains, souvent de jeunes sœurs ou des épouses, qui, par l'effet d'un sort, sont devenues biche ou chevreuil et seraient ensuite poursuivies par leurs frères ou maris. À la bestialité du chasseur est opposée l'humanité de sa proie. De telles considérations ne semblent pas s'exprimer en fauconnerie. La quantité de proies capturables étant soumise aux limites physiques de l'oiseau, il semble compliqué de tomber dans des extrémités qui conduirait à une perte d'humanité. Certains principes tacites existent toutefois, mais sont mis sur le compte du respect de l'animal et de l'éthique de tout bon chasseur. Ainsi, un bon fauconnier se doit d'aider son oiseau à achever sa proie au plus vite, afin d'éviter toute souffrance inutile à l'animal.

Le profil des animaux chassés entre, à mon sens, également en jeu. Un animal tel le cerf sera beaucoup plus facilement humanisé qu'un faisan par exemple. Les fameuses larmes du cerf, une simple particularité physiologique qui fait s'écouler un liquide d'une glande située au coin de l'œil, sont souvent mentionnées par les militants anti-chasse comme la preuve que l'animal éprouve des sentiments et « pleure » sa mort imminente. De la même manière, un gros sanglier mâle sera glorifié pour sa force et son audace, à l'instar des chasseurs les plus braves, mais personne n'ira dire d'un lièvre qu'il est courageux.

Charles Stépanoff traite de ce qu'il appelle « *Le grand dépeuplement des plaines* », un phénomène de raréfaction du gibier sauvage, surtout depuis le début du XX^{ème} siècle, qui progressivement se double d'une augmentation du nombre de gibiers dits de lâchés. Il explique que l'élevage de proies s'est développé d'abord dans une optique de suppléance pour les populations sauvages. Puis, à partir des années 1960-1980, ce type d'élevage est devenu un mode de production autonome, avec un objectif de rentabilité, ce qui a accéléré ce qu'il appelle « *l'artificialisation du vivant* ». Les fauconniers ont également recours aux gibiers d'élevage. Cédric garde chez lui quelques pigeons « *issus d'un clocher* », c'est-à-dire capturés sur le domaine d'un ami à lui, qu'il utilise pour l'entraînement de ses oiseaux ou en tant que leurre vivant, en cas de rappel inefficace avec le leurre inerte. Christian récupère lui aussi quelques pigeons au clocher de son village, avec l'accord informel de la mairie. Il est courant que les proies traquées soient des faisans, des cailles, ou des perdrix lâchés la veille ou le matin même. Si ces pratiques sont appréciées car elles permettent de garantir la présence d'un certain nombre d'animaux au moment de la chasse, elles sont aussi critiquées. Les proies de lâché sont accusées d'être de plus faible constitution que leurs homologues sauvages, d'être trop habituées à l'homme et donc de moins se cacher voir parfois de ne pas fuir à la vue d'un prédateur. Elles représentent également un coût non négligeable, puisque le fauconnier doit les acheter auprès d'un éleveur.

Christian me parlait de « *vrai gibier* », à savoir les pies et les corneilles, qui sont très réactives. Pour les approcher le fauconnier doit retirer les sonnettes de son oiseau, avoir une approche silencieuse et furtive et surtout posséder un rapace adroit et vif, à même d'attraper ces corvidés très habiles. La diminution du nombre de proies sauvages est une réalité à laquelle les fauconniers sont confrontés régulièrement. Nous l'avons déjà évoqué avec la zone de chasse au lapin que Cédric fréquentait il y a une dizaine d'années et qui s'est dépeuplée de manière « *terrible* » au fil du temps.

Pour réussir à trouver la piste d'un gibier, espérer le lever et éventuellement le capturer, il est important pour le chasseur, tant au fusil que fauconnier, de changer sa perception de son environnement. Pour les chasseurs rencontrés par Charles Stépanoff, « se mettre à la place de » ne signifie pas qu'il faut explorer l'intériorité de l'animal, mais bien qu'il faut voir l'extérieur avec ses yeux. L'auteur ajoute que « *chaque groupe exalte les qualités de son animal [...] et partage avec son animal-totem une manière de voir le milieu vivant, un esprit, mais aussi un habitus et une posture corporelle.* ». En fauconnerie, l'important de ce « se mettre à la place » s'exprime dans deux axes parallèles. Le fauconnier doit certes comprendre comme la proie perçoit son environnement et quelles sont ses habitudes pour espérer retrouver sa piste, mais également faire le même pas de côté vis-à-vis de son oiseau. Il doit donc conjuguer avec trois perspectives différentes ; la sienne, celle de l'animal chassé et celle de son rapace. Je dirais même que c'est la perspective de l'oiseau qui fait le lien avec les manières de percevoir du chasseur et de la proie. C'est le point de vue de l'oiseau qui prime car de lui dépend la réalisation de la chasse.

L'importance du rapace dans le triptyque chasseur-oiseau-proie est également perceptible d'un point de vue du rapport à la sexualisation du gibier. Bertrand Hell avançait que « *Le débordement de sang noir s'accompagne d'une intense chaleur qui est le vecteur, entre autres fureurs, d'une puissante vigueur sexuelle.* », selon les chasseurs qu'il a interrogés, le sang noir agirait directement sur la vigueur masculine et jouerait un rôle important dans les pulsions et les capacités sexuelles. Nous retrouvons à nouveau la différence entre chasseurs de gros gibiers (cerf et sanglier), dont les périodes de chasse et de rut coïncident, et les fauconniers dont le gibier visé est composé de petits animaux (faisans, perdrix, lapins, etc) qui se reproduisent au printemps et non à l'automne. Toutefois, une forme de sexualisation est constatable chez les fauconniers. Elle s'applique non pas au gibier ou au sang noir, mais s'exprime vis-à-vis des rapaces. Pour être précis, il ne s'agit pas vraiment d'une sexualisation, mais plus du registre des relations amoureuses et/ou familiales. Tel Cédric qui affirme au sujet d'Artémis, sa forme de Harris, « *Je suis son mâle en temps normal* », les fauconniers ont donc tendance à inscrire leur relation de dualité dans un registre

de « *partenaire* », au sens autant de binôme de chasse que de compagnon. Bien que ces considérations s'appliquent particulièrement au duo de sexes opposés, la sexualisation du rapport homme-gibier est donc déplacé chez les fauconniers, sur le rapport homme-rapace. En ce sens, l'oiseau est, à nouveau, placé au centre du trinôme chasseur-oiseau-proie. Il condense toutes les considérations sur lui et conditionne le lien au gibier.

I) 5-D) Consommation de la viande

Ces relations particulières au gibier se retrouve également dans les différents rapports post-mortem et plus précisément dans la manière de consommer un animal mort et les obligations éthiques qui s'y attachent. Que ce soit dans les études de Charles Stépanoff ou dans celles de Bertrand Hell, tous les chasseurs rencontrés consomment le gibier qu'ils chassent. C'est un impératif qui tient à la fois au respect de la proie abattue et à la définition d'un chasseur. Si des subtilités demeurent : Charles Stépanoff évoque l'importance d'un équilibre entre être ni trop « *viandard* », ni trop « *huppé* » et Bertrand Hell précise que certaines chairs, comme le blaireau ou le renard, et certaines parties, sont à proscrire, l'idée générale d'une consommation impérieuse de l'animal domine.

Les discours en fauconnerie établissent une distinction nette entre le fauconnier et l'oiseau. Pour le premier, la consommation de la viande chassée est non seulement possible, mais quasiment obligatoire. Il est inconcevable de laisser gâcher un gibier. La proie revient à celui qui a mené la chasse avec l'oiseau et qui n'est donc pas forcément le fauconnier référent. C'est ainsi que je me suis retrouvée avec deux morceaux de blancs de faisane à ramener chez moi le soir de ma prise inattendue avec Calissi. Libre au chasseur de se repaître lui-même ou de donner quelques morceaux à un proche : famille, ami ou voisin. La pratique du don et/ou du partage du fruit de la chasse semble plutôt ancienne selon les études de Charles Stépanoff. Cette consommation favoriserait une certaine autonomie vivrière et renforcerait les liens communautaires, que ce soit au sein de groupe de chasseurs ou, dans une optique plus large, au sein d'un village.

Du côté du rapace, c'est un petit peu plus complexe. Les fauconniers déclarent clairement qu'ils ne donnent pas de gibier sauvage à leurs oiseaux pour des raisons d'hygiène. Les animaux sauvages étant parfois porteurs de maladies, ils préfèrent ne pas prendre de risque. Cédric m'indiquait qu'il faudrait hypothétiquement qu'il congèle les proies pendant plusieurs jours pour éliminer les dangers, mais qu'il préférait dans tous les cas garder le gibier pour lui. Tous les fauconniers que j'ai rencontrés m'ont affirmé ne pas donner de proies sauvages à manger à leurs oiseaux et les garder pour eux, et pourtant, dans les faits, il arrive très régulièrement qu'un rapace en consomme. C'est le principe même de la courtoisie. Cette pratique, typique de la fauconnerie,

consiste à laisser son oiseau prendre quelques beccades de la proie qu'il vient de capturer, afin de lui permettre de décharger son trop plein d'adrénaline et de lui donner une forme de récompense. Dans la plupart des cas, l'oiseau est donc autorisé à prélever une part de nourriture sur un gibier sauvage. Cette part étant certes très limitée, puisqu'un oiseau rassasié ne volera plus, elle entre cependant en contradiction avec l'idée d'hygiène et la peur avancée d'une contamination. Ainsi, tout comme en chasse classique, la consommation de la viande est un aspect important. Le fauconnier partage, de manière fréquente mais pas systématique, une part du gibier avec son oiseau, et gardera la majorité pour une alimentation humaine.

Par ailleurs, il existe une autre discipline cynégétique où un animal auxiliaire de chasse est autorisé à consommer une portion de la bête abattue. Il s'agit des chasses à courre. En effet, à la fin d'un acte de vénerie, lorsque le cerf, par exemple, a été tué, la meute de chiens aura accès à la curée. Cet acte, très encadré, dépend d'un rituel très précis. Un veneur va se placer à côté de la carcasse de la bête et retire la nappe qui la couvrait. Il s'agit de la peau de l'animal dépecée d'un seul tenant comprenant la tête. Ce faisant il présente la proie à la meute qui doit attendre l'autorisation pour venir s'alimenter. Ce moment est accompagné par une fanfare particulière et éponyme. La *curée* est donc à la fois la temporalité où les chiens se nourrissent sur la proie et une composition musicale sonnée à la trompe de chasse. Ces actions très précises, que nous pouvons qualifier de rituel tant elles sont encadrées et rigoureuses, se retrouvent, dans une forme moins démonstrative, lors de la courtoisie.

Tout fauconnier se doit de faire courtoisie à son oiseau après une prise, que ce soit directement sur la bête, ou parfois sur un tiroir : un morceau prévu en avance, osseux et très pauvre en viande. La chair de la proie est donc partagée, symboliquement et non équitablement, entre les différents participants à la chasse : les humains et leurs auxiliaires animaux principaux. Je précise que les chiens d'oiselles, qui retrouvent les sentes et marquent l'arrêt sur le gibier, sont exclus de ce partage. Ils reçoivent une nourriture étrangère à la chasse et s'ils peuvent parfois bénéficier de petits compléments pour les requinquer, ils n'ont jamais le droit de toucher au gibier chassé. On retrouve la même situation pour les furets, parfois utilisés pour la chasse au lapin. Edwige, la furette de Cédric, doit uniquement faire sortir le lapin et est ensuite récupérée une fois sa tâche accomplie. Elle n'est jamais nourrie sur les proies et ne doit en aucun cas essayer d'attraper elle-même le lapin. Leur tâche consistant uniquement à effrayer leur proie, certains furets sont ainsi écartés de la chasse car jugés trop prédateurs et trop focalisés sur la mise-à-mort.

II) Des nouvelles pratiques de fauconnerie ? Les parcs de volerie et les stages d'initiation

Introduction

Nous l'avons évoqué dans la première partie, si l'aspect cynégétique est le plus important en fauconnerie, ce n'est pas le seul. L'ANFA[15] propose une origine des pratiques de chasse il y a plus de trente-cinq siècles par des chasseurs nomades Kirghizes dans les steppes autour de l'actuel Tadjikistan. Les pratiques alternatives que nous allons examiner à présent sont bien plus récentes. Bien qu'il soit compliqué de déterminer avec précision à quand remonte le fait de détenir un animal et ici plus particulièrement un rapace, pour le simple plaisir personnel, esthétique ou de prestige, les personnes que j'ai rencontrées évoquent un essor au XX^{ème} siècle du nombre de rapaces en captivité.

À la sortie de la seconde guerre mondiale, la pratique de la fauconnerie en France a connu un renouveau sous l'impulsion, notamment, de l'ANFA. À partir du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècles, la fauconnerie s'était progressivement effacée au profil des armes à feu, jusqu'à être jugée inexistante au XIX^{ème} car ne figurant pas parmi les modes de chasse autorisés. Quelques particuliers continueront localement à perpétuer les pratiques et connaissances jusqu'à la création de l'ANFA en 1945 et la légalisation de la chasse au vol en 1954[16].

C'est donc dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle que les deux pratiques qui nous intéressent à présent se sont développées : il s'agit des stages d'initiation, qui proposent à des individus de se glisser facticement dans la peau d'un fauconnier, et des parcs de volerie, qui permettent au grand public de découvrir le monde de la fauconnerie et des rapaces en général. Patrick Morel[17] évoque le premier spectacle de rapaces en France, et plus précisément en Alsace : *la Volerie des Aigles*, fondée par Jacques Renaud en 1968.

Dans un premier temps, je décrirais ces deux pratiques, en présentant notamment les acteurs que j'ai rencontrés. Puis, je me pencherai sur le quotidien type d'un fauconnier non-chasseur et plus particulièrement sur la création de liens entre l'humain et l'oiseau, la perception et la gestion de l'environnement de vol, ainsi que les soins habituels. Je m'intéresserai ensuite à l'ajout d'une tierce personnelle dans la relation fauconnier-oiseau : c'est-à-dire un stagiaire dans le cas des stages ou du public dans les parcs de volerie. J'évoquerai ensuite les difficultés de l'élevage de rapaces en

15 L'Association Nationale des Fauconniers et Autoursiers
16 Plus d'information sur le site internet de l'ANFA - https://www.anfa.net/fr/tunnel.html
17 Dans MOREL Patrick, *L'art de la fauconnerie*, édition Crépin-Leblond, 2013

captivité et l'importance de l'affaitage. Enfin, je terminerai cette partie par les apports de quelques auteurs qui viendront enrichir propos et réflexions.

II) 1) De quoi parlons-nous ?

II) 1-A) Les stages en fauconnerie

II) 1-A-a) Le terrain

Ma perception des stages en fauconnerie repose sur les observations que j'ai menées chez un particulier et sur les nombreux échanges que j'ai eu avec lui. J'ai mené ces recherches principalement durant ma première année de master et j'ai ensuite étoffé mes impressions par quelques séjours plus ponctuels. Mes observations portent donc particulièrement sur la période allant de janvier 2021 à septembre 2021. Ce terrain se situe à Adissan, à l'ouest de Montpellier. Christophe est fauconnier depuis plusieurs années. Il a très souvent travaillé dans des domaines en contact avec des animaux et vit aujourd'hui de l'élevage de chevaux de race Barbe et des stages d'initiation à la fauconnerie. Sa compagne, Stéphanie, est éleveuse de chiens Rhodesian Ridgeback et chien-loup de Saarloos. Avec leur fils, Liam, elle épaule Christophe dans les soins du quotidien et parfois ponctuellement durant les stages. Ils ont patiemment accepté que je partage leur quotidien sur des séjours longs, ce qui m'a permis de faire des observations sur la durée, et non uniquement sur un moment précis, très spécifique et limité temporellement. Ce terrain constitue donc ma principale source d'observations sur la question des stages de fauconnerie.

Le lieu est situé en campagne, avec de vastes champs de vignes autour. Quelques légères collines apportent un peu de relief et des vents plus ou moins importants y soufflent régulièrement. C'est un espace plutôt agréable pour le vol, avec quelques spots plus en hauteur facilement accessibles en voiture pour profiter de courants aériens plus intenses. Les vignes offrent de nombreuses opportunités de vol et des points de pose réguliers. La faune sauvage, qui nous intéresse, se compose principalement de perdreaux, de pigeons, parfois quelques lapins pour ce qui est des proies potentielles, et de petits faucons ainsi que, durant la saison chaude, des milans noirs pour les rapaces.

II) 1-A-b) Les stages d'initiation

Les stages d'initiation se déroulent les week-ends. Certains prennent lieu sur le terrain tandis que d'autres se tiennent dans des structures extérieures. J'ai pu observer plusieurs stages menés à

domicile et seulement une occurrence dans un autre lieu. Cependant, la tenue des stages étant sensiblement la même, cela n'a pas d'importance pour ce qui est du stage en lui-même. Nous aborderons la question complexe du lieu, au sens de l'environnement, de l'espace, un peu plus tard.

Les stages d'initiation durent une journée, soit environ sept à huit heures, en incluant les temps de repas. Ils ont pour but de permettre un premier contact concret entre un quidam et le monde de la fauconnerie. Christophe m'a bien précisé que chaque fauconnier avait sa propre vision du stage d'initiation et je présente donc ici la sienne. Selon lui, ses stages offrent plus de manipulations et de proximité avec les oiseaux que ceux d'autres personnes. Il m'a expliqué avoir imaginé le déroulé de son stage afin de coller avec le processus de l'affaitage. En effet, bien que chaque fauconnier ait ses propres particularités, il est possible d'identifier de grandes étapes d'éducation de l'oiseau communes à chacun.

Une journée type d'initiation se déroule de la manière suivante. À leur arrivée les stagiaires sont accueillis et les lieux et oiseaux leur sont présentés. Après une brève explication des bases et interdits : comment porter un oiseau, ne pas essayer de les caresser, etc, une première balade au poing est réalisée. C'est le premier contact physique entre les stagiaires et les oiseaux. S'en suit une démonstration d'entraînement sur leurre avec Mihawk, une forme de faucon sacre. La pause méridienne est l'occasion d'exposer les enjeux légaux et les diverses autorisations nécessaires à la détention d'un rapace. C'est une approche globale de la législation qui, nous l'avons déjà évoqué, est particulièrement complexe et dense. Puis l'après-midi est consacré à des vols en filaire, où les apprentis vont, à tour de rôle, appeler un rapace accroché à une longe d'environ un mètre cinquante, reliée par un système coulissant à un câble tendu prêt du sol. Enfin, une balade en vol libre clôture la journée. Les buses de Harris évoluent en liberté et les stagiaires réalisent plusieurs rappels où les oiseaux vont venir prendre de petits morceaux de viande au poing des novices.

Ainsi, nous pouvons constater que les trois grandes étapes de l'affaitage sont présents, par ordre chronologique, dans cette journée. D'abord le port d'un oiseau au poing, pour habituer le jeune oiseau à être porté et déplacé, à tolérer le gant, les mouvements et différentes stimulations extérieures : une voiture qui passe au loin, une personne qui s'approche, une porte qui s'ouvre, etc. Ensuite, les rappels à l'aide d'une filière, pour que l'oiseau apprenne à venir au point en toute sécurité. L'attache est ensuite enlevée pour la troisième étape : le vol libre, l'aboutissement où le fauconnier et l'oiseau doivent se faire suffisamment confiance l'un à l'autre.

Les stages de Christophe ont donc été pensés pour proposer un aperçu le plus complet possible, avec notamment le créneau légalo-administratif ou l'entraînement de haut vol sur leurre, doublé d'un aspect pédagogique très présent puisque le stagiaire va « vivre », en accéléré, une

reconstitution d'affaitage.

II) 1-A-c) Différents types de stage

Les stages d'initiation, s'ils représentent la majorité des prestations réalisées, ne sont pas les seuls. En effet, Christophe propose également des stages de perfectionnement dans l'optique, pour le stagiaire, d'ensuite passer ses agréments et posséder son propre oiseau. Ces stages durent entre dix jours pour la détention, à six cent heures pour la professionnalisation. Les stagiaires à la journée sont quasi exclusivement des amateurs d'ornithologie, des passionnés de rapaces, ou juste des curieux qui souhaitent passer une journée atypique, alors que les stagiaires sur la longue durée sont davantage tournés vers un projet bien précis. Au vu de l'investissement de temps et de finance, ces apprentis souhaitent devenir fauconnier ou ensuite exercer des métiers en lien avec des rapaces : saisonniers dans des parcs, effaroucheurs, etc. C'est le cas de Josh, qui avait effectué un stage d'initiation auprès de Christophe, qui est revenu pour faire un stage de dix jours dans l'idée de posséder ensuite son propre oiseau, ou plus récemment d'Alizée, qui elle souhaiterait se professionnaliser et proposer un service d'effarouchement.

L'effarouchement consiste à limiter la présence de certains animaux considérés comme nuisibles sur un espace donné. Il peut s'agir par exemple de pigeons sur un bâtiment du patrimoine, d'oiseaux sur les aires d'envol d'un aéroport, ou encore de corvidés dans un champ agricole. Différentes stratégies s'appliquent en fonction du résultat escompté, du site visé et de la population indésirable à contenir. L'effarouchement est une succession organisée d'actes de chasse, la plupart du temps volontairement manqués, dont le nombre, la fréquence, la durée d'intervention et le déroulement dépendent de la stratégie retenue.

Les stages longs sont bien plus complexes et complets que les stages à la journée, puisque la finalité n'est pas la même. Ces derniers ne tendent qu'à proposer un aperçu du quotidien d'un fauconnier, une petite fenêtre d'observations et de pratiques qui ne vise qu'à contenter une demande de l'ordre du loisir, du plaisir. Alors que les stages longs aspirent à former de futurs pratiquants. Les apprentis de ce type de stage souhaitent majoritairement un oiseau pour le loisir ou pour le travail, mais des aspirants chasseurs optent également pour ces formations.

Nous l'avons déjà évoqué, les chasseurs expérimentés sont plutôt réticents à reconnaître la qualité de ces préparations et pensent que seuls ceux qui ont suivi un « vrai » fauconnier chasseur sur une saison de chasse peuvent prétendre à devenir des fauconniers à leur tour. Je souhaite ici souligner la différence de population dans les pratiques de fauconnier. Bien que des figures transversales existent bien évidemment, tel ces aspirants chasseurs, les chasseurs émérites et ceux qui ont des rapaces pour le loisir non cynégétique ou pour un travail rémunéré forment deux

groupes bien différenciés.

II) 1-B) Les parcs de fauconnerie

II) 1-B-a) Qu'est-ce que c'est ?

À ces trois types de population, réparties en deux grands îlots, se rajoute une troisième catégorie de personnes : ceux qui travaillent dans des parcs de volerie. Depuis le dernier quart du XX^{ème} siècle, les parcs de fauconnerie se sont développés en France jusqu'à représenter aujourd'hui une vingtaine de structures, réparties sur l'ensemble du territoire. Ce chiffre approximatif ne prend pas en compte les organismes où la fauconnerie est anecdotique. Je pense par exemple à la cité médiévale de Carcassonne, dont le centre historique est très touristique et qui parfois accueille quelques fauconniers pour ornementer les visites. Si certaines structures sont très réputées et jouissent d'un fort impact médiatique, la plupart de ces parcs sont connus à l'échelle locale et profitent surtout du tourisme régional. Les plus importants peuvent se permettre de compléter leur proposition de spectacles de fauconnerie avec des spectacles de thématique souvent médiévalo-historique, comme c'est le cas aux *Aigles du Léman*, célèbre pour le programme de réintroduction des pygargues à queue blanche de son fondateur, Jacques-Olivier Travers, ou à l'inverse de compléter leurs bases médiévales par de la fauconnerie, comme au *Puy du Fou* par exemple dont l'activité principale reste des spectacles d'inspiration historique sans oiseau. Alors que les plus petits parcs, qui attirent moins de visiteurs et engrangent donc moins de revenus, se limitent souvent à la seule volerie.

Le principe d'un parc de fauconnerie est le même que pour tout parc animalier : faire découvrir au public des espèces particulières. Ces parcs proposent un large éventail de spécimens, allant des rapaces communs que l'ont peut observer sur le territoire français à d'autres espèces plus exotiques. La proposition aviaire est parfois agrémenter d'oiseaux non rapace, tel des corbeaux aux *Aigles d'Aure*, ou des échassiers marins aux *Aigles du Léman*. Le public est invité à déambuler entre les volières afin d'observer ces animaux souvent discrets dans leur milieu naturel. Des pancartes donnent de nombreuses informations sur le mode de vie et les caractéristiques des oiseaux. La plupart d'entre eux sont détenus dans des volières en libre, tandis que d'autres, notamment ceux qui participent aux spectacles, sont parfois à l'attache devant de petites structures en bois qui les protègent des intempéries. Des espaces hors des chemins de visite accueillent les nouveaux arrivants, les oiseaux malades, trop craintifs pour être mis au contact du public, ou encore les volières de reproduction.

En effet, plusieurs parcs proposent des programmes de reproduction à échelle nationale voir européenne. Des reproducteurs peuvent ainsi être échangés entre structures afin de favoriser les chances de voir naître des petits en bonne santé et dotés de patrimoines génétiques diversifiés.

Enfin, les parcs proposent des spectacles de présentation des oiseaux et de démonstrations de vol qui sont de véritables moteurs attractifs pour le public. Celui-ci peut ainsi observer des rapaces en action de plus près. De manière générale, les représentations se déroulent selon le même schéma : quelques individus sont présentés au poing, à tour de rôle, par un soigneur, tandis qu'une personne explique au public les caractéristiques de l'espèce. Ensuite, quelques courts vols sont organisés, là encore de manière individuelle ou, au maximum, avec quelques individus de la même espèces. Enfin, le spectacle se conclue par une démonstration de vol libre avec des espèces relativement tolérantes les unes envers les autres. C'est là que s'expriment majoritairement des vautours, des milans, et des buses.

II) 1-B-b) Terrains envisageables et réalisation

Dans un périmètre de 2h30 en voiture autour de Toulouse, nous pouvons relever quatre parcs centrés sur les rapaces. Le premier est *Le Rocher des Aigles* qui se situe à Rocamadour, au nord de Toulouse. J'ai pu visiter ce parc à titre personnel avant le début de mes recherches. Je me contenterai donc de souligner l'intelligence de sa localisation, sur un petit plateau des causes du Quercy, qui lui offre un site de vol remarquable, notamment pour son groupe de vautours. Je n'ai malheureusement pas pu y retourner dans le cadre de ce mémoire car il était fermé par décision judiciaire, à titre préventif, au vu de plusieurs cas de grippes aviaires qui s'étaient déclarés dans la région au moment de mener mes enquêtes sur les parcs.

Photographie 13 : Logo de la volerie des Aigles d'Aure

Les trois autres se situent tous dans le département des Hautes-Pyrénées (65). *Le Donjon des Aigles* à Beaucens et *Le Parc au rapace de Madiran* à Saint-Lanne n'ont jamais donné suite à mes appels et demande de contact par mail. Je me suis donc tournée vers le seul parc qui conjuguait proximité physique et accessibilité : *Les Aigles d'Aure*. Roland, le gérant du parc et principal acteur de son fonctionnement, a accepté que je vienne le rencontrer sur un jeudi de juillet 2022. Malgré l'ouverture du parc au public durant la période estivale et la tenue d'un spectacle journalier, il a été très présent et m'a permis à la fois de mener des observations tout au long de la journée et de

répondre à mes questions aux cours des minis-entretiens informels que nous avons menés.

Les Aigles d'Aure est un petit parc situé sur la commune d'Arreau depuis 2007. Au surplomb de la ville, il se situe vers 800-900 mètres d'altitude et jouit d'un environnement et d'un climat montagneux. Roland est le seul gérant du parc depuis le décès de son père, l'année précédant ma venue. Pour la saison estivale, il a recruté une personne pour l'aider à faire la présentation des oiseaux durant le spectacle et accueille également une stagiaire en post service-civique. Une dernière employée assure la tenue de la billetterie en début d'après-midi, mais ne participe absolument pas aux soins aux oiseaux ou à l'entretien des équipements. Roland me confiait que l'habitude du travail à deux qu'il avait développé au fil des ans avec son père avait grandement été chamboulée par la disparition de ce dernier. Notamment pour les spectacles où ils avaient une telle expérience ensemble qu'ils n'avaient même plus besoin de se parler pour savoir quoi faire et comment agir.

Photographie 14 : Roland leurrant son tiercelet de faucon, Valentino, lors d'une démonstration pour son spectacle.
Crédit : Les Aigles d'Aure

Le spectacle présenté au public est globalement le même depuis des années. Après quelques présentations d'individus dans une petite clairière au centre du parc, Roland invite le public à se déplacer vers une crête rocheuse qui surplombe les installations. Lui-même libère plusieurs oiseaux et prend place au sommet du promontoire pour une démonstration de vol libre dans un cadre spectaculaire.

Roland a la particularité de travailler également avec des corvidés : grand corbeau (*corvus corax*) et corbeau à nuque blanche (*corvus albicolli*) principalement. Il possède de nombreuses espèces observables en France, ainsi que d'autres plus endémiques telle une buse aguia ou buse bleue du Chili (*geranoaetus melanoleucus*), un pygargue à tête blanche dont l'habitat naturel est l'Amérique du nord, ou encore des chouettes harfangs (*bubo scandiacus*), originaires du Grand Nord. De nombreux oiseaux du parc sont « *vieillissants* », certains individus ont plus de vingt ans et sont au parc depuis de longues années. Cela impact leurs capacités de vol, mais aussi l'intensité de leur lien avec leur fauconnier. Roland propose en outre des journées de stages où quelques néophytes peuvent se plonger dans la vie du parc à travers des manipulations, des soins journaliers et de nombreuses explications. Cela permet une entrée d'argent supplémentaire en dehors de la période estivale. Le parc est en effet ouvert de début avril à fin août, tandis que les stages se déroulent tout au long de l'année.

II) 2) Vivre avec un oiseau, le quotidien et l'*habitus*

À présent que notre objet d'étude est présenté, nous allons pouvoir aborder des thématiques plus précises. Comme pour les fauconniers chasseurs, la relation entre l'oiseau et son fauconnier est particulière. Que l'animal soit dans un parc de volerie ou auprès d'un particulier qui propose des stages, il développera un lien spécial avec son humain de référence. Celui-ci devra prendre en compte un certain nombre de paramètres afin de nouer, puis d'entretenir, cette relation. Je vais ci-après m'intéresser à certains aspects du quotidien d'un fauconnier, au prisme de l'épanouissement de cette relation. Cela passera notamment par me pencher sur la perception de l'environnement et sa gestion, ainsi que sur les soins habituels essentiels.

II) 2-A) La relation entre l'oiseau et son fauconnier, cas des stages et des parcs

Dans les stages de fauconnerie ou dans les parcs de volerie, les rapaces sont au contact de plusieurs humains différents qui les manipulent. Il s'agit de stagiaires dans le premier cas, et parfois aussi dans les parcs lorsque ceux-ci le proposent, et de plusieurs soigneurs différents dans le second. Cependant, il m'est apparu de manière irréfutable que la relation principale qu'entretient un oiseau avec son fauconnier est la plus intense. Des interactions avec d'autres humains ne sont évidemment pas à exclure, mais elles ne revêtent pas la même profondeur.

II) 2-A-a) Des relations parfois fusionnelles...

L'aspect principal de ces relations est la confiance. Selon le fauconnier Patrick Morel, la confiance est même « *l'âme de la fauconnerie* ». Bien que ses observations aient porté sur des fauconniers chasseurs, il a avancé que « *Après avoir beaucoup observé, j'ai conclu que c'est la confiance qui fédère un équipage. C'est elle qui crée le lien indispensable entre le fauconnier, son oiseau et son chien.* »[18]. Cette idée de confiance, je l'ai retrouvée également dans les discours des fauconniers de parcs et de stages. L'oiseau doit avoir confiance en son fauconnier, il doit avoir confiance en lui-même et en ses capacités, et de même, le fauconnier doit avoir confiance en son oiseau et confiance en ses propres aptitudes. L'établissement d'une relation forte est soumise à des impératifs de confiance, de temps investi dans la relation, d'intentionnalité, mais aussi de tempéraments des deux parties. C'est le temps et l'habitude de la répétition qui conditionneront l'oiseau à faire confiance à cet humain en particulier. Le fauconnier doit être présent, tous les jours, et ne jamais faillir. Selon Christophe, les rapaces ont une excellente mémoire et sont très exigeants. Ils sont peu enclins au « *pardon* » et gardent rancœur longtemps si leur fauconnier commet une erreur. L'oiseau doit donc pouvoir avoir la certitude que son fauconnier sera un référent, une figure stable et forte, un repère.

L'humain de son côté doit avoir confiance en son oiseau pour oser le lâcher en liberté et s'assurer de son retour au gant et pour ne pas craindre un éventuel geste agressif de la part de ce dernier. Christophe avance que, même avec tous les efforts possibles et la meilleure volonté, c'est l'oiseau qui choisi son fauconnier. L'humain reste dépendant du bon vouloir de son compagnon. Il est même persuadé que « *Ce n'est pas ton oiseau, tu es son fauconnier.* ». L'attachement particulier de l'oiseau pour son fauconnier n'est pas systématique, mais peut se traduire par des relations privilégiées et des interactions spécifiques intenses qui, dans des cas extrêmes de fusion, peuvent mener à une forme de possessivité de l'humain.

Roland, le gérant du parc des *Aigles d'Aure*, me parlait d'une forme d'aigle royale qu'il avait connue dans un parc. Elle était extrêmement agressive avec les humains, très fière et sûre d'elle, et il était très compliqué, voir dangereux, de la manipuler. Lorsque son fauconnier s'occupait d'elle, elle devenait docile et douce. À tel point que Roland l'a déjà vu couchée sur les genoux de son fauconnier référent « *comme une poule, à se faire caresser* ». Dans la même idée, Christophe me racontait la relation particulière qu'il entretenait avec une forme de buse de Harris. Celle-ci était très attachée à lui, au point d'être agressive avec les femmes et les enfants qui s'approchaient trop de lui. Elle tolérait bien les hommes, surtout « *les grands barbus »*, qui physiquement devait la renvoyer au « type » de Christophe, mais était impardonnable avec Stéphanie, la compagne de Christophe, à

18 Dans MOREL Patrick, *L'art de la fauconnerie*, édition Crépin-Leblond, 2013

qui elle ne laissait passer aucune erreur. Cette attitude, qu'un peu d'anthropomorphisme qualifierait de jalousie, serait une réaction naturelle pour une femelle inscrite dans une relation de couple de rejet des potentielles rivales qui s'approchent trop de son « compagnon ».

Cette idée de « couple » entre l'oiseau et son fauconnier, très présente dans les discours des chasseurs, se retrouvent donc également ici. Christophe me parlait de sa théorie des trois stades d'évolution de la relation. Dans un premier temps, quand l'oiseau est poussin, l'humain est perçu comme une mère de substitution, un parent qui nourrit et protège. Ensuite, lors des premiers vols, l'humain devient un compagnon de chasse. « *C'est toujours toi qui accompagne ton oiseau à la chasse, jamais l'inverse.* ». Enfin, au troisième stade, l'oiseau est devenu mature sexuellement et l'humain est alors un partenaire sexuel. Ce phénomène serait encore plus fort pour les sexes opposés, mais peut également se produire avec des individus de même sexe. Une forme fortement engagée dans ce type de relation peut en venir à rejeter les mâles de sa propre espèce, au profit de son fauconnier. Toutefois, selon mes observations, ces connexions très intenses seraient moins fortes pour les oiseaux de stages ou de parcs que pour ceux de chasse. Je pense que la pluralité des relations, du côté du fauconnier qui manipule plusieurs oiseaux et aussi du côté du rapace qui côtoie plusieurs humains, influe sur ces phénomènes de fusion. Des cas arrivent : comme les deux exemples de l'aigle-poule et de la buse liée à Christophe, mais sont plus rares que chez les chasseurs, qui volent régulièrement avec deux ou trois oiseaux maximum qu'ils sont les seuls à manipuler.

II) 2-A-b) … mais pas pour autant exclusives

Ces relations de fusion, si elles sont moins intenses, ne sont également pas systématiques. À ce sujet, j'ai observé les interactions entre Liam, le fils de Christophe, et Yang, un jeune tiercelet de buse de Harris. En février 2021, Yang a deux ans, c'est un oiseau plutôt timide, assez hésitant avec les inconnus. Bien que Yang soit traité de la même manière que les autres buses, il est manipulé par Christophe et participe aux stages, il est considéré comme « *l'oiseau de Liam* ». Ce dernier s'en occupe régulièrement, contribue aux soins et fait souvent voler l'oiseau. Lors d'un vol libre, Christophe et Liam étaient présents et les deux oiseaux de sortie étaient Tarzan et Yang. Deux duos distincts étaient donc présents : Christophe-Tarzan d'un côté et Liam-Yang de l'autre. J'ai pu constater que les rappels étaient beaucoup plus incités par un humain envers son binôme. Christophe appelait davantage Tarzan et Liam interagissait plus avec Yang. De même, Yang venait spontanément au gant de Liam, alors qu'il ne le faisait pas avec Christophe ou moi. Bien qu'il apparaisse clairement que Christophe soit le fauconnier de référence pour l'ensemble de ses oiseaux,

une relation spéciale unissait Yang et Liam. L'oiseau timide se révélait ainsi extrêmement à l'aise avec *son* humain.

La disparition de Yang survenue vers la fin du mois de février 2021 a eu un impact très dur sur Liam. Suite à un retour de vol sous la pluie l'oiseau aurait mal séché et aurait pris froid dans la nuit, succombant à une hypothermie ou à une infection. Christophe a déclaré, à propos de ce décès, « *Ce n'est pas un problème de valeur monétaire ou de rapports affectifs, mais de temps et d'énergie investis dessus. Il commençait à être vraiment au top... c'est dommage.* ». Selon moi, ces paroles soulignent l'importance du temps investi dans l'affaitage d'un oiseau et le fait que Yang était un oiseau équilibré et régulier dans les stages et le travail. Liam m'a confié être très affecté par la perte de son oiseau et avoir perdu toute envie de manipuler et de faire voler. Il m'a indiqué « *filer des coups de main* » à son père davantage par obligation que par désir, comme une sorte de « *devoir* ». Bien que son père ne lui impose absolument rien, il a conscience des difficultés à accomplir certaines manipulations ou soins seul. Christophe, de son côté a avancé, que le plus dur suite à la mort de Yang est son impact sur le moral. Pour lui, le travail à deux était beaucoup plus motivant et il déplore que Liam vienne moins s'occuper des oiseaux avec lui. Il a conscience des difficultés de son fils et essaye de respecter son choix de moins participer à la gestion des oiseaux.

Cet exemple montre que des relations fortes peuvent se nouer entre un rapace et un humain, en dehors de son fauconnier habituel. La personne référente, qui s'occupe des oiseaux au quotidien et les manipule le plus, n'est pas forcément celle avec laquelle l'oiseau crée ce lien intimiste. Lorsque Roland et son père s'occupaient des oiseaux du parc, certains manifestaient une préférence pour l'un ou l'autre. Tous les oiseaux ne se lient pas dans des relations fusionnelles. Leur établissement dépend des individualités de chacun. La confiance est nécessaire pour les manipulations journalières, mais elle n'est clairement pas la seule condition à ces connexions intenses.

II) 2-A-c) La protection : un attendu de l'oiseau dans la construction et le maintien de la relation

Certains comportements du fauconnier sont attendus par l'oiseau dans la construction et le maintien de la relation de confiance. La protection est une des notions récurrentes dans les discours de Christophe. L'oiseau s'attend à ce que son fauconnier le protège, réellement et symboliquement, des éventuelles menaces. En extérieur, quand le rapace est lâché, si quelque chose l'effraie, il risque de s'enfuir et d'aller se « *tanker* » dans un arbre ou sur un perchoir qu'il juge sécurisé. Le fauconnier devra ensuite partir à sa recherche et le convaincre que tout danger est écarté et qu'il peut revenir au gant sans risque. Selon Christophe, l'oiseau va réellement attendre de son fauconnier qu'il écarte le

danger, comme un parent qui défendrait son petit.

Au poing, comme l'oiseau ne peut pas fuir, ce sera au fauconnier de s'arranger pour garder les dangers au loin et rassurer son oiseau. Chiens ou enfants qui courent, tissus qui s'agitent dans le vent et autres objets plus ou moins insolites, aux mouvements brusques et erratiques, sont autant d'éléments qui peuvent être perçus comme inquiétants. Christophe m'expliquait que, lorsqu'il porte l'oiseau au poing, le fauconnier doit entrer en premier dans un nouveau lieu : une nouvelle pièce par exemple. Cela afin de rassurer l'oiseau quand au fait que le fauconnier le protégera d'une éventuelle menace à l'intérieur. Dans cette situation, l'animal ne sait pas si l'insécurité est réelle ou non. L'attente d'une protection est cependant incontestable pour Christophe et doit induire des comportements de protection de la part du fauconnier.

Patrick Morel résumait le lien entre un rapace et son fauconnier en expliquant que « *L'affaitage est un subtil conditionnement de rapports qui s'appuient sur la confiance, la récompense et la sécurité. La relation fauconnier/oiseau est basée sur une certaine égalité et complicité : l'oiseau est un partenaire ; il n'est ni un serviteur ni un outil. Il n'y a pas de relation de subordination mais une relation de confiance, tout-à-fait libre de sentimentalisme.* »[19]. Ainsi, c'est donc la confiance qui forme le ciment de la relation entre l'homme et l'animal. Cette confiance prend sa source dès l'affaitage de l'oiseau, lorsqu'il apprend progressivement à tolérer le fauconnier et à venir au gant, et s'entretient tout-au-long de la relation. Cette proximité relationnelle impose un certain équilibre entre les protagonistes et la certitude que l'oiseau n'est pas dans une dynamique de subordination, mais bien dans un partage, une sorte de donnant-donnant corrélatif.

II) 2-A-d) D'autres aspects de l'expression de la confiance

La protection attendue par l'oiseau n'est pas la seule forme d'expression de cette confiance réciproque. Celle-ci est perceptible au quotidien par de petites attitudes, de petits échanges, qui peuvent sembler anodins mais qui, à mon sens, témoignent de cette proximité relationnelle. Par exemple, en vol libre, j'ai pu observer à de multiples reprises les buses de Harris de Christophe qui se posent sur lui en dehors du gant. Je ne parle pas là d'un jeune oiseau qui, déstabilisé par un coup de vent soudain, se poserait à la limite du gant, mais bien d'un acte volontaire de la part de l'animal.

Ainsi, certains individus se posent d'eux-même sur la tête de Christophe ou sur son épaule. Selon lui, il s'agit de marques de confiance car cela signifie que ses buses ont suffisamment la certitude qu'il est confortable et que d'autres parties de son corps sont des lieux sécurisés, en dehors

19 Dans MOREL Patrick, *L'art de la fauconnerie*, édition Crépin-Leblond, 2013

de son gant. Toutes ses buses ne le font cependant pas. Il m'a indiqué que Tarzan, son tiercelet le plus âgé, était assez réticent à se poser ailleurs. Alors même qu'ils entretiennent tous les deux une relation très fusionnelle. Le fait de se poser sur la tête ou l'épaule dépend donc certes de la présence ou non de confiance, mais aussi du tempérament de l'oiseau. Les buses de Harris étant plutôt familières et tolérantes, elles sont les « *couteaux-suisses* » ou encore les « *jokers* » de la fauconnerie selon Christophe, elles semblent plutôt disposées à ce genre de comportement, là où d'autres espèces y sont bien moins enclines. De plus, les individualités influent également puisque que Tarzan, pourtant très proche de Christophe, est réticent à se poser ailleurs que sur le gant.

Dans ce même thème du rapport entre l'oiseau et le gant, le fait de retirer sa main quand l'oiseau s'approche pour se poser est un autre marqueur très intéressant d'une certaine confiance. Lors de vol libre, entre eux ou avec des stagiaires, il arrive assez fréquemment que lorsque Christophe ou Liam réclament un individu en particulier, un autre manifeste son intention de venir au poing. La seconde buse, ce sont les seules à voler à plusieurs oiseaux en liberté, espère ainsi récupérer le morceau de viande présent sur le gant, et qui sert à motiver l'intérêt de l'oiseau. À ces moments, Christophe et Liam n'hésitent pas à abaisser soudainement leur gant à l'approche de l'oiseau indésirable, l'obligeant à poursuivre son vol pour aller se poser plus loin. Cet acte, s'il était réalisé par un stagiaire ou n'importe quelle personne moins proche, serait perçu comme outrageant pour la buse et conduirait à un mépris de ses futurs appels. Christophe et son fils se permettent d'agir ainsi car ils sont très proches de leurs buses et qu'ils considèrent qu'elles savent très bien qui est appelé et à quel moment. Elles testeraient donc par gourmandise, dans l'espoir d'obtenir un morceau de viande supplémentaire.

Ces appâts sont des morceaux de chair, principalement du poussin de poule, qui permettent de positiver la venue au gant par une récompense gustative qui, en plus, reprend la logique naturelle du vol pour se nourrir. Les poussins sont au préalable vidé du reste de jaune présent dans leur estomac et qui est jugé trop riche en protéines et en lipides, avant d'être coupé en petits morceaux. Christophe considère qu'il lui est plus simple de gérer l'évolution du poids de ses oiseaux de travail quand il ne leur donne pas ces parties trop nourrissantes. Le rappel au poing est donc simplifié par la présence de nourriture, notamment avec des stagiaires. Quand la confiance est présente, la viande est un plus, une aide. Roland par exemple, ne nourrit quasiment pas ses oiseaux lors des sessions de travail. Pour lui, la relation de confiance et d'intimité qu'il a développée avec ses oiseaux lui permet de se passer de ce renforcement. Il se base sur son ressenti, une notion qui a régulièrement été mobilisée par les différents fauconniers que j'ai rencontrés.

Photographie 15 : Poussins de poules entiers

Photographie 16 : Poussin en court de découpage avant de servir pour le vol des oiseaux

L'attitude d'un bon fauconnier n'est pas quelque chose que l'on peut apprendre dans les livres, il est primordial de faire confiance à ses ressentis et à ses émotions et de sentir ce que transmet l'oiseau. Un bon fauconnier doit donc bien connaître ses oiseaux et être à leur écoute. Il doit sans cesse composer et recomposer avec leurs réactions et attitudes. Au fil des manipulations, des habitudes de fonctionnement se nouent et une forme d'inter-connaissance se tisse entre l'animal et son humain. L'oiseau sait, par apprentissage tacite et répétitions de pratiques, ce que son fauconnier attend de lui. Et ce dernier connaît son partenaire, ses envies, ses refus, ses attentes et ses peurs. Là encore je ne peux que souligner l'importance des ressentis, d'une connaissance qui ne peut s'acquérir que par la pratique. Certaines notions théoriques peuvent être transmises par des livres spécialisés ou le discours d'aînés dans la discipline, mais le cœur de la fauconnerie ne se transmet pas : il s'acquiert, se développe et s'entretient par des rapports privilégiés avec quelques oiseaux.

II) 2-B) Perception de l'environnement, voler dans le territoire

Bien qu'il s'agisse de la reproduction d'un acte naturel, faire voler un oiseau n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. Si la relation de confiance est un pré-requis indispensable, d'autres notions doivent être mobilisées pour garantir une sortie en toute sécurité. Nous allons à présent nous pencher sur la perception que les oiseaux ont de leur environnement et du monde qui les entoure, puis j'expliquerai les grandes manières d'impulser un mouvement à un rapace et pour finir, je développerai un des liens entre le fauconnier et son oiseau en vol : la voix.

II) 2-B-a) Voir le monde comme un oiseau

Évoluer avec un oiseau de proie nécessite une profonde remise en question de notre manière de concevoir le monde qui nous entoure. De nombreux éléments qui nous paraissent, à nous humains, insignifiants deviennent au contraire centraux dans la perception des oiseaux. Il faut voir le monde comme un oiseau, « *Je suis un peu buse, comme mes rapaces.* » me lançait Christophe avant d'ajouter « *J'ai toujours été le bec en l'air. Depuis que j'ai des oiseaux c'est exponentiel.* ». Le fauconnier se décrit lui-même comme étant un rapace. Il devient la buse qu'il porte au poing. L'usage d'un lexique avien pour décrire son propre corps témoigne du pas de côté réalisé. Il faut quitter ses perceptions humaines pour se mettre dans la tête de l'oiseau. Cela afin d'une part d'assurer sa sécurité et de l'autre de prévoir au mieux ses réactions : ses peurs, les chemins de fuite qui pourront être utilisés, ou encore les perchoirs qui seront privilégiés.

Les éléments à concevoir peuvent être répartis en quatre grandes catégories : les conditions météorologiques, les corps inertes, les animaux, et enfin les rapaces sauvages. Concernant la météo, on ne volera pas par trop fortes chaleurs, car les rapaces ne transpirent pas et doivent haleter pour réguler leur température. La pluie est également à éviter, un oiseau mouillé se fatiguant davantage, il sera plus sensible aux maladies. Le sens du vent conditionne le décollage et l'atterrissage. Tout comme les avions, les rapaces sont toujours bec au vent. Il est extrêmement compliqué pour eux de s'envoler ou de se poser avec un vent arrière. En cas de fortes bourrasques, il faudra donc se placer au devant de l'oiseau pour le faire revenir au poing.

Les caractéristiques intrinsèques du territoire de vol sont également à analyser. Le fauconnier doit repérer les perchoirs éventuels : poteaux, branches dégagées, ceps de vigne, toit de bâtiment, etc. Autant de points où l'oiseau tendra naturellement à se percher, que se soit au court d'un vol libre ou suite à une fuite. Plus le fauconnier connaît son territoire et plus il lui sera aisé de retrouver un oiseau perdu ou tout simplement de mieux gérer ses oiseaux en sortie. Il lui faut également repérer les zones dangereuses qui seront scrupuleusement évitées. Une route passante

peut devenir fatale, de même que des lignes électriques à haute tension. Christophe a déjà perdu une forme de Harris qui s'était perchée sur de tels fils.

La faune locale doit être étudiée avec attention. Les proies sauvages (perdreaux, lapins, pigeons, écureuils, etc) ou les animaux domestiques de petites taille (chats, chiots ou petits chiens, poules, volailles, etc) sont autant de stimulations qui viennent titiller l'instinct éminemment chasseur des rapaces. Ces derniers réagissent aux mouvements et auront tôt fait de partir derrière ces proies potentielles. À l'inverse, des chiens de plus grande taille ou d'autres animaux plus imposants tels des chevaux ou même des piétons avec des vêtements amples ou bariolés peuvent effrayer un oiseau et le conduire à fuir la zone.

Enfin, les rapaces sauvages sont une menace à ne pas négliger. Une forte rivalité existe entre les oiseaux de fauconnerie et les oiseaux sauvages. Ce sont des prédateurs chassant le même gibier et, pour la plupart des espèces, dotés d'un fort instinct de territorialité. Les individus sauvages les plus oppressifs sont certainement les milans noirs. Un rapace migrateur plus grand que les buses variables, particulièrement synanthrope. Bien que chasseur, le milan noir est également un opportuniste, nécrophage et détritivore. Il n'est que peu craintif de l'homme et n'hésite pas à s'approcher des zones urbaines pour y chercher de la nourriture. Roland a déjà eu des incursions de milans sauvages dans son spectacle de vol libre, causant la fuite de certains de ses oiseaux. Scénario proche du côté de Christophe qui, en 2020, a rencontré des difficultés suite à l'installation d'un groupe de milans noirs près de chez lui. Il devait en permanence faire attention lors de ses sorties en vol libre car les milans pouvaient agresser ses buses dans des conflits de territoire. Si la présence humaine dissuade la plupart du temps les attaques, il faut pour cela que le fauconnier soit présent au moment des faits. Christophe m'évoquait une connaissance à lui qui avait laissé un de ses faucons accroché dehors devant chez lui pour qu'il prenne le soleil et qui avait subi une attaque mortelle de la part d'un rapace sauvage.

Quand je l'ai interrogé sur ce sujet, Christophe m'a répondu qu'il fallait faire attention « *à tout !* ». Il faut prendre en considération tout ce que l'oiseau pourra percevoir, que ce soit en terme de danger, de courants aériens, de perchoirs éventuels, de proies potentielles, etc. La liste est longue et les éléments que j'ai exposés ne sont pas exhaustifs. Chaque territoire présente ses propres caractéristiques, que le fauconnier devra apprivoiser. Et chaque pratiquant a son propre domaine d'attention privilégié. Par exemple, depuis sa mésaventure avec des fils électriques, Christophe y fait particulièrement attention. La présence de plusieurs oiseaux, que ce soit durant les stages d'initiation ou lors de spectacles, démultiplie encore le nombre de facteurs à prendre en considération. Un tel sera terrifié des chiens là où un autre les tolérera plus proche, un autre refusera de s'approcher d'une personne portant un chapeau, etc. Chaque oiseau, de part son vécu et son

individualité, présente des caractéristiques que son fauconnier se doit de connaître pour des interactions apaisées avec l'environnement.

II) 2-B-b) Impulser du mouvement ou comment proposer une action à un oiseau

La maîtrise de l'environnement est donc une des étapes antérieures au fait de sortir voler avec son oiseau. Il ne suffit bien évidemment pas de lever le poing pour que l'oiseau daigne venir s'y poser. De très nombreux facteurs sont à prendre à compte et même avec l'animal le plus patient et indulgent qu'il soit, proposer un déplacement de manière compréhensive et recevable est un art délicat. C'est un subtil jeu de négociations avec l'oiseau, alors considéré comme un véritable partenaire et non comme un subordonné obéissant et soumis. Dès lors que le fauconnier tend à instaurer une relation de confiance mutuelle, il n'a aucun intérêt à forcer son oiseau qui, une fois lâché, sera de toute façon libre d'agir à sa guise. C'est donc la confiance, parfois aidée d'un appât carné, qui poussera le rapace à revenir au gant. Dans l'absolu, il est préférable d'avoir des oiseaux qui acceptent de revenir même sans viande, car une pénurie de morceaux peut parfois survenir au cours d'un vol et il reste néanmoins nécessaire de récupérer ses oiseaux avant de rentrer.

L'usage de ces appâts de viande peut être considéré comme un leurre, dans le sens proposé par Carole Ferret : « *Le leurre correspond à une forme d'action bien particulière, une manipulation consistant à faire croire pour faire agir.* »[20]. Le pratiquant fait croire à l'oiseau qu'il obtiendra une récompense gustative pour le faire agir, le faire venir. La transmission de la viande à l'animal n'étant pas systématique, bien que très régulière, l'oiseau a conscience que parfois son rappel se fait à vide. D'une manière générale, ce leurre est nécessaire pour les stagiaires, avec lesquelles l'oiseau n'a pas de relation de confiance, mais est un plus pour les fauconniers, qui eux sont déjà proches de leurs oiseaux. La viande agit alors comme un renforcement positif d'un bon comportement. Ainsi, la confiance et/ou l'attrait d'un morceau de nourriture agissent comme des moteurs impulsant la venue.

Au delà de ces considérations, un ensemble de techniques corporelles et d'actes spécifiques sont à considérer et à réaliser pour impulser du mouvement. Des variations peuvent apparaître en fonction du type de vol pratiqué : en liberté, en filaire fixe ou en trolley, etc. Je développe ici les techniques pour le vol libre, observées auprès de Christophe. Avant de s'essayer au vol, la première étape consiste à récupérer l'oiseau au perchoir. Pour se faire, il faut se diriger vers l'oiseau sans geste brusque, mais sans hésitation. Une démarche trop prudente et lente sera associée à celle d'un prédateur et tendra l'oiseau. Le gant est avancé en premier vers les pattes du rapace. Il est autant une invitation à y monter qu'une protection pour la main non gantée. Celle-ci doit défaire le mousqueton

20 Dans *Leurrer la nature. Quelques exemples de manipulations des bêtes en Asie Intérieure*, 2013

reliant les jets à la longe d'attache et le remplacer par le mousqueton de son gant, reliant ainsi physiquement l'animal au gant. Les jets sont passés entre le pouce et l'index, puis recalés entre le majeur et l'annuaire. L'oiseau est désormais au poing.

Quelques consignes supplémentaires s'imposent : le pouce de la main porteuse est tourné vers le ciel, le bras est dégagé du corps, le coude semi-plié, stable mais souple. Le confort de l'oiseau est une priorité. « *Ce n'est pas ton gant, mais sa branche*. », m'indiquait Christophe. Le gant est un outil de liaison entre le fauconnier et l'oiseau, c'est un espace familier et rassurant qui « appartient » à l'animal. Ce perchoir doit donc être le plus confortable possible. « *Les rapaces détestent avoir le vent dans la queue.* » précisait Christophe, le fauconnier devra toujours maintenir son oiseau au gant face au vent. À l'arrêt, c'est l'humain qui tourne autour de l'oiseau, pas l'inverse. Il doit toujours avancer dans le sens de l'oiseau, quitte éventuellement à faire barrière de son corps contre un vent trop fort. Toutes actions doit prendre en considération l'intérêt de l'oiseau et être la plus confortable possible pour lui.

Une fois le sens du vent déterminé, le porteur se place face aux souffles d'air et détache les jets en raccrochant aussitôt la petite longe au gant, pour éviter que le mousqueton ne pende et soit une gêne. Pour déclencher un envol il suffit généralement de lever légèrement le bras et d'ouvrir les doigts pour libérer les jets, l'oiseau s'envole souvent de lui-même. Le fait de lever le gant est autant un signal qu'une facilitation pour le décollage par une économie d'énergie. L'oiseau décolle en se laissant tomber et porter par le vent. Plus le perchoir est haut et plus l'envol sera facile.

Photographie 17 : De trois-quarts dos, le poing légèrement levé, je rappelle une jeune buse de Harris.
Crédit : Stéphanie Tosanic

À présent, le rapace est en vol ou perché sur un élément (arbre, poteaux, ou autres), vient le moment d'effectuer un premier rappel. Le fauconnier, après avoir vérifier le sens du vent, se positionne de trois-quarts dos, la main éloignée du corps. Les rapaces décollent et atterrissent face au vent, si certains plus expérimentés peuvent faire l'effort d'effectuer un arc-de-cercle pour revenir face au vent, la plupart ne viendront tout simplement pas. Là encore, il faut penser de manière à rendre cette étape la plus confortable possible, en évitant que l'oiseau ne touche le corps du fauconnier avec ses

ailes par exemple. La posture du corps dans son ensemble a donc une grande importance. Il ne s'agit pas juste d'un bon positionnement du bras et de la main. L'ensemble du corps est mobilisé à chaque instant.

Dès que l'oiseau arrive sur le gant, sa première préoccupation est de chercher l'appât avec lequel il a été attiré. En prenant soin de ne pas passer trop prêt du bec du rapace et du morceau de viande, au risque de déclencher un mouvement agressif, la main libre doit récupérer les jets et les recaler dans le gant. Désormais, l'oiseau est posé sur le gant, ses jets sont correctement tenus, et il a fini son repas : chose importante à vérifier avant de demander un envol. Un oiseau ne partira pas s'il reste quelque chose à manger sur le gant.

Le fauconnier peut être amené à envisager de jeter l'oiseau. Cette technique était initialement utilisée à la chasse. Les rapaces étaient chaperonnés pour les garder au calme, puis découverts au moment d'attaquer. Les chasseurs pouvaient alors les jeter sur la proie, d'une part pour être sûrs que l'oiseau aille bien sur la proie voulue et d'autre part pour lui donner de l'élan et de la vitesse. Christophe utilise cette technique surtout pour ouvrir un beau vol et donner de l'impulsion. Concrètement, cela consiste à balancer vivement le bras vers l'avant et le haut pour donner de la vitesse à l'oiseau et faciliter son envol, en utilisant les jets comme moyen de traction. L'oiseau sera lâché à l'apogée du geste, avant que le bras ne commence à redescendre.

Photographie 18 : Christophe jette Tarzan pour lui donner de l'élan et faciliter son envol

II) 2-B-c) La voix comme lien entre le fauconnier et l'oiseau

Les gestes et la position du corps ne sont pas les seuls éléments de communication entre le fauconnier et l'oiseau. La voix et les interactions sonores sont également fondamentales. Elles permettent d'attirer l'attention de l'animal, d'indiquer une consigne de déplacement, que ce soit un rappel au poing ou pour recentrer le vol de l'oiseau vers le fauconnier, ou encore de valoriser une action de manière positive. Carole Ferret[21] appelle cela des « *huchements* », c'est-à-dire des interpellatifs adressé par l'homme à l'animal, domestique ou semi-domestique, pour influer son comportement. En se basant sur ses observations auprès d'éleveurs en Asie Mineure, elle a identifié quatre types de huchements. L'**expressif** : reproduit la sensation phonique de la vocalisation de l'animal, **l'impressif** : qui provient de l'observation de l'efficacité de certains sons sur les animaux, le **descriptif** : qui fait référence au nom de l'espèce ou de l'individu et à leurs caractéristiques, et enfin **l'injonctif** : qui comprend des impératifs, des adverbes de lieu et des syntagmes prépositionnels.

Christophe utilise principalement des appels descriptifs « *ma fille* », « *jeune fille* », « *ma grande* », « *maman* », « *papa* », « *mon garçon* », « *mon beau* », etc, qui renvoient directement à des relations émotionnelles et à des rapports affectifs, et des appels injonctifs « *aller !* », « *là !* », auxquels s'ajoutent des sifflements et des onomatopées brèves « *hop !* », « *hep !* », qui se rapprochent davantage d'appels impressifs. Il utilise également des phrases d'encouragement, qui pourraient également s'apparenter à de l'impressif ; « *c'est bien* », « *oui* », « *c'est beau* », « *joli vol* », etc.

Photographie 19 : Roland « discute » avec un grand corbeau en imitant son cri

Crédit : Les Aigles d'Aure

Roland de son côté est un peu moins bavard. Il utilise énormément de sons expressifs et quelques impressifs qui peuvent faire penser au gaïro des chasseurs de haut vol, ce cri particulier, sec et court, qui attire l'attention du faucon sur sa proie. Tout au long de la journée, dès qu'il s'approche d'un rapace Roland imite le cri spécifique de son espèce. C'est sa manière à lui de communiquer avec ses oiseaux, en employant un langage qui ressemble au leur. Très fréquemment les rapaces lui répondent, alors qu'ils restent bien silencieux

21 Dans *Leurrer la nature. Quelques exemples de manipulations des bêtes en Asie Intérieure*, 2013

quand les visiteurs se tentent à imiter le piaulement d'une buse ou le glatissement d'un aigle. Durant le spectacle proposé aux touristes dans l'après-midi, Roland continue à utiliser ces sons particuliers pour encourager un oiseau à s'envoler ou attirer l'attention d'un autre en plein ciel.

Enfin, le prénom de l'oiseau est aussi largement mobilisé. Selon Christophe, les buses de Harris sont les seuls rapaces capables de reconnaître leur prénom. L'utiliser serait donc une très bonne manière de faire comprendre à cette buse en particulier que c'est à elle que s'adresse le fauconnier. Certains chasseurs racontent qu'il est possible d'éduquer un faucon à réagir à une sifflement en particulier et que chaque faucon aurait son propre sifflet. Entre le prénom et le sifflement attribué, la frontière est mince. L'usage du prénom ressemble donc à un impressif de conditionnement et semble reposer davantage sur une répétition que sur une réelle reconnaissance de l'oiseau sur son identité. L'oiseau associerait « son » prénom à une demande d'attention de la part de son fauconnier, de laquelle découlerait ensuite une consigne particulière : venir au gant, recentrer son vol, etc.

II) 2-C) Les soins et les fondamentaux du quotidien

II) 2-C-a) Ébauche d'une chronique de l'habituel

Le quotidien d'un oiseau, et donc également celui de son fauconnier, est régit par un ensemble de gestes journaliers et d'impératifs habituels. La répétition et la mise en place d'une temporalité fixe et régulière sont des plus dans la construction d'une relation de confiance. Christophe me confiait que ses oiseaux avaient l'habitude de voler sur certains créneaux horaires et qu'ils étaient beaucoup plus réceptifs sur ces heures là. La falconnière Anna Sanchez, éminente spécialiste des rapaces nocturnes, témoigne[22] du caractère essentiel de l'habitude dans l'équilibre et l'élaboration d'une relation stable avec un nocturne. Le hibou grand duc de Sibérie (*Bubo bubo sibericu*s) de Christophe, Viking, ne réagit quasiment pas à une venue humaine si celle-ci se produit en tout début d'après-midi. Il est beaucoup plus éveillé vers le milieu de l'après-midi, lorsque le soleil commence à redescendre. Les oiseaux seraient ainsi plus réceptifs, pour du travail ou toutes autres sollicitations, si les interactions sont inscrites dans une routine habituelle et sécurisante, un schéma journalier rassurant car familier et prévisible.

La journée type de beaucoup de fauconniers commence par une inspection matinale des

22 Dans *L'esprit nocturne. Étude du comportement des rapaces nocturnes en captivité et guide spécialisé d'affaitage*, 2014

volières. Les oiseaux de Christophe sont principalement détenues en volières libres, où l'oiseau est en liberté dans un espace clos, ou à l'attache. Celle-ci est de deux types : les jets de l'oiseau sont attachés sur une très courte longe d'une vingtaine de centimètres sur bloc ou perche, c'est le cas des faucons principalement, ou bien l'oiseau est attaché à un système de trolley, une sorte de « mini-tyrolienne » qui permet à l'animal de faire glisser sa longe d'attache sur un câble de quelques mètres, lui procurant davantage de liberté qu'un bloc ou une perche. Les oiseaux du parc de Roland sont tous en volière libre ou à l'extérieur avec des longes un peu plus longues leur permettant de se percher sur leurs blocs ou de se cacher dans leur tipi, de petites niches en bois.

Photographie 20 : Système d'attache avec un tyrolienne. L'oiseau peut évoluer entre la surface verte, le bloc en bois et le sol

L'humain s'assure du bon état des installations et des systèmes d'attaches, ainsi que de la propreté générale. Les espaces sont nettoyés régulièrement des fientes, plumes, réjections et restes éventuels de nourriture. Chaque oiseau à sa place et n'en change que très rarement. Les rapaces étant principalement solitaires, les oiseaux, à l'exception des couples, sont détenus seul dans les volières libres. Les buses de Harris, très sociables par nature, vivent ensemble, chacune ayant cependant son câble de trolley ce qui évite les contacts et de fortuits accrochages. Les volières libres sont construites en bois avec des interstices en grillage, ce qui permet à leurs occupants de se sentir à la fois protégés et camouflés et de pouvoir observer leur environnement.

Des perchoirs mobiles : les perches, permettent d'attacher l'oiseau en dehors de sa volière. Elles peuvent être hautes, d'environ 1m50, ou basses, à une trentaine de centimètres du sol. Elles sont utilisées durant les spectacles ou les stages. Dans ce dernier cas, les oiseaux de stage sont transportés en caisse de transport, puis sortis sur les perches une fois arrivés. Les caisses de transports sont individuelles, ce sont des caissons de bois aux cloisons percées disposant d'un perchoir interne et d'une longe d'attache.

Photographie 21 : Perche haute d'environ 1m50, avec deux places d'attaches

Photographie 22 : Différentes perches d'attaches basses

Enfin, les rapaces ont besoin, pour leur bien-être, d' avoir accès à une bassine d'eau pour se baigner et de pouvoir prendre des bains de soleil. Ces deux actions sont nécessaires à l'entretien du plumage, condition essentielle à des vols optimaux. Le bain d'eau permet de nettoyer les plumes et d'enlever des éventuels parasites, tandis que les bains de soleil vont favoriser la production de vitamine D et la fabrication de kératine, élément indispensable à la qualité du plumage. Il arrive fréquemment d'observer un oiseau étalé au sol sous le soleil, les ailes et le balais de queue déployés, le bec entrouvert et les yeux écarquillés dans une pose d'extase sous les rayons. Ce comportement est absolument naturel et se retrouve chez de nombreuses espèces à l'état sauvage. Roland ou Cédric, le chasseur, ont construit leur volière en tenant compte de l'ensoleillement, afin de proposer à leurs oiseaux des espaces gorgés de soleil à certaines heures. Quand aux oiseaux du parc détenus en extérieur, ils disposent des mêmes conditions que ceux de Christophe, qui lui a opté pour le jardinage. C'est-à-dire le fait de sortir ses oiseaux des volières sans soleil direct suffisant pour les attacher sur des blocs à l'extérieur. La zone dédiée au jardinage des oiseaux est close, afin d'éviter les allées et venues, et chaque oiseau dispose d'un petit tipi en bois pour se cacher au besoin. Ils évoluent grâce à une longe d'un mètre environ entre le toit du tipi, lieu privilégié pour observer les alentours et prendre le soleil et l'intérieur, pour se cacher au besoin.

Le perchoir interne est surtout utilisé par le hiboux, Viking, très timide de nature, et Mihawk la faucon sacre. Cette dernière l'utilise spécifiquement lorsqu'elle identifie un danger dans le ciel. Selon Christophe il faut « *toujours garder un œil* » sur les oiseaux en jardinage, car ils sont susceptibles d'être attaqués par des rapaces sauvages lorsqu'ils ne sont plus en sécurité dans leur volière, sur le gant d'un fauconnier, ou lorsque les zones de jardinage ne sont pas couvertes par un filet protecteur. La grande concurrence entre les rapaces de fauconnerie et leurs homologues sauvages conduit parfois à des attaques. Christophe a noté une relative tolérance entre les buses variables sauvages et ses buses de Harris, mais beaucoup d'agressivité entre buses et faucons, qu'ils soient sauvages ou en captivité.

Photographie 23 : Mihawk, une forme de faucon sacre, en jardinage à l'extérieur. Elle évolue entre le bloc en bois, la bassine d'eau (en jaune), l'intérieur du tipi et son toit

Enfin, les bains d'eau sont rendus possibles par la présence de bassines, larges et plates, profondes d'une dizaine de centimètres. Celles-ci sont présentes autant dans les volières libres, que dans les espaces de jardinage. L'eau doit être propre et claire, pour permettre à l'oiseau de se poser dedans et de se baigner. En été, elles ont le double avantage de rafraîchir en plus de nettoyer les plumes des saletés.

II) 2-C-b) Médication et soins complémentaires

Certaines actions de soin sont à réaliser régulièrement pour le bien-être de l'oiseau. D'une manière générale, les rapaces cachent leurs faiblesses en cas de maladie ou de blessure. Il est souvent compliqué de poser un diagnostique sur une affection. Certaines précautions peuvent être prises en amont afin de minimiser les risques. Il s'agit de soins et d'attentions dépendant de l'entretien habituel d'un oiseau, qui se fonde dans le *care* habituel : c'est-à-dire à la fois les soins prodigués à autrui et l'attention, la sollicitude, qu'on lui témoigne.[23]

Bien que parfaitement adaptés à la vie en extérieur, les rapaces sont sensibles à plusieurs

23 Selon Catherine Halpern dans *L'ére du care*, 2009

facteurs météorologiques. La pluie, et plus particulièrement une humidité ambiante, peuvent se révéler fatale. Dans la nature, les oiseaux éviteront de voler sous la pluie et chercheront un abri au sec. Le fauconnier fera de même au risque d'avoir un animal mouillé, qui digère mal son repas ou tombe en hypothermie. Christophe a perdu une jeune buse de Harris qui a certainement dormi au sol et aurait capté l'humidité et la froideur nocturne ce qui a entraîné sa mort. À l'inverse, un coup de chaud est également à éviter. Les rapaces ne transpirant pas, ils régulent leur température corporelle en haletant. De plus, leur principal apport d'eau vient des proies qu'ils consomment. Une déshydratation peut donc survenir très rapidement. Les fauconniers ne font donc pas voler durant les heures les plus chaudes d'été.

Des médications de maintien sont données au quotidien pour renforcer l'oiseau et l'aider à lutter contre les aléas de l'environnement, tandis que les soins médicaux interviennent après une blessure. Des anti-parasitaires sont régulièrement administrés aux oiseaux, que ce soit pour lutter contre les parasitaires internes ou externes. Christophe par exemple réside dans un biotope réputé à forte densité de tiques. Bien que rarement au sol, les rapaces peuvent quand même être infectés. Au début du printemps, lorsque les journées se réchauffent et que les tiques redeviennent très actives, Christophe doit donc protéger ses rapaces à l'aide de produits adaptés. L'anti-parasitaire se présente sous la forme d'un spray qu'il faut appliquer sous les ailes de l'oiseau. Pour accéder à cette zone spécifique le plus simple est de renverser l'animal sur le dos, c'est ce que l'on appelle « l'abatage ».

Photographie 24 : Mihawk se fait abattre par Liam qui lui tient fermement les pattes avec sa main gantée. De l'autre il a appuyé sur son poitrail pour la renverser sur le dos. Christophe, à gauche, repli délicatement les ailes de l'oiseau

Abattre un oiseau permet de réaliser diverses actions sur lui qu'il ne tolérerait pas en temps normal. Pour le mettre dans cette position particulière, la main gantée tient fermement les jets ou les pattes, et la main libre est placée contre son torse de manière à le renverser en arrière, en prenant soin de bien replier les ailes pour ne pas le blesser. Les oiseaux ne réagissent pas tous de la même manière. Certains restent globalement calme tandis que d'autres se débattent et cris.

Cette position permet également de pratiquer la taille du bec. Principalement composé de kératine, il pousse naturellement tout au long de la vie de l'oiseau, qui l'use contre les os de ses proies ou d'autres matières dure. En captivité, il arrive que le bec ne s'altère pas assez et soit trop long. Il peut alors être nécessaire d'en couper le surplus, puis de le limer de sorte qu'il conserve une forme la plus originelle possible. Certains fauconniers taillent également les serres de leurs oiseaux, dans le cas de jeunes faucons qui se tiennent mal au gant ou sur les perchoirs et qui risqueraient de se blesser au coussinet plantaire.

Photographie 25 : Christophe lime le bec de Mihawk avec un outil type dremel

Les pattes d'un oiseau font partie des zones externes du corps les plus susceptibles de s'abîmer avec les plumes, et pourtant leur bonne santé est primordiale pour le bien-être général de l'animal. En cas de plumes cassées, le fauconnier peut décider de l'enter. En effet, si une plume de l'aile ou du balai se brise, les autres plumes risquent fortement de s'abîmer jusqu'à se mettre au même niveau. Cela arrive particulièrement sur les oiseaux de chasse, qui pénètrent dans des fourrés et se battent parfois avec leurs prises. Enter une plume cela signifie raccrocher, avec un point de colle, un morceau de plume intacte dans le tuyau de la plume cassée, de manière à retrouver une longueur normale. Cédric, le chasseur, garde ainsi les belles plumes de mue au cas où son oiseau se casserait une plume lors d'une saison future. Il m'expliquait que « *je vais prendre un morceau de plume, et on voit que c'est quasiment pas creux. Alors je vais devoir creuser. […] je vais utiliser un tout petit foret, toujours on est dans la précision ! Donc enter une plume c'est pareil, tu le verras pas sur une poule ou quoi que ce soit, tu le verras que en fauconnerie. Donc je vais être au centre, et je vais tourner, et je vais nettoyer l'intérieur de la plume, comme ceci. Voilà. Donc là je viens de nettoyer l'intérieur de la plume. Je fais la même chose d'un côté et de l'autre, et pour assembler les deux, je vais utiliser une fibre.* »[24].

24 Entretien réalisé le 11 mars 2022

Les pattes quand à elles peuvent faire l'objet de soins particuliers à titre de précaution ou en cas de blessures. Il arrive que de petites lésions ou coupures surviennent ou que des écailles sautent. Cela peut être dû à des jets un peu trop rigides, aux frottements de la bague métallique d'identification, etc. Un animal agité à l'attache, qui tire souvent sur ses jets, multiplie le risque de blessure. Les pattes sont recouvertes d'une couche de petites écailles protectrices de tailles diverses, superposées de manière non soudées pour former un ensemble souple et solide. Tarzan, une des buses de Christophe, avait eu une écaille arrachée, sans raison apparente. La blessure avait abondement saignée car les pattes sont irriguées par de multiples veines, ce qui avait naturellement évacué les éventuelles saletés. Il était resté calme et avait laissé Christophe lui nettoyer la plaie à l'eau avant de lui désinfecter avec de la bétadine. La blessure fut ensuite surveillée sur le long terme car la zone touchée est plus sensible et donc susceptible de se ré-ouvrir au contact des jets et de la bague.

<u>Photographie 26 :</u> Zoom sur les pattes de Tarzan. Il porte un grelot de chaque côté, deux bracelets d'où partent les jets, qui sont eux-même accrochés par le mousqueton du gant. Une blessure sur sa patte droite (à gauche sur l'image) en fin de cicatrisation est due à une écaille qui a sauté

Pour prévenir de telles blessures, il est possible d'appliquer un peu de graisse sur les pattes des oiseaux. Cela va nourrir les écailles, assouplir les jets et donc contribuer à la bonne santé des pattes et du matériel. De la teinture d'iode peut également être étalée au pinceau une à deux fois par an, ou en cas de blessure, afin de favoriser une re-formation optimale des écailles. Parfois le bout d'une griffe peut également s'abîmer, voir se casser. Il n'y a alors pas grand chose à faire au delà d'une surveillance pointilleuse et de nettoyage régulier pour éviter les infections.

<u>II) 2-C-c) Importance de la gestion du poids</u>

La santé et l'inclinaison à voler d'un oiseau dépendent en grande partie de son poids. À l'état sauvage un rapace ne volera en moyenne qu'un jour sur trois. Sur cette journée il va chasser, se gaver de viande, puis se cacher et attendre que la faim ne le pousse à repartir à l'affût. C'est un état

de préservation de l'énergie, qui repose sur la faim comme condition principale du déclenchement du vol. Cela n'inclue pas les dérangements de la part d'éventuels prédateurs ou les parades amoureuses au printemps. En fauconnerie, il n'est pas possible de suivre ce schéma puisque les oiseaux sont amenés à voler beaucoup plus régulièrement, voir tous les jours. La gestion de leur poids est donc un caractère essentiel, car de lui dépend l'inclinaison du rapace à voler ou non. En « *poids plein* », l'oiseau aura suffisamment mangé et ne volera pas, en « *poids de vol* », il sera disposé à voler, et en « *poids de chasse* », le plus bas, il sera plus agressif car affamé. Les oiseaux en reproduction jouissent globalement d'un poids plus haut que leurs congénères de travail afin de favoriser la ponte.

Chaque fauconnier a sa propre manière de suivre l'évolution du poids de ses oiseaux. Christophe pèse ses oiseaux avant chaque sortie et note scrupuleusement la mesure dans un carnet. Il va ensuite adapter la quantité de nourriture donnée en fonction du poids journalier, de l'activité prévue et de l'individu. Si un oiseau a un poids trop élevé, il préfère souvent ne pas le faire voler pour ne pas risquer de voir le rapace « *se tanker dans un arbre* » en refusant de travailler ou tout simplement rester au gant. Christophe fait le choix de donner un minimum par jour, même en cas d'oiseau trop lourd. Il peut exceptionnellement faire un jeûne d'une journée dans le cas de buse de Harris qui « *refuse* » de perdre du poids. Les rapaces diurnes sont plutôt sensibles à ces privations et vont perdre habituellement rapidement. Ce qui n'est pas le cas des nocturnes, qui peuvent survivre plusieurs semaines sur leurs réserves. Ne pas nourrir un nocturne sur une journée n'aura donc qu'excessivement peu d'impact sur son poids, et risque surtout de frustrer l'oiseau.

Photographie 27 : La pesée. Les oiseaux y sont habitués et savent ce que l'on attend d'eux. Le gant est abaissée à hauteur de la balance (munie d'un mini-perchoir), les doigts s'ouvrent par faire glisser les jets, qui seront ensuite maintenus par la main droite afin de ne pas fausser les mesures de la balance. L'oiseau est ensuite convié à remonter sur le gant par un mouvement du poing, éventuellement une incitation orale et, si besoin, une légère traction montante sur les jets

À l'inverse, Roland ne pèse quasiment jamais ses oiseaux. Il se base sur son ressenti et sur l'observation du physique et du comportement de l'animal pour déterminer s'il est motivé ou non. Patrick Morel a annoncé à ce sujet « *Pour les oiseaux volés tous les jours, le poids n'a pas beaucoup d'importance. La balance n'est donc qu'un indicateur, certes important […].* »[25]. Roland mise sur sa connaissance de l'individu et sur la relation de confiance développée pour garantir un vol de qualité avec un bon rappel. Christophe de son côté doit composer avec des stagiaires, des étrangers qui n'ont pas cette relation établie avec les oiseaux. Le fait de connaître le poids des oiseaux permet de jouer sur leur appétence. Il dit lui-même avoir des oiseaux « *gourmands* », ce qui représente une aide conséquente pour les stagiaires lors des rappels.

Le nourrissage s'effectue préférentiellement à des horaires fixes. La nourriture en elle-même se compose principalement de poussins de poule, qui peuvent être complétés par des morceaux de caille ou de cœur de bœuf ou de cheval, ou des tourterelles ou pigeons vivants. La diversification de l'alimentation est nécessaire afin d'apporter une plus large palette de ressources à l'oiseau qui, à l'état sauvage, est polyphage, c'est-à-dire à dire qu'il chasse et consomme plusieurs types de proies. L'action humaine va souvent spécialiser un rapace à telle ou telle type de proies lors de l'affaitage.

Afin de pallier à d'éventuels carences alimentaires, Christophe complémente tous les deux-trois mois ses oiseaux avec des vitamines et minéraux. Il leur administre des cures de dix à quinze jours pour les aider à mieux passer les jours très chauds de l'été, les pics de froid de l'hiver et les temps de mues. Ces compléments se présentent sous forme de poudre granuleuse, à mélanger avec la nourriture. Christophe utilise principalement trois types différents. Un premier « spécial couple », très riche et très complet, il est prétendu stimuler les envies de reproduction par un mélange très énergisant. Le second est un mélange assez basique de minéraux divers, utilisé pour tous profils d'oiseaux. Et le troisième est un « spécial zen », sensé contenir des composants apaisants, il s'adresse aux rapaces d'un naturel anxieux et stressé. Christophe nous a expliqué l'avoir essayé sur des faucons, espèces réputées vives et agitées. Selon lui, ce complément fonctionnerait correctement, bien qu'il ne l'utilise que très rarement lors d'un voyage par exemple. Il possède également un quatrième type de vitamines, consacré à l'oisillon en développement, mais qu'il n'a pour l'instant jamais utilisé.

En hiver, lorsque les conditions climatiques sont basses, il est nécessaire de maintenir son oiseau un peu plus haut en poids, afin de l'aider à mieux surmonter la mauvaise saison. Vers mi-mars, Christophe aborde une phase de baisse du poids de ses oiseaux de travail, car les temps radoucissent et qu'il prépare les oiseaux aux stages, qui ont lieu principalement entre le printemps et

25 Dans *L'Art de la fauconnerie*, 2013

l'automne.

Ainsi de nombreuses considérations en terme d'entretien du quotidien sont à observer pour le bien-être de l'oiseau, et donc, par ricochets, pour l'élaboration d'une relation de confiance stable. L'habitude joue un rôle important. Tous les rapaces, et plus encore les espèces reconnues comme anxieuses ou timides : les hiboux ou les faucons par exemple, sont sensibles à un cadre fixe et régulier. Quelques soins habituels ou médications de maintien sont nécessaires pour la santé physique de l'oiseau, là où la gestion de son poids est déterminante sur l'enclinaison à voler.

L'habitus et la répétition favorisent l'émergence de relation de complicité entre l'oiseau et son fauconnier. Le tempérament et l'individualité de chacun, la volonté de créer du lien et l'implication dans la relation, et la durée de la fréquentation peuvent parfois mener à des attachements très fusionnels.

Faire voler un oiseau semble nécessairement requérir cette fameuse confiance. Quand est-il des oiseaux de stage qui volent pourtant avec de parfaits inconnus, néophytes complets sur le sujet ? Que dire de la polyvalence incroyable de ces rapaces qui peuvent autant être doux et patients pour des apprenants, que féroces et efficaces lors des démonstrations de vol ? Et enfin, comment est géré le contact entre un public maladroit qui découvre le monde de la fauconnerie et ces animaux tantôt fiers, tantôt timides, à la limite du monde sauvage ?

II) 3) La pluralité des interactions possibles et le rapport oiseau/humain au-delà du fauconnier

Dans cette partie, nous aborderons dans un premier temps la formidable diversité au niveau des pratiques, des manipulations et des espèces, ainsi que la pluralité des relations possibles. Cet aspect comporte les relations interspécifiques, entre un rapace et une autre espèce animale, et également les relations avec les stagiaires et le public. J'expliquerai en quoi les oiseaux de stage et de spectacle font preuve d'une incroyable tolérance envers ces publics au travers de contacts pluriels et consentis.

II) 3-A) Des diversités plurielles

II) 3-A-a) Des espèces nombreuses

La diversité la plus évidente pour un étranger aux pratiques de fauconnerie est certainement celle concernant les espèces utilisées. Là où la chasse se limite, à de très rares exceptions près, à quelques espèces chasseuses (faucons, éperviers, buses, autours des palombes et aigles royaux), les particuliers proposant des stages et les parcs de volerie disposent d'un panel beaucoup plus large d'espèces différentes. Christophe, par exemple, possède plusieurs déclinaisons du hibou grand-duc (*bubo bubo*) tel que le grand-duc de Sibérie (*bubo bubo sibiricus*) ou le grand-duc indien (*bubo bengalensis*). Roland, de son côté, héberge de nombreux nocturnes qui ne sont jamais représentés chez les chasseurs : la chouette à lunettes

Photographie 28 : Roland présente un jeune percnoptère d'Égypte (sur son gant) et un corbeau à nuque blanche, lors de son spectacle de vol

Crédit : Les Aigles d'Aure

(*pulsatrix perspicillata*), la chouette Harfang (*bubo scandiacus*), l'Effraie des clochers (*tyto alba*), la chouette lapone (*strix nebulosa*), etc. Le parc des Aigles d'Aures accueille également des rapaces diurnes de la famille des vautours avec le percnoptère d'Egypte (*neophron percnopterus*), et d'autres espèces diurnes dont voici quelques représentants pour les plus impressionnants : buse bleue du Chili (*geranoaetus melanoleucus*), milan royal (*milvus milvus*), pygargues à tête blanche (*haliaeetus leucocephalus*). Roland a la particularité d'accueillir et de travailler aussi avec des corvidés, et particulièrement le grand corbeau (*corvus corax)* et le corbeau à nuque blanche (*corvus albicollis*) qui vient d'Afrique du Sud. Certaines des espèces mentionnées sont, comme leur nom le laisse souvent sous-entendre, parfois originaires d'autres pays, voir d'autres continents. Il s'agit toutefois d'individus nés en captivité. Les parcs, et dans une moindre propension les stages, peuvent proposer au public des espèces non chasseuses, comme les vautours. Lors de spectacle, le percnoptère d'Egypte peut ainsi montrer ses capacités innées de casseur d'oeufs. Pour ce faire, il utilise de lourds cailloux qu'il laisse tomber sur la coquille jusqu'à la percer. En volerie, on utilise de faux oeufs en plâtre.

Photographie 29 : Un vautour percnoptère s'apprête à laisser tomber un caillou sur un faux œuf en plâtre pour récupérer une récompense cachée à l'intérieur.

Crédit : Les Aigles d'Aure

II) 3-A-b) Aux diverses relations interspécifiques

Nous avons déjà évoqué les liens particuliers, cynégétiques, qui se tissent entre les oiseaux de chasse et les autres animaux auxiliaires : chiens ou furets, qui interviennent en tant que support. Sur nos deux terrains de parc et de stage, j'ai pu constater là-aussi l'existence de relations particulières entre animaux d'espèces différentes. Les espèces concernées sont principalement les

chiens, globalement présents aux côtés de nombreux humains, et les chevaux, car Christophe est également éleveurs de chevaux de race Barbe et cavalier expérimenté. Du point de vue de la tradition, le chien et le rapace formaient un duo reposant sur la synergie traqueur-tueur. Le cheval, quant à lui, était utilisé régulièrement comme monture par les fauconniers chasseurs. Il faisait donc partie de l'environnement proche de l'oiseau, avec toutefois certaines limites comme le port du chaperon pour les faucons.

À l'état sauvage, les rapaces n'ont pas d'intérêt à chercher des interactions de l'ordre du proche avec d'autres espèces. La plupart des rapports se résument à des actes de prédation (chasse ou vol de proies capturées par autrui, les rapaces étant majoritairement des prédateurs polyphages opportunistes éventuellement nécrophages) ou à des conflits de territoires et/ou de gibier (avec d'autres rapaces ou des corvidés par exemple). Vincianne Despret aborde de manière très globale cette notion de territoire dans son livre[26]. C'est donc la médiation humaine qui permet à un rapace d'entrer dans des relations apaisées avec un animal d'une autre espèce, alors même que ces interactions ne répondent à aucun besoin primaire tel que se nourrir, se reproduire, etc. Ainsi, si l'individualité des animaux et l'environnement influent sur ces interactions, c'est bien l'humain qui agit comme un impulseur, un créateur et un catalyseur de ces rapports.

Un temps d'adaptation est donc nécessaire, dont la durée dépend des êtres et aussi de l'âge de l'oiseau. Ce travail d'accoutumance est, selon Christophe, beaucoup plus aisé avec de jeunes oiseaux. L'imprégnation qui désigne l'habitude et la tolérance qui en découle, est simplifiée par la naissance du sujet dans un environnement où évoluent des animaux d'autres espèces, et plus particulièrement ici des chiens et des chevaux. Ces éléments étranges et potentiellement dangereux sont alors perçus par le jeune oiseau comme faisant partie de son quotidien.

Il y a quelques années, Christophe et son épouse, Stéphanie, ont monté un spectacle où évoluent ensemble buses de Harris, cheval et chien. Les rapaces font le lien entre Christophe, sur le dos de son étalon Conrad, et Stéphanie qui est au sol avec sa chienne-louve de Saarloos, Mérida. Les oiseaux ne doivent donc être effrayés ni par le cheval, très grand et très impressionnant pour eux, ni par le chien, qui peut être perçu comme un prédateur.

Tarzan, le tiercelet de Harris est très à l'aise dans cet exercice. Dès qu'il voit son fauconnier à cheval, il s'agite et crie dans sa volière, alors qu'il est calme et silencieux en temps normal. Selon Christophe, l'oiseau apprécierait être au gant lorsqu'il est à cheval, car son perchoir serait ainsi plus élevé, lui donnant une meilleure vision des alentours. Christophe essaie de désensibiliser ses jeunes oiseaux au plus tôt, afin qu'ils soient tous habitués à la présence d'équidés.

La participation à ces spectacles a également tissé un lien particulier entre Tarzan et Mérida.

26 Dans *Habiter en oiseau*, 2019

Il arrive fréquemment que, sur des retours de vol libre, Tarzan se perche quelques minutes sur le toit du chenil de Mérida. Il est la seule buse de Christophe à présenter ce comportement et il ne le fait qu'avec *le* chenil de Mérida et *quand* elle est dedans. Il m'est déjà arrivé de participer à des vols libres avec Tarzan quand le chenil habituel est occupé par d'autres chiens, et Tarzan ne s'y est jamais posé.

Si la plupart des oiseaux de Christophe accepte de venir au gant lorsque leur fauconnier est à cheval, ce n'est pas systématique. Certains ont eu besoin de temps de familiarisation plus ou moins longs et quelques-uns refusent toujours la proximité avec un équidé. De même, ils ne sont pas tous à l'aise avec les chiens. Selon Christophe les rapaces font clairement la différence entre les chiens présents quotidiennement sur le terrain et ceux étrangers à la structure et ils se montrent beaucoup plus méfiants envers ces derniers. A l'inverse, Christophe a dû également travailler avec son cheval pour qu'il accepte que des oiseaux viennent voler autour de lui, voir se poser sur sa croupe ou son encolure. Ces relations interpersonnelles entre animaux d'espèces différentes sont donc bien impulsées et encadrées par l'humain.

II) 3-A-c) Et aux multiples manipulations

Les oiseaux de stage et de parc rencontrent des situations souvent plus variées que leurs homologues chasseurs. Tarzan et Yin, deux buses de Harris de Christophe ont ainsi participé au tournage d'un court-métrage post-apocalyptique et ont, à cette occasion, côtoyés des dromadaires. Afin d'habituer les animaux les uns aux autres avant le tournage, Christophe s'est rendu quelques jours plus tôt chez Coralie, la propriétaire des dromadaires. Pour Tarzan et Yin, il s'agissait de leur première confrontation avec des camélidés.

Le jour de la rencontre, les oiseaux sont sortis de leur caisse de transport, puis amenés dans une carrière où se tiennent déjà les dromadaires. Christophe porte Tarzan, qui est bien plus tranquille que Yin, au poing de Liam, qui s'agite beaucoup. Christophe m'explique que les rapaces ont surtout peur de la tête des autres animaux car c'est de là que pourrait venir un éventuel danger. Il avance qu'il est très probable que Tarzan accepte de venir sur son gant s'il été monté sur un dromadaire puisque l'oiseau apprécie de venir se poser lorsqu'il est à cheval, et qu'une forte relation de confiance s'est établie entre eux. Les dromadaires et les oiseaux, toujours gardés au poing, ont ensuite évolué ensemble pendant une dizaine de minutes. Yin a globalement toléré la présence des dromadaires, tant que ceux-ci restaient à une distance qu'elle jugeait convenable et sécurisante, tandis que Tarzan, beaucoup plus confiant, a consenti à être approché plus près.

Le jour du tournage, le réalisateur souhaite filmer deux scènes avec les oiseaux. La première consiste à faire monter Tarzan sur une branche au-dessus du passage des deux dromadaires et de leurs cavaliers, puis à le faire redescendre de l'autre côté. La scène a été tournée sans les dromadaires, avec un plan centré sur l'oiseau. Christophe a fait un premier essai avec Yin en filaire. C'est-à-dire avec une longue longe de plusieurs mètres entre lui et la buse, afin de toujours avoir un contact avec elle. Il savait que cette prise ne compterait pas, mais a tenu à faire un essai pour l'habituer à ce genre de situation. Yin a accepté de se percher sur la bonne branche, mais, gênée par la présence de nombreuses personnes et les lieux non-familiers, elle est montée plus haut et a du être récupérée par la filaire. Pour Tarzan, Christophe a fait le choix de ne pas le mettre en filaire, mais de lui accrocher une balise, par sécurité.

La seconde scène représentait un « champ de vers de terre » avec des rangées de bâches tendues au sol. Tarzan devait se poser au milieu, picorer un faux « ver de terre », qui était en réalité un cou de caille, bien plus appétant, puis repartir de l'autre côté. L'action se déroulait en arrière-plan derrière les deux dromadaires et leurs cavaliers à pied. Sur les deux premiers essais, Tarzan a volé directement de Liam au toit d'une caravane proche, sans s'arrêter au sol. Christophe a supputé qu'il ne se posait pas car il ne connaissait pas la matière au sol. Il a donc pris Tarzan au gant et l'a accompagné sur les bâches en plastique. Sur l'essai suivant, l'oiseau s'est posé sur la bâche sans difficulté.

Ce tournage est un exemple des activités qui peuvent être proposées aux oiseaux de stage ou de spectacle. En fonction des oiseaux, certains exercices seront possibles et d'autres non. Ainsi, Tarzan n'était pas vraiment gêné par les caméras ou les dromadaires, alors que Yin était bien plus réservée. De manière non exhaustive, les buses de Harris de Christophe ont globalement l'habitude de faire des balades en vol libre et d'être promenées au poing par des stagiaires. La majorité de ses rapaces sont familiers des chevaux et acceptent de venir au gant d'un cavalier. Du côté de Roland, la plupart de ses oiseaux participe aux présentations devant un public, que ce soit lors de spectacles de vol ou lors d'exposition individuelle ou poing ou en filaire, et à donc l'habitude de la foule.

II) 3-B) Le cas des oiseaux de stage

II) 3-B-a) Tolérance et patience

Cette pluralité dans les manipulations possibles est concevable de part la très grande tolérance de ces oiseaux. Une habituation progressive durant l'affaitage et souvent le choix d'oiseaux issus de lignées ou d'élevages connus pour leurs bons caractères participent au façonnage de tempéraments patients, dociles et indulgents. Christophe qualifie ses oiseaux de « *très tolérants* », selon lui leur accommodement est du à leur individualité, mais aussi à sa manière à lui

d'affaiter. En riant il me lance « *je ne fais que des oiseaux cool* ». Il a récemment fait l'acquisition d'un jeune tiercelet d'autour des palombes, espèce utilisée à la chasse et réputée pour son côté agressif et « *guerrier* », qui s'est révélé être très doux, presque timide, et très tolérant sur la proximité avec l'humain.

Les buses de Harris qui participent aux stages sont dans cette même indulgence envers l'humain. Les stagiaires par exemple peuvent sans risque récupérer les jets d'une buse alors que celle-ci est en train de manger le morceau de poussin utilisé lors du rappel. Alors qu'un oiseau de chasse acceptera uniquement son fauconnier dans son périmètre immédiat lors de son repas. Un rapace qui craint de se faire voler sa viande va la couvrir. C'est-à-dire qu'il va déployer ses ailes au-dessus de sa proie de manière à la masquer aux yeux d'éventuels concurrents et de paraître plus imposant. Bien que la taille de la viande joue également dans le phénomène de protection, une proie entière aura plus de valeur qu'un morceau rapidement avalé, les buses de Christophe n'ont jamais ce genre de comportement, même avec des stagiaires.

Tolérance n'est cependant pas docilité. Les stagiaires se voient régulièrement rappelé qu'ils manipulent des rapaces, « *ce ne sont pas des poulets* » lance parfois Christophe sur le ton de la plaisanterie. Mais si le ton est léger, l'avertissement est néanmoins présent. Les Harris sont suffisamment vives et précises pour attraper un morceau de viande qui dépasse un peu trop du gant. Un morceau posé sur le haut du pouce peut parfois être saisi sans que l'oiseau ne daigne se poser. Il faut donc tenir fermement l'appât entre le pouce et l'index, de manière à avoir le temps d'attraper les jets pendant que l'oiseau explore le gant. De même, les buses ont habilement l'habitude de repérer le mouvement de la main droite vers la fauconnière et d'amorcer leur venue avant même que le gant ne soit armé. Les stagiaires apprennent souvent à leurs dépends à ne pas quitter les oiseaux des yeux et à prendre de la viande sans regarder. Certains oiseaux, à l'inverse, refusent de venir au gant d'un stagiaire si celui-ci n'a pas au préalable plongé sa main dans sa fauconnière pour en sortir un morceau de viande. Avec l'expérience, Christophe sait reconnaître l'approche d'une Harris au son de ses sonnettes et préparer son gant en fonction. Il cache souvent plusieurs morceaux de viande de plus en plus profondément dans le creux de sa main, d'abord pouce/index, puis paume/majeur, etc, cela afin de recharger son gant moins souvent et de pouvoir effectuer des rappels successivement.

II) 3-B-b) Des rapports aux stagiaires parfois complexes, ou composer avec les néophytes

Afin de rendre le contact avec les stagiaires le plus agréable possible pour ses oiseaux, Christophe explicite une série d'indications de comportements et de postures, que les stagiaires sont

invités à suivre. Certaines peuvent paraître évidentes : ne pas courir, ne pas crier, ne pas faire de gestes brusques, tandis que d'autres dépendent directement du registre de la fauconnerie : comment positionner son bras pour porter un oiseau de manière confortable, comment faire un rappel, etc. Malgré toutes ces précautions, l'alchimie n'est pas toujours évidente. Les très fortes disparités entre les experts, ceux qui possèdent leurs propres oiseaux ou travaillent à leur contact depuis longtemps, et les néophytes, des apprenants en stage d'initiation ou de perfectionnement, ont des répercussions sur l'acceptation des oiseaux. L'enjeu est pourtant de taille. Il faut réussir à obtenir de l'oiseau qu'il accepte de se faire manipuler par des personnes inconnues qui, dans la majorité des cas, ne connaissent rien aux gestes de la fauconnerie. Pour l'organisateur du stage, le défi est crucial. Si les élèves sont confrontés à un refus strict et absolu, l'apprentissage n'est, de fait, pas possible. Il faut donc trouver l'équilibre qui permet à ces étrangers, qui ont payé des frais de participation et ont donc des attentes conséquentes, de se faire accepter et aux oiseaux de ne pas se sentir brusqués ou contraints.

La position du corps et la maîtrise des gestes de base, associées à l'appétence d'un morceau de viande, suffisent dans la majorité des cas. Christophe a des oiseaux patients et tolérants, qui réagissent positivement à la plupart des stagiaires. Une bonne posture représente la base du confort de l'oiseau, qui sera plus enclin à revenir sur un perchoir confortable. Marcel Mauss appuyait que le corps constitue « *le premier et le plus naturel instrument de l'homme. Ou plus exactement, sans parler d'instrument, le premier et le plus naturel objet technique, et en même temps moyen technique…* »[27]. En fauconnerie, il y a donc un double rapport entre le corps du pratiquant et le corps de l'oiseau. Le corps est le premier élément d'interaction avec l'animal. Le fauconnier doit donc concevoir et interagir avec un être vivant, doué de singularité et de subjectivité.

Même avec un bonne position physique, il peut arriver que sous l'impulsion de l'agacement ou de l'envie de s'envoler l'oiseau s'agite et tente de se jeter hors du gant. Il se retrouve ainsi parfois pendu par les jets, agitant les ailes la tête en bas. Cette situation arrive assez régulièrement, jusqu'à plusieurs fois par balade au poing avec des stagiaires. Il ne faut alors surtout pas secouer le bras, mais le lever légèrement. De cette façon l'oiseau va se stabiliser et remonter de lui-même. Dans les rares cas où l'oiseau reste pendu à l'envers, une personne habituée pourra le pousser doucement au niveau de la queue, chose plutôt inconfortable pour lui qui l'incitera à remonter se percher.

Des cas plus extrêmes de relation impossibles peuvent survenir. À ce sujet, nous allons aborder le cas des rapports entre Yin, une forme de Harris de deux ans au moment des faits, et Iris, une stagiaire de Stéphanie pour la partie élevage de chiens. Christophe m'avait prévenue que les

27 Dans *Les techniques du corps*, 1936

oiseaux « *ne l'aiment pas* ». Selon lui, c'est parce-qu'ils la trouvent « *inconfortable* ». Au cours d'un vol libre, j'ai pu en effet observer que Yin volait à de nombreuses reprises la viande sur le gant d'Iris, sans lui laisser le temps d'attraper les jets, voir parfois sans même se poser. Ces attitudes sont contraires à l'habitude de Yin qui a tendance à « *faire la vaisselle sur le gant* » et à prendre son temps avant de repartir. Cette situation est un exemple d'un échec dans la tentative de faire accepter un stagiaire aux rapaces. La personne en question est tolérée, mais l'oiseau est clairement dans la réserve et la défensive.

À l'inverse, voici un autre exemple de relation au stagiaire, observé avec le même oiseau, qui met en avant une situation d'acceptation de la part de Yin. Cet apprenti s'inscrivait dans le cadre d'un stage long de dix jours, dans le but d'ensuite monter un dossier de demande de capacité de détention. Il avait déjà fait un stage d'initiation auparavant et connaissait donc les premières bases de la fauconnerie. Christophe lui a confié Yin dans l'optique qu'elle devienne en quelque sorte « son » oiseau pour la durée du stage. Selon lui, elle serait encline à s'attacher aux stagiaires présents sur une période longue, car la relation qui la lie à Christophe ne serait pas fusionnelle. Même si la confiance est présente et que Yin reconnaît Christophe comme son fauconnier principal, elle serait en quête d'une relation plus intime avec un individu spécifique. Selon lui, cette situation découlerait de l'affaitage de Yin durant lequel il aurait mis moins d'affect et moins de sentiment qu'avec Tarzan ou d'autres oiseaux. Yin a ainsi parfaitement assenti la proximité avec ce stagiaire et les dix jours de stage ce sont passés sans difficulté d'acceptation.

Ainsi, même si Christophe donne un maximum de clefs pour qu'une relation éphémère puisse émerger durant un stage, il arrive parfois que le lien ne se tisse pas. « *Des fois ils ont des tronches.* » m'expliquait Roland, des têtes que les oiseaux ne tolèrent pas, sans forcément de raison apparente. Cela passe souvent inaperçu mais certaines buses refusent occasionnellement de venir au gant d'un stagiaire en particulier. Christophe camoufle alors ce rejet du mieux qu'il peut, en encourageant d'autres oiseaux à visiter le gant honni. Il respecte toujours ce que veut l'oiseau et ne force pas des contacts qui ne fonctionneraient pas dans tous les cas.

II) 3-C) Contact avec le public

II) 3-C-a) Composer avec l'imprévisible

Que ce soit lors de stages ou durant un spectacle, le fauconnier doit prendre en considération l'hétérogénéité du public présent afin de prévenir les éventuelles réactions de ses oiseaux. Ainsi tout élément sortant de l'habitude est susceptible de déclencher une réaction de peur. Le rapace peut soit

choisir de rester figer sur place et de refuser de voler, ou au contraire préférer la fuite et partir se cacher en lieu sûr.

Concernant les éléments intérieurs qui découlent du comportement du public présent dans la structure, Roland m'indique que « *j'essaye d'anticiper. En bas la caissière elle précise bien que voilà on court pas, on crie pas, etc, etc. Moi si je vois dans le public qu'il y a un appareil photo avec un énorme trépied machin, je demande à la personne de se mettre sur le côté.* ». En amont du spectacle, lorsque les visiteurs s'installent, il scrute attentivement le public pour repérer les jeunes enfants, susceptibles de s'agiter ou de crier, les poussettes ou les grands chapeaux qui peuvent impressionner les oiseaux, et tout autre élément sortant de l'ordinaire.

La couleur des vêtements peut également avoir son importance. Christophe m'expliquait que ses oiseaux sont habitués à des teintes de gants sombres, car ce sont les coloris qu'il utilise. Un jour, un stagiaire était venu avec son propre gant d'un rouge vif, ce qui avait beaucoup perturbé les oiseaux, qui ne s'y étaient quasiment pas posés. Ainsi des vêtements un peu ample, d'une couleur vive et qui s'agiteraient dans le vent, peuvent impressionner les rapaces. Cela dépendra du vécu de l'individu et de son degré de tolérance.

Roland considère que son parc est « *un site où ça risque pas grand chose. Dans le sens où si l'oiseau a peur bon je sais qu'il part, après normalement il revient. Après il y a des exceptions. Le percnoptère ça fait vingt ans qu'il volait avec nous, il est pas revenu.* »[28]. La relation de confiance qu'il a construite sur la durée avec ses oiseaux lui permet d'avoir la conviction qu'ils reviendront en cas de fuite. Plus le nombre d'oiseaux en vol est élevé et plus grand est le risque qu'un ou plusieurs individus prennent peur et quitte le spectacle.

Parfois des événements imprévus, extérieurs au parc peuvent survenir. Comme dans cette anecdote qu'il me racontait au sujet du tour de France à vélo :

> *Moi j'ai eu une année, en plein balais aérien quand tu as dix-douze, à l'époque y'en avait même presque quinze je crois des oiseaux en vol, et les quatre hélicoptères du tour de France à deux cents mètres de nous en stationnaire en train de filmer le tour. Et là t'a tous tes oiseaux qui font pfiuus !*
>
> *Et puis voilà, comme ils connaissent bien, quant les hélico sont partis tout le monde est revenu et est rentré comme une lettre à la poste. Parce-que voilà la relation en amont était bien établie et qu'ils avaient déjà vécu ça progressivement. Des petites perturbations qui faisaient que. Mais c'est sur que du jour au lendemain tu mets un débutant comme ça... ça risque d'être compliqué. Parce-que bon la nourriture c'est la base, mais ça fait pas tout.*

Au delà d'une sensibilisation du public, Roland essaie donc de préparer ses oiseaux à un

28 Entretien du 21 juillet 2022

maximum de situations. Plus un oiseau aura l'habitude de rencontrer des éléments insolites dans des circonstances spéciales et plus il aura confiance en lui et son fauconnier et donc plus il sera serein pour affronter de nouveaux événements.

II) 3-C-b) Quid du contact physique

La proximité avec du public induit également des contacts physiques. Que ce soit des caresses, de la part du fauconnier ou d'un étranger, ou des palpations pour vérifier l'état de santé, l'action de toucher un rapace n'est pas anodine et nécessité quelques prérequis.

On attend d'un oiseau de fauconnerie qu'il tolère un certain nombre de manipulations physiques qui ont pour but de s'assurer de son intégrité corporelle. Patrick Morel l'affirme, « *la palpation et surtout son comportement renseigneront le fauconnier sur la condition réelle de l'oiseau* »[29]. La palpation consiste à examiner avec ses doigts la zone située entre le jabot et le sternum, afin de contrôler la musculature de l'oiseau et ainsi vérifier à la fois qu'il est suffisamment musclé et qu'il n'est ni trop gras, si les os sont difficilement décelables, ni trop maigre, à l'inverse si les os sont saillants. L'oiseau doit également tolérer que l'humain lui touche les pieds, afin d'examiner l'état des équipements : jets, bracelets ou bagues, et d'expertiser d'éventuelles blessures.

La majorité des buses de Christophe se laisse toucher les pieds par les stagiaires, mais sont plus réticentes à se laisser palper le thorax. Certaines sont radicalement opposées à ce genre de manipulation. C'est le cas de la toute première buse que j'ai eue sur le poing lors de mon stage d'initiation en mai 2020. C'était un oiseau encore jeune au caractère « *compliqué* » selon Christophe, certainement à cause de mauvais contacts chez son naisseur, avant qu'il ne le récupère. Kimo ne supportait pas que les humains, et encore plus les stagiaires, lui touchent les pattes. Il pouvait devenir agressif et « *envoyer les pieds* », c'est-à-dire essayer de donner un coup de griffe à la main imprudente qui se serait approché trop prêt.

Photographie 30 : Roland embrase sa chouette lapone. Les nocturnes sont souvent plus tolérants aux contacts physiques

Crédit : Les Aigles d'Aure

Patrick Morel avance que « *Il faut laisser le temps aux oiseaux ; leur « temps-oiseau » n'est pas notre*

29 Dans *L'Art de la fauconnerie*, 2013

« temps-homme » […] Il ne faut pas leur imposer notre rythme mais nous adapter au leur. Dans le milieu animal, on se presse quand il y a danger. La précipitation du fauconnier peut donc être perçue comme une menace, qui justifiera les réactions parfois brutales de l'oiseau... ». Selon lui, la manière d'aborder un oiseau, que ce soit pour le récupérer au perchoir ou ici pour le toucher, peut donc influer sur une réaction de défense. Christophe, ou encore Cédric le chasseur, m'avait déjà parlé de la nécessité d'avoir des gestes doux, mais sûrs. Une hésitation ou une attitude figée pouvant être interprétée par l'animal comme un acte de prédation à son encontre ou comme le signe qu'un danger est imminent. Liam, le fils de Christophe, me lançait à ce sujet « *Toucher un oiseau c'est comme sauter à l'eau. Si tu fais ça bien il ne t'arrivera rien, et sinon tu auras mal.* ».

Photographie 31 : Christophe embrasse Tarzan. Tous les deux sont très proches et l'oiseau accepte ce genre de contact physique, qu'il refuserait de la part d'autres personnes

Le contact physique pour un rapace est donc de l'ordre de la tolérance. De quelque chose qu'il a appris à accepter, sans pour autant en retirer une forme de plaisir. « *Tu ne touches pas un oiseau pour lui, mais pour toi.* » affirme Christophe. Ainsi, toutes les petites marques physiques d'affection, les caresses ou les bisous rapides, ne sont pas perçues comme positives par l'oiseau, mais, au mieux, comme neutres. Elles servent uniquement à contenter l'humain. Les nocturnes semblent un peu plus tolérer ces contacts : que ce soit comme cette chouette lapone avec Roland ou même les hiboux de Christophe durant les stages, qui laissent les stagiaires leur caresser les plumes du poitrail. Dans les discours, il est clairement énoncé que ces marques physiques d'affection sont inutiles, et pourtant, dans les faits, elles sont régulièrement observables, et plus encore dans le cadre de relations très proches, comme Christophe avec Tarzan.

II) 3-C-c) La nature à portée de soi

Les stages et les parcs permettent au public, souvent très ignorant de la fauconnerie, de se sensibiliser à la question des rapaces : leurs modes de vie, leurs particularités et éventuellement leur protection. Ces animaux souvent discrets, dont seules quelques espèces sont communément connues et très exceptionnellement familières, alors même que les buses variables, milans noirs et autre chouettes effraies vivent à proximité immédiate des humains, sont alors à portée de regard, de considération, et parfois même de mains. Faire connaître ces animaux encore victimes de préjugés est une des missions premières de Roland ou Christophe. Ils sont régulièrement confrontés à des inquiétudes liées aux croyances populaires : les chouettes et hiboux portent malheur, les aigles dévorent les enfants, ou encore les vautours attaquent les troupeaux dans les alpages. Autant d'idées arrêtées que les stages et les parcs combattent en faisant entrer les rapaces dans la sphère de l'accessible et du visible.

Ces structures permettent d'exposer des espèces et des modes de vie, mais également de récréer un spectacle de la nature. Des actes de prédation sont ainsi mis en scène et encadrés. Lors de son ballet aérien où il fait voler une petite dizaine d'oiseaux ensemble dans le ciel pyrénéen, Roland convie les spectateurs à assister à la capture de fausses proies, interprétées par des morceaux de viande qu'il jette en l'air. Le public peut alors admirer l'adresse et la vitesse des milans noirs ou royaux, ou encore des buses féroces, qui rivalisent de prouesses aériennes pour attraper les appâts. Certes, la phase d'attente et de poursuite du gibier sont occultées pour mettre à l'honneur la capture, mais la scène n'en reste pas moins impressionnante. Les nombreuses acclamations du public et les commentaires élogieux en témoignent. « *C'est impressionnant !* », « *Incroyable !* », « *Époustouflant !* » sont autant de remarques qu'il est possible d'entendre au sortir d'un balai aérien.

Photographie 32 : Mihawk encapuchonée

À son niveau, Christophe reproduit également le spectacle naturel d'un chasseur attrapant sa proie. Lors d'une journée de stage, lorsque le site le permet, il propose une démonstration d'entraînement de haut vol sur leurre avec sa forme de faucon sacre, Mihawk.

Cet exercice se déroule généralement de la manière suivante. Liam ou un apprenant de longue durée se tient, avec les stagiaires sur une petite butte, Mihawk encapuchonnée au poing. Christophe se positionne en contre-bas, dans un espace ouvert et dégagé. Il tient un bâton d'environ 1m50, terminé par une longe d'un mètre au bout de laquelle s'agite un leurre. Élément de cuir en vague forme d'oiseau, le leurre est suffisamment solide pour résister aux serres d'un rapace. Un poussin entier ou un gros morceau de viande est accroché dessus, il sert à la fois de motivateur et de récompense. Sur un signe de Christophe, le porteur de Mihawk lui enlève son capuchon, en utilisant à la fois sa bouche et sa main libre pour tirer sur les cordons de chaque côté de la tête de l'oiseau, et la laisse s'envoler. Avec un cri, Christophe recentre l'attention du faucon sur le leurre qu'il fait tournoyer autour de lui. L'oiseau fera plusieurs passes, à pleine vitesse, jusqu'à buffeter le leurre. Dès que l'appât est touché, Christophe le laisse tomber à terre et Mihawk peut venir profiter de sa capture. Parfois elle arrive directement à lier le leurre et ne le lâche plus.

Les stagiaires peuvent ainsi voir à la fois un entraînement de haut vol, mais surtout une reproduction d'un acte de chasse. Le fauconnier se fait ainsi le médiateur entre un spectacle du sauvage : la prise d'une proie, et le public. Par les stages et les parcs, les spectateurs sont invités à entrer dans l'intimité de l'univers des rapaces et de la fauconnerie. Que ce soit en observant, dans les parcs, ou en participant, lors de stages, ils se retrouvent au plus proche d'un monde qui est habituellement caché, car sauvage et discret.

II) 4) Les difficultés de l'élevage ; entre affaitage et reproduction

Tous les fauconniers que j'ai rencontrés se sont à un moment questionnés sur les avantages de faire reproduire leurs propres oiseaux à domicile. Nous allons à présent nous pencher sur les différences entre les femelles et les mâles dans les pratiques de fauconnerie et sur l'importance du passage à la maturité sexuelle dans l'évolution des comportements. Nous évoquerons ensuite l'élevage en soi, avec les péripéties rencontrées par mes interlocuteurs : leurs espoirs, leurs attentes et aussi leurs difficultés.

II) 4-A) Formes, tiercelets, juvéniles et matures

II) 4-A-a) Forme ou tiercelet ?

Chez la majorité des espèces de rapaces, la femelle est plus grosse d'environ un tiers que le mâle. Selon certains fauconniers, cette différence physique se ressent dans le caractère et dans les

aptitudes de vol. La préférence pour un sexe ou l'autre et également les qualités attribuées dépendent en grande partie du point de vue de l'individu.

Ainsi, Cédric, le chasseur, a une préférence pour les formes, les femelles. Selon lui, leur taille plus conséquente leur permet d'attraper des proies plus grosses et elles seraient aussi plus agressives et plus battantes sur le gibier. La relation entre l'oiseau et l'humain serait en outre plus intense, voir fusionnelle, avec deux partenaires de sexes opposés et il a donc l'impression de se lier plus facilement avec des formes qu'avec des tiercelets.

A l'inverse, Christian, le chasseur prêt d'Agen, considère que les tiercelets sont plus chasseurs et offrent des vols plus spectaculaires lors des courses-poursuites et de la capture de proies. Il explique que, dans la nature, les femelles restent au nid pour couver puis pour veiller sur les jeunes poussins. Durant ce temps, les mâles sont chargés de nourrir à la fois leur compagne et leurs petits et développeraient donc de meilleurs capacités de vol, compensant leur taille moindre par une meilleur agilité.

Pour les stages, Christophe considère que les tiercelets de buses de Harris présentent des caractères « *plus cool, plus tolérant, que les femelles* ». Les formes s'affirmeraient davantage et auraient « *de plus gros caractères* ». Il affirme « *Je ne fais pas confiance aux femelles. Elles sont plus instables. La première année* [de stage] *elles sont surprises donc elles laissent faire, la deuxième elles commencent à voir venir et après c'est fini, elles en ont marre.* ». Le passage à la maturité sexuelle serait également plus marqué pour les formes, qui ajouterait à leur personnalité déjà affirmée une meilleure confiance en elles. Selon Christophe, le mode de vie naturel des Harris influe sur ces particularités. Dans la nature, ces buses vivent en meute de quatre à six individus en moyenne. Le groupe est dirigé par une femelle dominante, secondée par son partenaire. La structure est relativement familiale puisque les jeunes restent avec le groupe jusqu'à leur émancipation vers deux ou trois ans. L'équilibre de la meute est garantie par la forme la plus puissante. Le mâle dominant peut changer sans impacter l'ensemble et il arrive même que plusieurs partenaires se partagent les faveurs de la femelle.

Roland, de son côté, ne constate pas de grande différence entre les femelles et les mâles. Pour lui, c'est davantage l'individualité de l'oiseau, son tempérament et son vécu, qui influeront sur sa prédisposition à voler, ainsi que son poids. Il avance que[30] :

30 Entretien du 21 juillet 2022

« *Après c'est quand même vrai qu'avoir des oiseaux haut en poids ça permet d'avoir des oiseaux plus volants. Tu verras y'en a un le percnoptère […] lui c'est vraiment un oiseau pot de colle. Il est un peu trop imprégné à mon goût ce qui fait que lui si je le garde un peu bas en poids il volera jamais. Il sera sans arrêt en train de réclamer.*

Déjà là tu vas faire tu le pousses, pfouish, il fait un tour il revient. Des fois il essaie d'insister un peu mais donc si je veux qu'il vole je suis obligé de le mettre un peu haut en poids, mais par contre, voilà il risque d'avoir peur d'un peu n'importe quoi. Après ça fait partie de la règle du jeu. »

Alors que Christophe considère que c'est la faim qui poussera ses buses à venir au gant des stagiaires pour récupérer de la nourriture. Ainsi, chaque fauconnier a donc sa propre vision de ce qui encourage un oiseau à voler : l'habitude, la relation, la faim, l'envie de voler, etc, et des caractéristiques propres à chaque sexe.

II) 4-A-b) Le cap de la maturité sexuelle

Les fauconniers que j'ai interrogés s'accordent toutefois sur l'importance du passage à la maturité sexuelle chez les rapaces. D'une manière générale, plus l'espèce est imposante et plus la maturité arrivera tard. Ainsi, une buse de Harris est mature vers deux ans alors qu'un aigle royal devra attendre ses quatre ans. Ce passage à l'âge nubile s'accompagne de changements physiques, par exemple les pattes des Harris ou des faucons sacres initialement blanches jaunissent et les plumages prennent leur livrée d'adulte, et également de changements de caractère et de comportement. D'une manière générale, un jeune oiseau accepte de faire beaucoup de choses, notamment des choses nouvelles et inédites. À l'inverse, un mature sera beaucoup plus réticent et découpe les activités en deux catégories : les choses qu'il apprécie de faire et les autres. La personnalité s'affirme, les individus sont plus assurés et aussi plus sensibles aux périodes de reproduction.

Viking, le hibou grand-duc sibérien est un très bon exemple des incidences de la saison de reproduction. Vers les mois de février-mars 2021, son comportement a été impacté par la présence d'une congénère sauvage, hibou grand-duc européen, qui l'appelait tous les soirs dans l'espoir de former un couple. Queue dressée, plumes gonflées et hululements accueillent les humains qui viennent lui rendre visite. Cette position de charme, qui appartient au répertoire de la parade nuptiale, s'est accompagnée d'un comportement particulier. Lorsqu'il s'est posé au gant de Christophe venu le chercher dans sa volière, Viking a piétaillé. Il a marché sur place en martelant le

gant avec ses pattes et en émettant une série de sons gutturaux. Cette attitude est typique d'un comportement de pré-accouplement. En effectuant ces mouvements sur le dos de la femelle, le mâle l'incite à écarter ses plumes et à accepter l'accouplement. Viking était globalement plus « susceptible », réticent à venir au gant et très impatient en présence de l'humain. Pour Christophe, il était « *contrarié par les hormones* » et avait du mal à gérer sa première saison en tant qu'adulte.

Yin, la buse de Harris a, elle aussi, affiché un changement de comportement à l'approche de sa maturité sexuelle. Selon Christophe, elle devient moins tolérante avec les personnes qui la côtoient habituellement et plus « *regardante* » avec les stagiaires. Son comportement devient « *plus compliqué* ». De plus, une mauvaise expérience est survenue au début du mois de février 2021. Lors d'une balade en libre avec Tarzan et Yin, Christophe et Iris, la stagiaire de Stéphanie, se sont retrouvés à cours de viande. Iris a refusé de garder Yin au poing jusqu'au retour à la volerie la jugeant trop lourde. Christophe a alors pris la décision de porter la buse sous le bras « *en mode bébé* », chose qu'elle aurait très mal vécue. Christophe a beaucoup regretté cette décision car depuis Yin est plus capricieuse sur les rappels et moins tolérante au gant. Pour lui, cette mauvaise expérience s'ajoute à l'approche de sa maturité sexuelle et c'est bien la somme de ces deux éléments qui expliquent son changement de comportement. Pour y remédier, il a pris la décision de travailler Yin quelques mois comme un jeune oiseau, c'est-à-dire avec des rappels courts, des vols faciles, beaucoup de surveillance et peu d'attrapage de jets.

Depuis, son attitude s'est radoucie et elle est moins « *susceptible* ». Cependant au début de l'année 2022, elle a attaqué un jeune Harris lors d'un vol libre. Selon Christophe, cette agression s'explique par le fait que Yin a pleinement fini sa transition à l'âge adulte et qu'elle se pose désormais comme la femelle dominante du groupe. Elle en aurait eu « *marre des jeunes qui gueulent sans arrêt* ». Son caractère s'est donc bien affirmé depuis qu'elle est nubile et cela a eu des répercussions sur son travail au quotidien, sur sa participation au stage et également sur sa place dans la meute de Harris. Christophe est depuis obligé de faire attention aux oiseaux avec lesquels il la sort car elle se sent pleinement légitime à sa place de dominante.

II) 4-B) La reproduction, objectifs et enjeux

II) 4-B-a) Des naissances rares

Former un couple reproducteur et obtenir des petits nécessitent la concordance de plusieurs facteurs. Il faut tout d'abord sélectionner deux individus dont les tempérament et les envies vont être compatibles. Par exemple, Christophe a formé un couple de faucons sacres en introduisant la

femelle dans l'espace du mâle alors que ce dernier était légèrement blessé. La forme l'a « *très mal pris* » et a attaqué ce tiercelet diminué. Bien que leurs rapports se soient apaisés sur la durée, la femelle a continué à rejeter le mâle. Christophe pense qu'elle est trop âgée et qu'elle « *ne veut plus* ».

La création d'un couple est un bouleversement pour l'oiseau. Les formes sont sorties de leur espace habituel pour être amenées ou directement dans la volière du mâle, ou dans une volière de reproduction que le mâle aura rejoint quelques jours plus tôt. L'idée est de reproduire le comportement observable dans la nature où le mâle courtise la femelle et l'invite dans le nid qu'il a construit. Roland témoignait des difficultés rencontrées par « *La chouette de l'Oural cette année, début du spectacle, assez difficile. En fait, je l'avais mise avec le mâle. Ils se sont pas du tout attaqués, mais chacun dans son coin. Et bien ça l'a perturbée. Parce-que ça fait des années […] elle est célibataire. Elle pond entre six et huit œufs par an et là même pas pondu du tout. Et encore je l'avais enlevée du mâle. Donc ouais, des fois il y a des choses faut pas expliquer. Je cherche pas à expliquer.* ». En étant seule, elle semblait prête à se reproduire, puisqu'elle pondait des œufs, mais le fait de la mettre au contact d'un mâle l'a déstabilisée. Roland a avancé deux hypothèse : peut-être n'était-elle finalement pas prête à mener une couvée, ou alors le tiercelet ne lui convenait pas.

Photographie 33 : Hei-Hei le poussin de Harris, qui ne vécu que quelques jours, sous la lumière orangée d'une lampe chauffante

De plus, même quand le couple fonctionne et s'accepte, les naissances ne sont pas garanties pour autant. Christophe a un couple de buses de Harris dans une volière spéciale, un peu à l'écart des allées et venues. Le duo fonctionne bien, s'accouple et pond chaque année. En 2020, tous les œufs qui ont été pondus ont tous été cassés. Christophe a soupçonné des prédateurs, tel les rats, ou juste la maladresse du binôme. Pour la saison 2021, il a pris la décision de retirer les dix premiers œufs pour les placer en couveuse artificielle et de laisser les autres au couple. La femelle « *râle* » beaucoup à l'approche de l'humain car elle « *sait* » qu'on vient lui prendre sa ponte.

Le premier poussin né en couveuse est mort très vite. Le second, baptisé Hei-hei, n'a pas survécu

plus de deux semaines. Stéphanie a du l'aider à sortir de sa coquille car deux jours après avoir commencé à la fissurer il n'avait toujours pas éclos. Elle le nourrissait trois fois par jour, sous lampe chauffante, avec des morceaux charnus de cuisses de poussins, de cœur et de poumons. Il est finalement décédé car il n'arrivait pas à se relever sur ses pattes, ses membres étant toujours trop écartés dans une position non naturelle. Stéphanie s'était beaucoup attachée à lui en disant qu'il serait « *mon* » oiseau plus tard.

II) 4-B-b) Un réseau d'éleveurs international

Durant l'incubation des œufs en couveuse, Christophe et Stéphanie se sont tournés vers une connaissance qui pratique également des naissances de rapaces sous machine artificielle. Ainsi, bien que les fauconniers aient tendance à travailler seul, un réseau d'entraide et d'échanges apparaît autour de la reproduction et de l'acquisition de nouveaux oiseaux. Christophe m'a confié que s'il n'arrivait pas à avoir de naissance, il achèterait de jeunes buses auprès d'un éleveur en Espagne. Selon lui, le marché est plus développé là-bas, avec des offres de rapaces plus diversifiées et des prix plus attractifs.

Concernant le choix des éleveurs auprès desquels il prendrait des oiseaux, il retourne préférentiellement auprès des naisseurs qu'il connaît. C'est-à-dire des connaissances auxquelles il a déjà pris un oiseau et dont l'attitude et le comportement de l'animal l'ont satisfait. Par exemple, il est très content du caractère de Tarzan et a donc acheté deux demi-frère provenant du même élevage. À l'inverse, il avait acheté il y a quelques années deux frères d'un autre éleveur, dont l'affaitage s'est révélé très compliqué, pour des résultats décevants. Les oiseaux étaient craintifs, anxieux et intolérants envers les stagiaires. Il n'a donc pas repris de buse à cet élevage.

Photographie 34 : Diego, buse bleue du Chili, importée du Pérou

Crédit : Les Aigles d'Aure

Au-delà de l'Espagne, c'est tout un réseau d'échanges européen qui se dessine. Mihawk, la faucon sacre, vient par exemple d'un important élevage en Autriche. Elle devait initialement être vendue à de riches fauconniers du Qatar, mais la vente n'a pas eu lieu. Son naisseur a alors proposé plusieurs faucons sacres sur le marché européen à des prix moindres.

Roland de son côté a déjà mené des programmes d'échanges avec d'autres parcs de volerie afin de former des couples. Un de ses vautours percnoptères par exemple est parti aux Aigles du Léman, en Haute-Savoie, tandis qu'une forme de la même espèce, confiée au Puy du Fou, en Vendée, a donné naissance à des petits qu'il a ensuite pu récupérer. Enfin Diego, sa buse bleue du Chili, « *d'après les papiers,* [est un] *oiseau venant de la nature, capturé et importé du Pérou, vingt-six ans, j'ai les papiers de l'aéroport de Lima. Lui c'est un vrai de là-bas.* ».

II) 4-B-c) Les raisons qui poussent à tenter des reproductions et l'importance de l'affaitage

Photographie 35 : Deux bébés buses de Harris d'environ 1 mois, nourries avec une grande pince à épiler

La raison qui motive principalement les fauconniers à avoir leurs propres petits est celle de l'affaitage. Plus proche de l'éducation que du dressage, l'affaitage englobe tout ce qui touche à l'apprentissage de l'oiseau, de la tolérance à l'humain et aux différents matériels ou objets utilisés à l'inclinaison à revenir au gant lors de vol libre. C'est une étape cruciale et délicate dans le développement d'un oiseau, car d'elle va dépendre une part importante de son comportement et des éléments que l'animal tolérera ou non. Elle est difficilement quantifiable dans le temps et il est impossible de lui faire correspondre des bornes temporelles liées au développement physique de l'oiseau. Certains individus évolueront très rapidement, tandis que d'autres passeront des semaines sur un même exercice. C'est une question d'individualité et de ressentis du fauconnier.

Le fait d'avoir un oiseau né au domicile est donc perçu comme un gain de temps et d'énergie puisque le petit sera déjà familier de son environnement, des humains et des animaux, qui y vivent et sera habitué à la « *pâte* » de son fauconnier. Des poussins nés sur place avanceront plus rapidement dans l'affaitage et pourront même se passer de certaines étapes, notamment dans l'acceptation du gant ou dans le travail en filaire. Lors d'achat auprès d'éleveur, Christophe essaie d'avoir des oiseaux les plus jeunes possibles. Drax, une jeune buse de Harris arrivée en mai 2021 suite à un achat en Espagne s'est montrée très réceptif au travail et a rapidement accepté Christophe. Ce dernier l'a rapidement nourrie au gant dans une volière libre afin de créer une association gant-espace sécurisé de protection et de nourrissage. Christophe a choisi de ne pas le travailler en filaire, mais de passer directement au vol libre car un lien s'est très vite tissé entre eux du fait du jeune âge de Drax.

A l'inverse, j'ai pu observer les conséquences de ce que Christophe a qualifié de « *mauvais* » affaitage. Rocket est un oiseau récupéré déjà affaité. Il est compliqué à manipuler, très méfiant, et aucune confiance n'a pu s'établir, alors même que son affaitage a été repris depuis le début à plusieurs reprises. Il est sale, ne se lave pas ou peu, a peur de la main, est craintif, ne sort pas en vol libre et couve énormément sa viande lorsqu'un humain est à proximité, y compris lorsqu'il mange sur le gant. C'est un comportement de défiance et de crainte. De plus, il s'est déjà enfui à plusieurs reprises. Stéphanie a essayé également de s'en occuper, sans davantage de succès. Selon Christophe, toute son attitude viendrait d'un mauvais affaitage qu'il aurait eu dans son passé.

Roland aussi affirme que « *oui c'est sur que si tu veux je préfère les avoir plus jeunes. […] J'avais deux corbeaux que j'avais achetés l'an dernier, qui avaient déjà volé en spectacle etc, mais on a pas la même notion de voler, parce-que franchement même Olivier qui bossait avec moi et qui adore les corbeaux me disait « mais c'est pas possible, ils sont nuls ! »* ». Ainsi, il est plus simple de créer une relation avec un jeune oiseau et de lui faire prendre des habitudes de travail. Un adulte, déjà affaité, sera influencé par les caractéristiques de son précédent fauconnier. Tous les fauconniers ne sont pas, et ne deviennent pas, éleveurs, mais selon Christophe c'est une étape supplémentaire dans le cheminement vers davantage de fluidité et de profondeur dans la relation et le travail.

Roland a récupéré un faucon sacre adulte qui appartenait à une connaissance à lui. L'oiseau, peu habitué à la vie en parc, avec la proximité d'autres oiseaux, du public, etc, s'est révélé extrêmement craintif, voir peureux. Il avait beaucoup de « *défauts* », s'est enfui à plusieurs reprises et fuyait le gant. Roland a conclu fatidiquement « *Donc lui ça risque d'être très très très compliqué.*

Je pense même que c'est le genre de truc qu'on peut même pas récupérer. » afin de souligner le fossé entre l'attitude de l'oiseau et le comportement qu'il attend de ses rapaces de spectacle.

Enfin, pour certains parcs de volerie, une dimension de sauvegarde des espèces peut s'ajouter. Christophe de son côté souhaite avoir en permanence une « *réserve de jeunes oiseaux* » pour pallier aux éventuelles pertes et faire une rotation dans ses oiseaux de travail. Pour lui, un équipage se compose de minimum six oiseaux et il souhaite donc posséder douze buses de Harris pour les stages. La présence de petits nés chez lui serait un gain de temps et de qualité dans le travail.

II) 5) Approche anthropologique, apports d'auteurs et réflexions conclusives

Dans cette seconde partie nous avons abordés deux autres catégories de pratiques possibles avec un rapace : les stages d'initiation et les parcs de volerie. Toutes deux permettent de mettre en contact des néophytes, que ce soit de manière participative ou contemplative, avec des oiseaux de proies. Nous avons évoqué l'importance de l'habitus dans les soins du quotidien, la gestion d'un oiseau dans son environnement immédiat, l'incroyable diversité d'espèces et de pratiques possibles, qui va de pair avec la grande tolérance de certains individus, ainsi que les diverses modalités relationnelles entre un oiseau et son fauconnier et entre un oiseau et un humain « autre ». Nous avons également approché les particularités de l'élevage de rapaces en captivité, à travers notamment l'évolution physique et psychologique de l'oiseau, les différences entre formes et tiercelets, ainsi que les enjeux derrière la volonté de faire reproduire ses oiseaux.

A présent, je propose de mobiliser quelques auteurs qui ont travaillé sur la thématique animale : que ce soit les différentes catégorisations des animaux et leurs frontières, la notion de *prägung*, ou encore le rapport de l'animal à son territoire. Leurs apports permettent, à mon sens, d'approfondir les notions et éléments abordés dans cette partie. Je m'efforcerai de les faire entrer en résonance avec les observations découlant de l'étude des pratiques cynégétiques en fauconnerie afin de proposer un paragraphe réflexif et conclusif reprenant nos deux premières parties.

II) 5-A) Perception des rapaces de fauconnerie : comment les catégoriser ?

Lors de mes observations libres et des échanges que j'ai pu avoir avec des fauconniers, il m'a semblé percevoir une forme de contradiction, voir de flottement, dans la perception des rapaces de fauconnerie et dans la définition de leur statut. Les discours comme les pratiques semblent montrer une apparente contradiction, un accord impossible entre des origines sauvages et une docilité

désirée. Je vais essayer ici de rendre compte de cette complexité et tenter d'en tirer une esquisse la plus en adéquation possible avec la réalité de mes terrains.

Dans l'imaginaire collectif, les rapaces sont présentés comme des animaux sauvages, fiers, imprévisibles et capricieux. Les fauconniers questionnés à ce sujet évoquent régulièrement « *l'instinct de prédation* » de leurs oiseaux, leur « *puissance* » et insistent sur la « *tolérance* » des rapaces et non sur un éventuel asservissement. Les rapaces de fauconnerie sont pourtant régulièrement soumis à l'autorité de l'homme. Encagés, attachés, manipulés, gardés au gant, ils ne peuvent s'élancer libres que durant les quelques minutes que leur fauconnier leurs accorde. Même dans ces quelques moments sans entrave, Christophe m'indiquait ; « *Tu dois toujours savoir où est ton oiseau.* ». Les oiseaux sont donc en toutes circonstances toujours soumis au contrôle de l'homme, qui ne les quitte pas du regard et surveille le moindre de leurs comportements. En outre, un individu qui aurait l'audace de s'échapper, malgré les sonnettes, balises et autres traceurs, sera activement recherché, dénoncé aux autorités et abattu si une capture est impossible.

Il en découle un équilibre fragile entre la prétendue sauvagerie originelle de ces rapaces et la sur-action de l'homme, qui s'efforce de toujours contrôler son oiseau. Se pose alors la question de la frontière : à quelle catégorie les rapaces de fauconnerie appartiennent-ils et où passent les frontières de cette catégorie ? Dans leurs réflexions sur ce sujet, Emmanuel Gouabault et Claudine Burton-Jeangros[31] proposent trois grandes catégories : les animaux sauvages (chassés, exhibés, et/ou réintroduits), les animaux domestiques (dont l'humain assure l'alimentation, la reproduction, et la sécurité), et les animaux utilitaires (de rente, d'élevage intensifs, objets de science) qui sont chosifiés. Sergio Dalla Bernadina[32] ajoute qu'un animal domestique sera plus ou moins « *anthropomorphisé* » et qu'un individu sauvage sera « *animalisé* ». Or, aucun des traitements associés à ces trois catégories ne correspond à la perception des rapaces de fauconnerie. Ils ne sont ni particulièrement chosifié, ni anthropomorphisé, ni animalisé.

Il apparaît clairement que les rapaces de fauconnerie ne sont ni entièrement des animaux domestiques, ni entièrement des outils de travail. Les discours les présentent comme des chasseurs, intransigeants et sélectifs, mais les pratiques montrent que la réalité est beaucoup plus complexe et subtile. Leurs tolérance et leur patience aux soins du quotidien, qui incluent de nombreuses manipulations, des touchers, etc, ainsi que des comportements affectifs de la part de leur fauconnier (caresses, baisers, mots doux), les placent plus proches du cercle des animaux de compagnie. Pour autant, certains traits de caractères et de comportements propres à des animaux carnassiers du domaine du sauvage ressortent fortement, ce qui les exclue d'une appartenance totale au

31 Dans *L'ambivalence des relations humain-animal, Une analyse socio-anthropologique du monde contemporain*, 2010

32 Dans *Une personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut,* 1991

domestique.

Des cas d'agressions par exemple peuvent apparaître, notamment de la part de parents protégeant leurs petits, ou d'oiseaux moins tolérants aux étrangers. Christophe arbore une cicatrice sur une paupière résultant d'un coup de griffe d'une forme défendant son nid et une de ses cuisses porte encore la trace des serres d'une forme d'aigle particulièrement agressive, qui n'a pas toléré la proximité d'une personne autre que son fauconnier principal. De nombreuses petites stigmates sur les bras des fauconniers que j'ai rencontrés rappellent que les rapaces restent des animaux doués d'agentivité, qui peuvent se révéler potentiellement dangereux si mal manipulés.

La comparaison entre rapaces sauvages et rapaces captifs peut apporter quelques éclairages à notre réflexion. Du point de vue de la morphologie ou du phénotype, il n'y pas de différence. Les individus restent génétiquement compatibles et similaires et ils pourraient, si l'action humaine diminue, retourner à l'état sauvage sans problème. La plupart des espèces, à l'exception peut-être de certains faucons qui auraient des difficultés à survivre sans l'Homme, arriveraient à se nourrir, à se trouver un territoire et même à se reproduire. Ce qui n'est pas le cas d'une partie des animaux de compagnie, qui ne pourraient effectuer ce décalage à la vie sauvage. Selon Cédric ou Christian, les chasseurs, les rapaces actuels de fauconnerie auraient quelques prédispositions de moins que leurs congénères sauvages pour la chasse, car la sélection effectuée sur les dernières décennies aurait favorisé la reproduction d'individus plus doux et dociles. Cette différence, si elle peut représenter un léger désavantage en cas de concurrence directe entre un individu sauvage et un individu retourné à l'état sauvage, ne constitue pas pour autant un frein à une adaptation à la vie en liberté.

La principale différence avec des spécimens sauvages réside donc dans la tolérance et la proximité à l'humain. L'imprégnation serait donc le principal marqueur de différence. Or, l'imprégnation dépend des oiseaux, de leur parcours, des conditions de naissance, d'affaitage, des fauconniers qui les ont manipulés ; en somme de leur individualité. J'avance donc l'existence d'une frontière à l'intérieur même du cercle des animaux de captivité.

Selon Christophe, les oiseaux de chasse seraient plus « *agressifs* » et ne « *veulent faire plus que ça* ». Il a annoncé au sujet de Tarzan, très polyvalent et très patient avec les stagiaires, « *si un jour tu en as marre de faire tout ça* [stage, etc]*, je ferai de toi un grand chasseur.* », mais qu'ensuite, il ne sera pas possible d'en « *refaire* » un oiseau de stage. Ainsi, les oiseaux utilisés pour la chasse seraient plus proches, dans leurs comportements, des rapaces sauvages, que leurs congénères de stages ou de spectacles.

Jean-Pierre Digard confirme cette idée en avançant, en 1999, que « *La frontière sauvage/domestique passe non pas entre différentes espèces, mais à l'intérieur des espèces, elle*

n'est pas imperméable ni fixée une fois pour toutes, son tracé et ses déplacements dépendent finalement de l'action de l'homme. ».

Un fauconnier rencontré ponctuellement m'a annoncé ; « *Ce n'est pas un animal de compagnie, mais un complice* ». Pour continuer cette idée, j'évoque la notion qu'avançait Isidore Geoffoy Saint-Hilaire[33] selon laquelle l'animal serait acteur d'un processus d'asservissement. Si ce dernier mot est aujourd'hui très connoté, cette théorie ne me paraît pas complètement obsolète. Selon lui, le processus de domestication se découpait en trois stades : la captivité, l'apprivoisement, et la domesticité. Le premier étant passif, tandis que les deux suivants sont actifs, c'est-à-dire qu'ils supputent la possibilité pour l'animal de se plier à de nouvelles habitudes, de connaître et reconnaître l'humain, le « *maître* », et donc de faire preuve d'une forme de volonté et d'acceptation. Or, l'imprégnation, qui différencie les rapaces de fauconnerie de leurs congénères sauvages, se rapproche bien davantage d'une tolérance, qui découle de l'habituation, que de soumission. L'oiseau est finalement toujours libre d'adhérer ou non aux pratiques de son fauconnier et à sa personne. Il choisit d'accorder ou non sa confiance, de revenir au poing, de se laisser toucher, manipuler, à l'instar de Yin, la forme de Harris de Christophe qui ne tolère plus d'être manipulée par des stagiaires. Cette subjectivité dans la relation se retrouve également dans les discours. Certains individus sont présentés comme très imprégnés, très liés à leur fauconnier, alors que l'affinité est beaucoup moins forte avec d'autres.

En somme, il s'agit d'animaux aux comportements complexes, que leur nature et les pratiques les entourant placent dans un statut un peu à part. Il me paraît compliqué de déterminer un statut commun à tous les oiseaux de fauconnerie. Aussi, il me semble plus judicieux de considérer les rapaces dans leurs particularités et leurs individualités. Leur perception dépendra également des fauconnier et de leurs pratiques (oiseaux de chasse, de stage, de spectacle, etc).

II) 5-B) Les rapports entre l'oiseau et le fauconnier

En effet, l'intentionnalité dans la pratique et donc, par ricochet, dans la création d'une relation, n'est pas la même entre un chasseur et un particulier pour des stages ou un parc. La chasse est un plaisir, une activité qui relève du domaine du loisir. Le trinôme constitué de Christian, Guy et Lionel, dans la campagne agenoise, est à la retraite et Cédric, de son côté, exerce un métier rémunéré dans le domaine médical. La fauconnerie est donc une occupation réalisée sur le temps libre, en dehors des obligations professionnelles. C'est une passion qui prend, nous l'avons évoqué,

33 Dans *Domestication et naturalisation des animaux utiles*, 1854 (1861)

énormément de temps, d'énergie et de ressources financières, mais ce n'est pas d'elle que dépend la rémunération du pratiquant. À l'inverse, les oiseaux de Christophe sont sa principale source de revenus. Les bénéfices générés par les stages d'initiation lui permettent d'entretenir ses animaux et ses infrastructures et également de vivre. Même chose du côté de Roland qui travaille à temps plein dans son parc de volerie.

Le rapport à la pratique de la fauconnerie n'est donc pas la même et le rapport aux oiseaux non plus. Christophe et Roland possèdent un plus grand nombre d'oiseaux que les chasseurs et entretiennent globalement des relations moins fusionnelles. Des exceptions subsistent dans les deux cas : j'ai pu observer à la fois des relations très intimes du côté des stages et parcs, comme Christophe avec Tarzan, et à la fois des relations plus distantes chez les chasseurs.

Pour les stages, il est crucial que l'oiseau soit tolérant et ouvert aux étrangers. Un oiseau trop proche risquerait de refuser les stagiaires. Nous l'avons vu, certains oiseaux se sentent tellement connectés à leur fauconnier qu'ils en viennent à se considérer en couple et à rejeter les éventuels concurrents, que se soit d'autres rapaces ou même des humains, comme cette ancienne forme de Christophe qui rejetait les femmes qui s'approchait de son fauconnier. Ce dernier doit donc trouver un équilibre, une juste distance, qui garantie à la fois que ses oiseaux l'écoutent et aient confiance en lui et à la fois qu'ils ne soient pas trop fusionnés, au risque de rejeter les stagiaires. A l'inverse, pour la chasse, il n'y a pas de contre-indication à des paires très complices. Au contraire, il est important de connaître son oiseau et d'avoir un bon niveau de confiance : confiance en son oiseau et également confiance de l'animal envers son fauconnier. Cette pratique relevant de la passion, si l'alchimie ne prend pas dans le parcours d'un couple, il arrive que le fauconnier préfère se séparer de cet oiseau que de poursuivre dans une relation moins évidente. Éric, chasseur dans le sud de Toulouse, a ainsi récupéré un jeune tiercelet d'autour que son ancien propriétaire ne souhaitait pas garder car « *la relation ne prenait pas* ».

Ainsi une dimension monétaire croissante entre en jeu entre les chasseurs, les parcs et les stages. Les premiers ne perçoivent les oiseaux qu'à travers le prisme de la passion et du loisir, ils ne s'attendent à aucun retour sur investissement et sont prêts à dépenser des sommes conséquentes pour leur plaisir : Cédric m'indiquait par exemple la somme de « *cinq milles euros* […] *en moyenne* » pour une volière. Les oiseaux sont quasi-exclusivement échangés ou offerts gratuitement entre chasseurs.

Pour les seconds, il s'agit toujours d'un métier-passion, mais qui se double d'un souci d'équilibre financier. Si le parc ne génère pas assez de profits, que ce soit avec les entrées des visiteurs ou avec les petits stages journaliers, il ne pourra pas continuer à prendre soin des oiseaux

et devra fermer ses portes. Des logiques monétaires entrent donc en jeu, mais à petites doses. Des échanges entres parcs peuvent survenir pour des projets de reproduction ou de réintroduction, qui s'appuient alors davantage sur des motivations de protection des rapaces que sur des logiques de rentabilité. Les rapaces sont parfois achetés, parfois échangés, parfois offerts ou prêtés. Par exemple, Roland a envoyé une forme de vautour percnoptère au parc du Puy du Fou et a récupéré en échange un petit de cette femelle quelques années plus tard.

Enfin, dans le cas des stages, l'aspect monétaire et financier est clairement présent. Les rapaces sont la principale entrée d'argent de Christophe et ils doivent « *gagner leur pain* », c'est-à-dire principalement accepter les stagiaires lors des stages. Un oiseau qui refuse de travailler avec des inconnus s'expose donc au risque d'être vendu. Christophe est prêt à garder quelques individus récalcitrants pour lesquels il a un attachement particulier ou des projets bien définis, mais la plupart quitteront les lieux. Yin, la forme de Harris qui ne veut plus faire de stage, sera mise en couple avec un tiercelet dans l'espoir d'obtenir des poussins. À l'inverse, une autre forme assez agressive, mise à la reproduction sans succès depuis quelques années, a été vendue à un cinéaste animalier. Dans le cas des stages, les oiseaux sont toujours monétisés dans les échanges entre les différents acteurs. Les éleveurs vendent leurs rapaces aux fauconniers, qui les revendent à leur tour lorsqu'ils souhaitent s'en séparer.

La fauconnerie dans son ensemble étant très coûteuse en disponibilités et en ressources, les individus qui la pratiquent sont pris dans des logiques émotionnelles : admiration pour les rapaces, souvent depuis l'enfance, engouement pour certaines espèces de cœur, attachement très fort à certains individus. Sa pratique relève à mon sens ou de la passion pure, du loisir, ou du « métier-passion ». Tous les fauconniers que j'ai rencontrés ne partent quasiment jamais en vacances, considérant qu'ils ne peuvent s'absenter et confier leurs animaux. Le bien-être de leurs rapaces passent avant tout et ils sont en constante recherche d'améliorations : de leurs pratiques, de la relation qu'ils entretiennent avec leurs oiseaux, de leur connaissance, de leurs matériels et structures, etc. Le souhait de partager cette passion est également présent dans les trois cas. Par exemple Christian et Lionel interviennent bénévolement auprès du lycée agricole Armand Fallières de Nérac, dans le Lot-et-Garonne, dans le cadre d'une option fauconnerie, tandis que les spectacles de volerie de Roland et les stages de Christophe mettent la pédagogie et la sensibilisation du public au cœur de leur déroulé.

II) 5-C) L'affaitage et le territoire

Les différentes pratiques de fauconnerie ne sont pas les seules à influer sur les relations humains-oiseaux et sur le comportement des rapaces. Si les caractéristiques propres à l'espèce, les spécificités de sa lignée et les particularités de l'individu entrent en compte, c'est l'affaitage qui va réellement être déterminant dans la construction du caractère de l'oiseau. L'affaitage est modelé à la fois par les pratiques du fauconnier, c'est-à-dire sa méthode d'affaitage, et à la fois par son intentionnalité et l'investissement émotionnel qu'il mettra dans cette relation.

Le principe même de l'affaitage reste le même quelle que soit la destination du travail : obtenir de l'oiseau qu'il accepte le contact humain, les entraves nécessaires à sa détention (bagues, jets et éventuellement chaperon), et qu'il place l'humain comme son repère en terme de nourriture et de sécurité, ce qui permet la bonne réalisation de rappels au gant ou au leurre et inhibe le réflexe naturel de prendre sa nourriture et de partir la dévorer dans un endroit tranquille.

Cependant, des différences majeures émergent dans les comportements des oiseaux selon leur individualité et la manière d'affaiter de leur fauconnier. Ainsi, les chasseurs tendent à minimiser les contacts physiques et visuels avec les jeunes oiseaux lors du nourrissage afin d'éviter d'obtenir des oiseaux trop « *gueulards* », qui sont facilement repérés par le gibier, alors que Christophe appuie justement sur ce rapport à la nourriture pour encourager ses oiseaux à venir au gant quelque soit la personne qui effectue un rappel. Ces rapaces « *gourmands* », plus bavards que les oiseaux de chasse, sont ainsi plus enclins à venir au gant des stagiaires. Christophe dit lui-même « *produire des oiseaux cools* », selon lui c'est sa manière d'affaiter qui influe grandement sur cette particularité. Sa méthode d'affaitage n'est cependant pas infaillible puisque certains individus se révèlent finalement inadaptés au travail particulier avec des néophytes et refusent de participer aux stages. L'affaitage dépend donc à la fois du fauconnier, c'est-à-dire de sa manière d'affaiter, de son investissement émotionnel et de son projet d'utilisation de l'oiseau ; et à la fois de l'oiseau, à savoir des caractéristiques intrinsèques de son espèce, de son individualité et un peu de sa lignée.

L'imprégnation des jeunes oiseaux durant l'affaitage qui consiste à les habituer à certaines particularités de leur environnement, à commencer par l'humain et le gant, fait échos à la notion de *prägung*. Développé par le biologiste et zoologique Konrad Lorez dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, ce terme se traduit par *imprinting* en anglais et imprégnation ou empreinte en français. Il désigne l'acquisition sur un temps court, nommé phase sensible, d'une réaction à certains stimulus environnementaux de manière si permanente que ce comportement semble inné. C'est donc la mise en place quasi définitive par un juvénile d'un lien entre un déclencheur extérieur et un comportement presque instinctif. Pour Lorenz, ce phénomène est irréversible, bien que certains

travaux postérieurs remettent cela en question[34].

Dans ses travaux, Hubert Montagner[35] a décrit l'imprégnation chez des oiseaux nidifuges par deux composantes : le comportement inné de poursuite du premier objet en mouvement rencontré à l'éclosion et la connaissance et reconnaissance de cet objet comme individu qui nourrit, protège et porte les caractéristiques de l'espèce. Les rapaces étant des oiseaux nidicoles c'est-à-dire que les petites naissent quasiment nus, avec les yeux clos et passent un certains temps dans le nid à être protégés et nourris par les parents, et non nidifuges, où les petits naissent presque autonomes dans leurs déplacements (poussins, canetons, etc), la théorie de Hubert Montagner est partiellement à reconsidérer. Ainsi, la première composante qu'il décrit ne semble pas pouvoir s'appliquer à notre sujet d'étude. La seconde cependant me paraît intéressante. La « *phase sensible* » évoquée dans les travaux de Konrad Lorenz, très courte chez les espèces nidifuges étudiées par Hubert Montagner, semble plus longue chez les rapaces. Elle paraît également moins critique, dans le sens qu'elle est moins absolue. Les comportements acquis le sont de façon moins permanentes que la théorie de Konrad Lorenz. L'affaitage dure plusieurs mois et commence souvent avec l'apparition des premières plumes. Certains fauconniers font le choix de laisser les petits aux parents jusqu'à ce moment, tandis que d'autres font éclore des œufs en couveuses artificielles et s'occupent des poussins dès leur éclosion. Il semble que les oiseaux du deuxième cas soient inexorablement plus proches, voir dépendants, de l'humain que les oiseaux élevés par leurs parents. Dans le deuxième cas, l'humain est très rapidement identifié comme l'objet qui nourrit et protège puisqu'il prend le rôle nourricier des parents absents dès l'éclosion, tandis que dans le premier il faut ajouter à l'affaitage une phase d'acceptation de la proximité de l'humain, du gant et de la venue au poing.

Lorsque l'oiseau naît en couveuse, on peut donc considérer que l'affaitage commence avant même l'éclosion puisque les petits vont s'habituer aux sons des voix des humains proches. Selon Christophe, ce contact précoce augmente les chances que l'affaitage se déroule avec fluidité. Dans le cas d'oiseaux nés au domicile, la phase d'imprégnation pourra débuter au plus tôt. Roland par exemple indique qu'il « *préfère un jeune […] un jeune pour l'habituer au site* » car l'environnement particulier du jeune oiseau, comportant en premier lieu un fauconnier, sera appréhendé plus fluidement.

Vinciane Despret[36] évoque la théorie de l'*umwelt*, l'environnement en allemand, « [qui] *a été proposée par Jakob von Uexküll, un naturaliste estonien né en 1864. Le terme Umwelt, qui désigne le milieu ou l'environnement, va prendre, dans son travail, un sens technique ; il signifie milieu « concret ou vécu » de l'animal.* ». Le concept de l'u*mwelt* rassemble donc l'ensemble des processus

34 Notamment les travaux de la psychologue du développement Patricia MILLER en 1989.
35 Dans *L'imprinting, l'attachement, le lien*, 2007
36 Dans *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, 2014

sémiotiques, créateurs de sens, d'un individu. L'environnement de cet individu est la somme de ses expériences d'appréhension du monde, qui reposent sur ses facultés de perception (vue, odorat, etc). La manière de percevoir l'environnement dépend donc de l'individu, de ses capacités perceptives et de son vécu. L'affaitage de l'oiseau va influencer cette perception en créant des situations particulières qui n'arriveraient pas à l'état sauvage. Cela va créer un changement entre l'*umwelt* d'un rapace de fauconnerie et l'*umwelt* d'un rapace sauvage. Deux individus de la même espèces, placés sur un même territoire donné, n'auront donc pas la même grille de perception de leur environnement.

Dans ses travaux sur cette notion d'*umwelt*, le biologiste suisse Heini HEDIGER[37] avance que « *Les oiseaux sont des créatures attachées à des endroits particuliers.* ». Vincianne Despret complète cette affirmation en rappelant que « *on est territorialisé tout autant qu'on territorialise.* »[38]. Le lieu est influencé par la présence de l'individu tout autant que l'individu est conformé au lieu. Certains éléments sont impactés par la présence de rapaces, comme les proies sauvages, et les oiseaux subissent certains éléments de l'environnement, tel des caractéristiques intrinsèques du territoire (lieux de pose, conditions météorologiques, etc). L'*umwelt* de l'oiseau, son environnement, est également conditionné par son fauconnier, ses attentes et son affaitage.

L'imprégnation, terme vernaculaire, qui en fauconnerie désigne l'habituation d'un oiseau à tel ou tel stimuli est donc la nomination et l'utilisation d'une partie de la notion de *prägung* de Konrad Lorenz. Cette imprégnation, absolument nécessaire pour que l'oiseau accepte l'humain, le contact et les manipulations avec son fauconnier, influe ainsi sur son *umwelt*, la perception qu'il a de son environnement.

II) 5-D) Les rapaces entre multiples différences, diversité de pratiques et spectacle de la nature

L'umwelt du fauconnier est également influencé par ses oiseaux, son vécu et son parcours personnel. Comme Christophe qui annonce être « *un peu buse, comme mes rapaces* », la manière de percevoir l'environnement change aux contacts des rapaces, dans l'idée de se mettre un peu à leur place pour mieux comprendre leur univers. Cette perception dépend certes du vécu mais aussi des pratiques. Un chasseur, habitué à certains biotopes, parfois amené à varier ses lieux de chasse, fera attention principalement au gibier sauvage, aux sentes, aux places chaudes, aux caractéristiques du milieu, etc. Alors que Christophe fait davantage attention aux distractions possibles qui pourraient influer sur le comportement de ses oiseaux envers les stagiaires. Un hibou timide ne viendra pas au

37 Dans *Les animaux sauvages en captivité : Introduction à la biologie des jardins zoologiques*, 1953
38 Dans *Habiter en oiseaux*, 2019

gant d'un inconnu si quelque chose le met dans l'inconfort ou l'effraie. Roland lui vole toujours sur le même site. Il connaît donc par cœur les spécificités de son territoire et son attention sera tournée sur les éléments inhabituels : une poussette, un groupe d'enfants, ou encore « *un centre de vacances* […] *à un kilomètre, deux maximum. C'était la fête du centre ils avaient fait des ballons à l'hélium.* ».

La manière de voir la fauconnerie varie également en fonction des pratiques. Les chasseurs sont très fiers de leurs connaissances et de leurs agissements et se réclament héritiers de la tradition ancestrale de la chasse avec un rapace. Dans les discours, car les pratiques se modernisent, le respect d'un socle immuable doit être absolu et l'aspirant doit mériter sa place dans le monde fermé des fauconniers chasseurs. La réalité est plus modérée puisque les équipements évoluent : des systèmes gps et des traqueurs de pointe sont désormais utilisés, les techniques médicales et de soin s'améliorent également, et le cercle prétendument élitiste et clos des chasseurs s'ouvre avec des interventions dans les écoles et une volonté de faire partager la passion des rapaces. À l'inverse, Roland n'accorde aucune importance au respect strict de cet héritage passé et tourne son attention vers le bien-être de ses oiseaux, la préservation des espèces et la sensibilisation du public. Il utilise des espèces non chasseuses, accueille également des corvidés et va même jusqu'à proposer des gants de fauconnerie pour droitier, ce que tout bon chasseur considérerait comme une hérésie.

Les espèces manipulées ne sont pas les mêmes selon l'usage que l'on souhaite faire de l'oiseau. Les six espèces reconnues comme outil de chasse sont celles plébiscitées par les chasseurs, avec une réserve sur le hibou grand-duc. Christophe de son côté recourt principalement à des buses de Harris pour ses stages pour leur grande tolérance et leur patience avec les néophytes, mais il utilise également plusieurs sous-espèces de grands-ducs et des faucons sacres afin de proposer une pluralité aux stagiaires. Roland pour sa part peut se permettre de montrer des espèces très diversifiées : plusieurs types de chouettes ou de vautours, des milans, des espèces exogènes au territoire français, etc. C'est-à-dire des espèces que l'on ne trouvera pas chez des chasseurs ou dans des stages en dehors d'un parc de volerie.

Des différences de comportements s'expriment donc en fonction de ses différents usages. Au sein d'une même espèce, un oiseau affaité pour la chasse ou pour les stages n'aura radicalement pas le même comportement. Artémis, la forme de Harris de Cédric est très liée à son fauconnier, très agressive sur les proies et très exigeante envers la personne qui la porte. À l'inverse, Jane, une jeune forme de Harris que Christophe utilise pour les stages, accepte de venir au gant des stagiaires et se laisse manipuler par des inconnus. Le sexe de l'animal lui ne semble pas être une donnée déterminante. En fonction des fauconniers interrogés les discours changent. Tantôt les formes sont

perçues comme plus volantes, tantôt ce sont les tiercelets qui sont décrits comme plus agiles et prompts à quitter le gant. Il semble au final que cette question dépende du fauconnier et de son vécu ainsi que de l'individualité de l'oiseau, plutôt que d'une réalité tranchée et binaire.

Enfin, la fauconnerie permet une pluralité de pratiques avec un oiseau qui va bien au-delà de leurs inclinaisons naturelles. Un oiseau dans la nature vole peu, quasi-uniquement pour se nourrir ou en cas de danger, alors qu'un individu de fauconnerie vole tous les jours ou presque et est bien plus musclé et endurant car sollicité régulièrement. La relation qui se noue entre un oiseau et son humain permet à ce dernier de demander des choses qui sortent complètement du contexte d'une chasse naturelle. Venir au gant d'un humain, chose qui paraît évidente, est déjà en soi une prouesse. À cela, s'ajoute toute la tolérance de l'animal pour un ensemble de manipulations du quotidien, des situations stressantes comme être à proximité d'humains, de chiens, de chevaux, etc, et également des pratiques incongrues, comme Christophe qui a participé à un tournage pour un court-métrage avec Yin et Tarzan.

En somme, les chasseurs reproduisent, en petit comité, souvent au sein d'un trinôme oiseau-chien-humain, le spectacle de la nature qu'est la poursuite et la capture d'une proie par un rapace. Les parcs ajoutent à cette représentation la présence d'un public et rendent accessible à des non-connaisseurs une part du sauvage souvent mal connue voir ignorée. La réplique d'un acte de chasse pur est parfois modifiée, modelée pour être plus impressionnante ou plus recevable pour le public. Par exemple, la reproduction du comportement innée de cassage d'œufs en plâtre par des vautours percnoptères permet une théâtralisation du mode de « chasse » des vautours, qui se nourrissent uniquement de cadavres, d'os ou d'œufs dans ce cas précis. Ou encore, le ballet aérien, temps fort du spectacle de Roland où une petite dizaine d'oiseaux évoluent ensemble en liberté au-dessus des spectateurs, permet de montrer l'adresse des milans, buses féroces et autres rapaces, à attraper de petits morceaux de viande. Ces images donnent des visions positives et pas trop sanglantes de ces animaux prédateurs souvent méconnus et stigmatisés. Enfin, les stages permettent à des néophytes de participer à des simulacres d'actions de chasse. Les stagiaires sont les témoins privilégiés, le temps d'une journée, du quotidien d'un fauconnier. L'acte de prédation et la mise-à-mort qui normalement s'ensuit sont remplacés par un morceau de viande tendu sur un gant. Le spectacle naturel est contrôlé et modelé pour être à la fois reçu et vécu par des étrangers. L'aspect trop sanglant, trop prédateur est caché. Les poussins sont découpés à l'insu des stagiaires, les morceaux sont cachés dans la fauconnière et seul un bref contact physique avec la viande est toléré. Les oiseaux sélectionnés pour les stages sont particulièrement indulgents et patients et peuvent donner une image un peu tronquée des rapaces.

Dans tous les cas, cette captation d'un fragment de sauvage, manipulé pour entrer et être accepté dans le domaine du social, se double d'une volonté forte, commune à tous les fauconniers que j'ai rencontrés, de protéger ces animaux et de sensibiliser le public à leur préservation. L'étude de cette volonté nous amène à la dernière partie de ce mémoire : la redirection de ce fragment vers la vie sauvage de part le relâchement d'individus nés en captivité et donc l'observation de ce spectacle de la nature dans des circonstances créés par l'humain qui tendent à être les plus proches possibles du naturel.

III) La réintroduction de gypaètes barbus : retourner des rapaces nés en captivité à la vie sauvage

Introduction

Dans cette dernière partie, je souhaite aborder une modalité de relation avec un rapace qui sort des cadres de la fauconnerie que nous avons déjà évoqués. L'objectif est même à l'opposé puisqu'il s'agit désormais non pas d'apprivoiser un rapace en captivité, mais de relâcher un individu. Nous allons ici discuter des pratiques de protection des rapaces à travers une espèce spécifique : le gypaète barbu. Mes observations portent sur un programme en particulier qui vise à réintroduire de jeunes individus nés en captivité dans une zone naturelle reconnue comme appartenant à l'aire biogéographique de l'espèce.

Les relations entre les humains, acteurs de ce programme, et les oiseaux réintroduits sont, à mon sens, très intéressantes dans le cadre de ce mémoire. Là où la fauconnerie se focalise sur la création d'un lien entre la fauconnier et l'animal, il serait ici question au contraire de création de non-lien. La réalité est subtile, car les jeunes oiseaux sont observés en continue du levé au couché du soleil par une poignée d'humains qui suivent scrupuleusement leurs moindres faits et gestes. Des rapports se créent : de reconnaissance, d'attachement aussi, mais avec comme finalité le détachement et l'autonomie de ces jeunes gypaètes. Mon enquête se focalise sur une salariée de ce programme que j'ai suivie dans son travail et plus particulièrement sur l'année 2022 où deux jeunes mâles ont été relâchés.

L'étude de ce programme permet donc d'étoffer mon discours sur plusieurs points : la protection d'espèces de rapaces dont les effectifs sont en danger sur le sol français, l'intéressement à une espèce très peu présente en fauconnerie, le gypaète barbu, et donc très méconnue du grand public, et surtout l'approfondissement de mon propos sur les relations humains-rapaces par l'exploration d'une nouvelle modalité de relation.

Pour ce faire je commencerai par présenter les différents acteurs, à savoir la salariée que j'ai suivit, Camille, le programme de réintroduction en lui-même et les deux jeunes gypaètes relâchés l'année de mes observations. Ensuite, j'aborderai les ramifications relationnelles qui partent de ces jeunes oiseaux pour se tisser vers leurs congénères sauvages, les observants du programme, ainsi que le grand public. Enfin, je proposerai une ouverture à la fois réflexive et conclusive, qui permettra d'étoffer mon propos et d'apporter de nouveaux axes d'analyses.

III) 1) Le terrain : Camille et le projet

III) 1-A) Camille

Au cours d'une discussion sur les différents projets de protection des rapaces, Cédric, le chasseur, m'a évoqué une personne de sa connaissance qui travaillait dans un programme autour du gypaète barbu : Camille. J'ai pris contact avec elle par téléphone et elle m'a indiqué que, bien que motivée à l'idée de me rencontrer et d'échanger sur ce programme, elle ne pouvait me révéler aucune information sans l'accord de sa supérieure. La réintroduction du gypaète étant un sujet plutôt sensible, le lieu exact de relâchage de jeunes et de nombreuses informations sont tenues secrètes du grand public. Après plusieurs échanges protocolaires avec sa supérieure, mon statut d'étudiante en anthropologie m'a permis d'obtenir l'autorisation de discuter avec Camille et même de l'accompagner sur une journée de surveillance sur site. Je pris donc rendez-vous pour la journée du 18 juillet 2022 et me voici parti pour plus de trois heures de route vers la Lozère, près de Meyrueis, entre le parc national des Cévennes et le parc naturel régional des Grands Causses.

Âgée d'environ vingt-cinq ans, Camille travaille au contact d'animaux depuis plusieurs années. D'abord soigneuse dans des parcs animaliers au contact de rapaces, elle a ensuite évolué en fauconnerie, puis en centre de soins pour animaux sauvages. Enfin, elle s'est spécialisée dans les vautours en général et, depuis 3ans, dans le gypaète barbu. Cela fait donc trois ans qu'elle est employée en tant qu'agent technique et saisonnière le temps de sa mission auprès des jeunes gypaètes. Elle est en charge de la surveillance des oiseaux depuis leur placement sur le site de lâché jusqu'à la fin de la période de surveillance, quasiment quatre mois plus tard. Plusieurs personnes se relaient pour assurer une présence en continu du lever au coucher du soleil.

Les jeunes gypaètes, au nombre de deux pour cette année, ont été amenés sur le site la deuxième semaine de mai. Ils avaient environ 90 jours quand ils ont été déposés dans une cavité de la falaise. Le flanc montagneux qui sert de site de lâché surplombe un camping en contre-bas, repère des observateurs du programme qui peuvent suivre les oiseaux aux jumelles sans avoir besoins de monter sur la crête. C'est là que m'a donné rendez-vous Camille pour treize heures. Grâce à de puissantes lunettes sur pieds, elle me montre le poste d'observation en contre-haut : une petite cabane qui dépasse à peine de la crête rocheuse contre le ciel bleu. Elle m'indique aussi l'anfractuosité sur la droite, aménagée pour accueillir les jeunes. De là où nous sommes, je devine les installations, mais impossible de distinguer le moindre oiseau. Camille m'explique donc que nous allons rejoindre la plateau derrière la crête en voiture, puis gagner la petite cabane à pied. Cachées à l'intérieur, nous passerons le reste de la journée à observer les gypaètes.

Camille, qui est également fauconnier et chasse avec son faucon, s'épanouit dans ce travail. Pour elle, il est très important de « *réintroduire une espèce qui a quasiment disparu à cause de l'Homme* » et cette mission se double du plaisir de travailler au grand air et de voir évoluer les jeunes chaque année. Sur presque quatre mois de suivi, elle est présente plusieurs demi-journée par semaine et a le temps d'apprendre à connaître les petits et à s'attacher à eux. La mortalité assez élevée des gypaètes relâchés, dans leurs premiers mois puis premières années de vie, malgré la présence du programme et la surveillance des salariés, conduit les observateurs à être particulièrement attentifs et investis dans leur travail. La survie et le bien-être des jeunes est au cœur des préoccupations des saisonniers, qui communiquent entre eux les moindres changements de comportements ou faits particuliers : par exemple, le matin même, l'un des petits s'est accroché avec un aigle un peu trop curieux, heureusement sans conséquence grave.

III) 1-B) Le projet de préservation des gypaètes barbus

III) 1-B-a) Objectif du programme et gypaète barbu

Photographie 36 : Jeune gypaète mangeant un os

Initié en 2012, ce programme a pour objectif central le renforcement de la démographie française de gypaètes barbus jusqu'à l'obtention d'une population capable de survivre et de se reproduire sans intervention humaine. Les vautours sont des éléments indispensables aux écosystèmes montagnards et pastoraux. Dans le réseau trophique, ils forment un maillon essentiel : celui des charognards. En dévorant les cadavres des ongulés sauvages (bouquetins, chamois, mouflons, mais aussi chevreuils ou cerfs) ou domestiques (moutons, vaches, chèvres) les vautours contribuent à limiter les risques d'épidémies. La France compte naturellement quatre espèces de vautours à l'état sauvage, par ordre décroissant d'effectif : *gyps fulvus* (le vautour fauve), *aegypius monachus* (le vautour moine), *neophron percnopterus (*le vautour percnoptère) et enfin *gypaetus barbatus* (le

gypaète barbu). Ce dernier intervient en dernier dans la consommation des carcasses puisqu'il se nourrit principalement d'os. Ceux de petites ou moyennes tailles sont ingérés tels quels, tandis que les plus imposants seront laissés tomber sur des pierres pour qu'ils explosent. Les ossements constituent environ 70% de l'alimentation du gypaète.

De nombreux acteurs soutiennent ce programme, à commencer par la Ligue pour la Protection des Oiseaux (LPO) et son antenne des Grands Causses, le parc national des Cévennes et le parc naturel régional des Grands Causses. La *Vulture Conservation Foudation* (Fondation pour la réservation des vautours) de rayonnement européen, cautionne également ce programme, de même que les projets européens *Life Gypconnect*, lancé en 2015, et *Life Gyp'Act*, initié en 2022 jusqu'en 2028, qui œuvrent tous deux pour la réintroduction et la conservation de l'espèce.

Plus précisément, ce programme mise sur la réintroduction de jeunes oiseaux dans le Massif central afin de créer un corridor d'échange entre les populations déjà établies dans les Pyrénées et les Alpes. Jusqu'à leur maturité sexuelle à sept ans, les gypaètes voyagent énormément et sur de très larges territoires. Le suivie GPS des jeunes révèlent régulièrement des incursions en Suisse, en Allemagne, en Belgique et même au Pays-Bas. Cependant, il s'agit d'une espèce philopatrique, c'est-à-dire que les individus se fixent dans leur région de naissance pour se reproduire. Le programme mise donc sur le long terme. Il faut accompagner suffisamment de petits pour que, au minimum sept ans plus tard, ils reviennent se fixer dans le Massif Central pour se reproduire.

III) 1-B-b) Choix du site

Les Grands Causses, au sud du Massif central, offrent toutes les caractéristiques du biotope naturel du gypaète barbu : un habitat montagneux avec des falaises propices à la nidification, une aérologie favorable aux vautours qui passent de longues heures à planer sur les courants d'air chaud ascendants et des ressources alimentaires jugées suffisantes. Dans le cas où les ressources alimentaires naturelles viendraient à manquer, il est envisageable de les renforcer par des matériaux issus de l'élevage. La réglementation européenne en matière d'équarrissage permet la mise en place de trois types d'installation pour améliorer l'accessibilité aux ressources alimentaires pour les vautours : les placettes d'équarrissage où les éleveurs peuvent déposer les cadavres de leurs bêtes dans une aire dédiée, l'équarrissage naturel hors installation qui autorise les éleveurs à laisser quelques dépouilles sur place dans les alpages et enfin les sites de nourrissage spécifiques au gypaète barbu où des acteurs de programmes de protection peuvent déposer de la nourriture.

L'International Union for Conservation of Nature (IUCN) ou Union Internationale pour la Conservation de la Nature, organisation intergouvernementale consacrée à la préservation de la

nature a établie en 1998 quatre critères à respecter dans le choix des sites qui accueilleront des espèces réintroduites : le site doit se situer dans l'aire biogéographique de l'espèce, il doit correspondre aux exigences naturelles propres à l'espèce, les causes de disparition ainsi que les menaces actuelles existantes doivent être connues et des solutions pour les contrer doivent être mises en place, et pour finir les contextes sociaux locaux doivent être favorables. Plusieurs sites potentiels ont été scrupuleusement comparés jusqu'à la sélection des deux meilleurs. Le premier est celui de Meyrueis, que j'ai pu visiter, et le second est sur la commune de Nant, en Aveyron. Les deux sites sont espacés d'une quarantaine de kilomètres et sont utilisés en alternance d'une année à l'autre. L'aire de Meyrueis est situé sur la propriété privée d'un paysan. Elle est constituée en Zone Sensible Majeure (ZSM) et est complètement interdite au public afin de préserver la tranquillité des jeunes gypaètes.

III) 2) Le programme de réintroduction du gypaète barbu : enjeux et fonctionnements

III) 2-A) Le programme, Roc et Rei

III) 2-A-a) Fonctionnement théorique

Photographie 37 : Vu sur le taquet au loin, dissimulé dans la paroi rocheuse

Une technique en particulier a été choisie pour ce programme afin de maximiser les chances de réussite du projet : la technique dite du « taquet ». Après le choix d'un site le plus favorable possible, en adéquation avec les recommandations listées par l'IUCN, un équipement spécifique est aménagé dans la cavité où seront déposés les jeunes oiseaux. Une structure en bois épouse la roche pour former une surface plane et des grilles ferment les gypaètes durant les trente premiers jours, afin de leur laisser le temps de s'acclimater au site et de continuer leur croissance en toute sécurité. Les prédateurs potentiels et les autres rapaces qui pourraient venir voler leur nourriture sont tenus à l'écart et les jeunes ne risquent pas de sortir du nid en marchant et de se perdre ou de faire une mauvaise chute.

Les petits sont entre deux et cinq en fonction du nombre de poussins disponibles pour le programme. D'autres grilles les séparent entre eux pour éviter des tensions. Camille m'indiquait que les femelles, d'un tempérament souvent plus agressif, dominaient toujours les mâles et pouvaient empêcher de manger un compagnon de nid trop timide. Ces petites barrières entre eux sont retirées en même temps que la grille principale, lorsque la voie vers l'extérieur leur est ouverte. Malgré des inquiétudes chaque année, les poussins se sont tous habitués à la présence les uns des autres et aucune bagarre sérieuse n'a été observée par Camille depuis qu'elle participe au programme.

Photographie 38 : Intérieur sur la cabane avec les jumelles rivées sur le taquet

Le jour précis de l'ouverture du taquet est déterminé par l'observation des jeunes. Instinctivement, les poussins vont battre des ailes dans le nid pour se muscler et s'entraîner à reproduire l'acte de voler. Les saisonniers guettent le nombre moyen de battements effectués par jour ainsi que des comportements d'excitation et d'agitation. Ils estiment qu'un jeune est prêt à

s'envoler lorsqu'il réalise plus de trois cents mouvements d'ailes par jour. La grille est alors retirée et les oiseaux sont libres de réaliser leur premier vol en toute autonomie. L'envol doit être spontané pour être sûr que le jeune est prêt. À ce moment là, ils ont atteint un âge où ils ont presque terminé leur croissance, ce qui leur permet de se défendre contre les prédateurs. Ils ont cependant toujours besoins de leurs parents pour leur amener de la nourriture. C'est donc l'équipe d'observation qui est en charge de cette mission.

Cette équipe est, en théorie, composée de cinq personnes, qui se relaient pour assurer une surveillance journalière du levé au couché du soleil. Elles doivent rester à proximité des oiseaux, mais sans être trop visible par eux. Une cabane d'observation est utilisée, offrant à la fois une protection contre le vent et le soleil et un poste de surveillance idéalement placé. Les saisonniers doivent nourrir les petits au nid avant leur envol, puis, une fois les grilles ouvertes, continuer à maintenir un apport alimentaire suffisant mais de plus en plus éloigné de la cavité, afin d'encourager des comportements naturels de prospection et de recherche de la nourriture dans le but d'autonomiser les jeunes. Ces comportements sont ceux que les parents ont naturellement avec leurs petits.

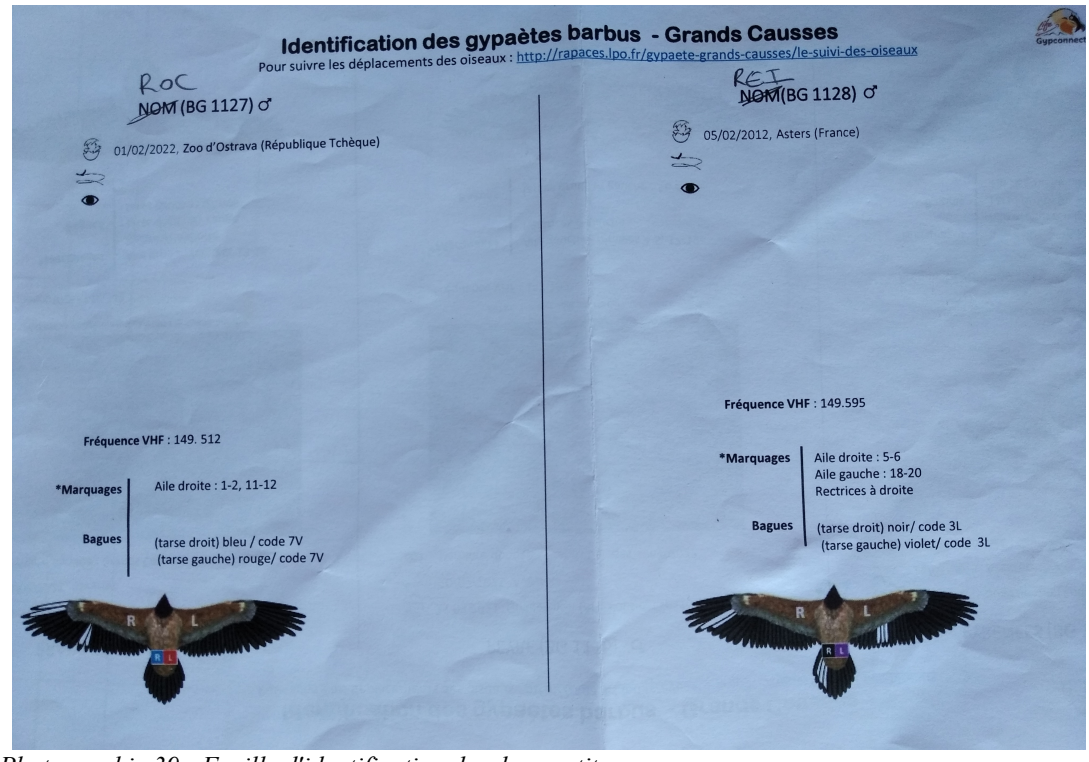
III) 2-A-b) Roc et Rei, les deux petits de 2022

L'année 2022 a vu deux petits gypaètes prendre leur envol dans le cadre du programme. Les poussins viennent de plusieurs centres d'élevage partenaires dispersés dans toute l'Europe afin de garantir une certaine diversité génétique. Ainsi, Roc est né au zoo d'Ostrava en République Tchèque, tandis que Rei del Causse vient de Haute-Savoie. Les oiseaux sont choisis selon les disponibilités car il y a relativement peu de couples reproducteurs et les naissances ne sont jamais garanties. Pour cette année, seuls ces deux mâles étaient disponibles. De plus, un choix de sélection s'opère également entre les poussins qui seront placés au taquet pour être relâchés et ceux qui seront gardés pour former de nouveaux couples reproducteurs en captivité. Si la volonté principale est de former une population sauvage autonome qui assure son renouvellement sans intervention humaine, les acteurs du programme doivent aussi composer avec les pertes éventuelles et maintenir un nombre de couples en captivité suffisant. La génétique et le tempérament sont analysés pour déterminer le devenir d'un poussin. Un oiseau trop craintif ou trop dépendant de l'homme aura moins de chance de s'en sortir dans la nature et sera plutôt voué à la captivité. Si un individu relâché montre des signes de détresse, la décision peut parfois être prise de le capturer et de la garder en captivité afin de s'assurer de sa survie, de pouvoir l'utiliser comme reproducteur et donc de ne pas « perdre » un oiseau inutilement.

Rei est né au Conservatoire d'Espèces Naturelles de Haute-Savoie, un centre interdit au public qui compte quatre couples reproducteurs de gypaètes barbus. Il y a assez peu de parcs de ce genre en France. Selon Camille, on peut recenser la volerie du Puy du Fou, dont l'unique couple a produit un petit en 2021 après de nombreuses années sans naissance et le parc des oiseaux à Villars-les-Dombes, dans l'Ain, qui possède un couple qui n'a jamais eu de petit. Selon elle, le réseau d'élevage est beaucoup plus développé à l'échelle européenne, d'où l'intérêt pour le programme d'avoir une dimension européenne et une réelle collaboration transfrontalière.

Roc est le dominant du duo. C'est le plus assuré, le plus volant. C'est lui qui présente le plus de comportement de défense et de protection du nid contre les autres vautours et c'est aussi lui qui est le plus à l'aise dans la prospection de nourriture. Rei est plus timide et réservé et tend à adopter un comportement de poussin envers Roc. Il réclame souvent de la nourriture à son frère de nid.

Placer ensemble une femelle et un mâle ne garantit en rien la formation d'un couple par la suite. Il faut prendre en considération la maturité sexuelle tardive des gypaètes, qui arrive durant la septième année, et le taux de mortalité assez élevé. Beaucoup de jeunes réintroduits, malgré la surveillance active des journaliers, ne survivent pas jusque là. De plus, la formation d'un couple « *ça marche au feeling, au coup de cœur* » selon Camille. Il faut que les deux partenaires se plaisent et qu'ils choisissent ensemble un site qui leur convienne. La bonne entente entre les petits au nid est toutefois très espérée car elle favorise des rapports apaisés dans le taquet, une absence de bagarre, une entraide éventuelle en cas de danger et moins de tension autour de la nourriture.



Photographie 39 : Feuille d'identification des deux petits

Tous les oiseaux issus de projets de réintroduction en France sont identifiés par bague ou parfois puce électronique. Les gypaètes du programme sont bagués, équipés d'une balise émettrice et décolorés sur certaines plumes. Les bagues sont de couleurs différentes en fonction de la patte et chaque oiseau possède sa propre combinaison de couleur. Elles portent en outre un numéro d'identification personnel et unique. L'émetteur permet un suivi GPS et donc de surveiller l'oiseau dans ses déplacements. Entre son envol et sa maturité sexuelle, le gypaète est un grand voyageur qui va bien au-delà des frontières françaises. La balise permet de localiser les oiseaux et éventuellement de déceler des problèmes à distance. Si le GPS positionne un oiseau au sol trop longtemps ou dans une forêt, il y a peut-être une blessure ou une faiblesse que les membres du programme pourront aller vérifier sur place. Enfin, la décoloration de certaines plumes des ailes et du balais de queue permet une reconnaissance visuelle rapide de l'individu. C'est « *comme un code-barre* » indique Camille.

Photographie 40 : Document type de reconnaissance des jeunes gypaètes relâchés. Focus sur Rei. La fréquence VHF est celle de sa balise. Il porte une bague violette à la patte gauche et une bague noire à la patte droite. Les numéros des plumes décolorées sont indiquées dans les « Marquages *» et représentées sur le schéma.*

La technique est absolument indolore et des traces de décoloration peuvent subsister jusqu'au cinq ans de l'animal. La mue renouvelle progressivement les plumes blanches par des plumes sombres, effaçant petit-à-petit le marquage, mais le remplacement tardif de certaines pennes peut permettre une identification sur plusieurs années. Les gypaètes observés par les membres du programme sont systématiquement photographiés, ce qui permet un suivie de l'évolution de la mue. Tous les gypaètes localisés en France ont un prénom et une bague.

III) 2-B) Ethnographie d'une journée de suivie

À présent, je vais présenter le récit ethnographique de la journée que j'ai passée avec Camille. Cela fournira de nombreux matériaux concrets sur son travail et sur le suivi des jeunes gypaètes et permettra au lecteur de se faire une idée d'une journée type d'observation des rapaces dans le cadre de ce programme.

III) 2-B-a) Observations des jeunes, une attention de chaque instant

Sitôt arrivée à la cabane d'observation, Camille règle l'objectif télescopique afin d'avoir une image nette de l'intérieur du taquet. Tout d'abord, seul l'un des deux jeunes est visible. Il faudra attendre quelques minutes pour que la tête du second émerge d'un recoin rocheux au fond de la cavité. Les petits sont bien là. Tranquillement installés dans leur « nid ». Il est un peu plus de treize heures. C'est une journée agréable, l'immensité bleutée du ciel s'étend à perte de vue, pas un seul nuage n'est présent et un vent rafraîchissant souffle sur la crête. Selon Camille se sont des conditions de vol idéales. Il ne fait pas trop chaud et les thermiques venteux sont bien présents, permettant aux vautours de planer sans effort.

Après avoir constaté la présence du deuxième jeune, Camille reprend le carnet de notes collectif où sont indiquées toutes les observations concernant les gypaètes. Tout doit y être noté : la quantité de nourriture ingurgitée, le nombre de gorgées d'eau prises, les attitudes particulières, tout. « *On va relever toutes les prises de nourriture : dès qu'ils mangent, dès qu'ils avalent un os il faut le noter. Si on n'arrive pas à voir à chaque fois qu'ils mangent, on regarde la quantité de fientes qu'ils font. Un indicateur important.* ». En effet, une absence d'excrément indique que l'oiseau n'a rien mangé et des fientes vertes renseignent sur une anorexie. Les interactions avec d'autres animaux sont également scrupuleusement consignées.

« *Notre rôle en tant que salarié c'est un peu de remplacer le rôle des parents* » me lance Camille. Surveiller, nourrir, protéger et amener à l'autonomie sont les lignes directrices de son travail. Car si le jeune gypaète est précieux de par sa rareté et les difficultés à le réintroduire, le but final du programme est bien l'indépendance des oiseaux. C'est en ce sens que la surveillance s'effectue à distance, avec des jumelles, et de manière cachée. Le taquet est nettoyé uniquement quand les oiseaux sont en vol à l'extérieur, idem pour les récipients d'eau, et la nourriture est donnée de la manière la plus discrète possible, afin que la main de l'homme ne soit pas perçue comme familière et nourricière. « *Rien à voir avec la fauconnerie. C'est l'inverse !* », il faut « *reproduire ce qu'il se passe dans la nature* », mais en évitant au maximum que l'oiseau ne soit familiarisé avec

l'humain.

Le rôle des salariés ne se limite pas à assurer la subsistance des gypaètes, ils doivent également « *surveiller l'état de santé* ». Tout comme leurs congénères de fauconnerie, les gypaètes barbus ne laissent rien paraître de leur état de santé. La faiblesse dans la nature est souvent synonyme de mort et les animaux tendent à la cacher. « *La détresse ont la ressent très peu. C'est pour ça quand on voit des oiseaux tous les jours après on les connaît, on arrive à savoir quand ça va pas* », témoigne Camille. C'est l'observation journalière des jeunes oiseaux qui permet aux acteurs du programme de connaître suffisamment bien à la fois les comportements généraux de l'espèce et à la fois les attitudes des individus en particulier afin de déceler d'éventuels problèmes. L'intervention humaine est cependant très rationalisée. Elle ne s'effectue que si l'oiseau est réellement en danger. Récupérer un oiseau relâché a de forts impacts sur son mental et sur ses dispositions à la vie sauvage. Une intervention se double parfois d'une impossibilité de remettre ensuite l'oiseau dans le milieu.

Des blessures physiques importantes, un individu coincé au sol près d'une route ou une incapacité à se nourrir sur plusieurs jours sont des causes possibles d'intervention. L'action humaine de s'approcher d'un individu qui semble en détresse renseigne également sur son réel état de santé. Tant que l'oiseau arrive à s'éloigner de l'humain, voir à s'envoler, c'est que sa survie n'est pas remise en cause dans l'immédiat. Camille me racontait que lors de l'envol de Rei, en pleine canicule, le jeune oiseau était tombé en bas de la vallée et n'arrivait pas à remonter au taquet pour boire et s'alimenter. Au bout de six jours, inquiète pour son état de santé, l'équipe a demandé à Camille d'intervenir. La jeune femme s'est retrouvée à trois reprises à moins de dix mètres de lui. A chaque fois Rei a réussi à s'envoler et à s'éloigner. « *C'est que ça va quand même s'il arrive à s'envoler. S'il était vraiment pas bien j'aurai réussi à l'attraper.* » conclue Camille. Et finalement l'oiseau a réussit à rejoindre le taquet par ses propres moyens.

III) 2-B-b) Le nourrissage

L'après-midi commence et Camille m'indique que nous allons procéder au nourrissage. Celui-ci est normalement réalisé le matin, mais elle a spécialement demandé à le faire elle-même pour que je puisse y assister. Nous récupérons dans la voiture un sac de morceaux d'agneaux, obtenus auprès d'un boucher partenaire. Les morceaux sont osseux, gros et se composent essentiellement de pattes entière ou d'os des épaules, hanches et colonne vertébrale. À l'aide d'une petite machette, Camille coupe les éléments les plus volumineux. Ensuite, nous descendons le long d'un petit chemin, entre la crête et le début de la falaise. Camille jette la viande en la dispersant au

maximum au dessus de la falaise. Le but est d'encourager les jeunes gypaètes à venir prospecter pour trouver leur nourriture de manière quasi-autonome. Cela afin de renforcer un comportement naturel, commun à plusieurs espèces de vautours, qui consiste à tournoyer dans le ciel, en planant sur les thermiques, afin de localiser des carcasses. La nourriture est initialement déposée dans le taquet, puis de plus en plus loin au fur et à mesure de l'autonomisation des petits. Les salariés éparpillent plus de nourriture que ce qui est nécessaire aux petits pour contre-balancer la concurrence avec les vautours sauvages et le chapardage des charognards terrestres.

Photographie 41 : Sac de viande de mouton récupérée auprès de bouchers partenaires

Photographie 42 : Viande dispersée parmi les roches et la végétation

Camille m'emmène ensuite quelques mètres plus loin et me montre un appareil photo automatique à détecteur de mouvements. L'instrument est attaché au tronc d'un buisson bas, orienté vers la vallée. Elle relève une carte mémoire qui lui permettra certainement d'observer des clichés de vautours et peut-être aussi de renards ou des corbeaux. Nous remontons ensuite vers le campement et Camille disperse les derniers os restant sur la petite butte formée par la crête qui relie la cabane au taquet. Enfin, nous retournons nous cacher à l'intérieur. « *Maintenant il faut attendre* ».

Photographie 43 : Appareil photo à détecteur de mouvements

Photographie 44 : Camille scrutant le ciel empli de vautours avec ses jumelles

Une demi-heure plus tard, les jeunes commencent à s'agiter dans le taquet et Roc semble ne pas vouloir tarder à s'envoler. Nous ressortons de la cabane et j'ai la surprise d'être accueillie par un ciel empli de vautours. Une bonne trentaine de silhouettes planent silencieusement dans le ciel bleu. Sans faire le moindre bruit, dans le secret du vent, les charognards avaient repérés la nourriture que nous avions dispersée. Ils se laissent porter sans effort par les thermiques et tournent en cercles larges au dessus de la crête. Ils observent les environs, repèrent les morceaux de viande et les éventuels dangers. Il suffit de quelques-uns avec cette attitude particulière pour attirer les autres et emplir le ciel de formes sombres.

Photographie 45 : Vautours fauves tournoyant dans le ciel

Ce sont quasi-exclusivement des vautours fauves, l'espèce de vautours la plus courante en France. Avec ses jumelles, Camille repère facilement les deux vautours moines qui se sont joints au cortège. Plus sombre, seule leur tête est déplumée alors que le cou des fauves est nu. Camille m'explique que dès que l'un d'entre eux amorcera une descente, tous les autres suivront rapidement, considérant que le sol est sans danger.

III) 2-B-c) L'entretien du taquet

Soudain, Camille me pointe une silhouette atypique, à la queue en ovale nettement découpée. C'est Roc, le jeune gypaète, qui a pris son envol pour venir chercher sa pitance. Avec l'expérience de plusieurs années d'observation, Camille le reconnaît en un instant grâce notamment aux plumes décolorées de ses ailes et de son balai. Tandis qu'un premier vautour fauve s'est choisi un morceau du côté de la vallée, Roc hésite quelques minutes avant d'opter pour la viande dispersée sur la crête, entre la cabane et le taquet. La fenêtre d'observation nous offre une vue directe sur sa prise de repas. L'os, suffisamment aminci par les soins de Camille, est rapidement avalé.

Photographie 46 : Roc entre la cabane d'observation et le taquet (au fond à droite)

Roc reprend son vol et nous passons de longues minutes à profiter du spectacle de ces nombreux vautours. Au bout d'un moment, nous ne voyons plus l'ombre si particulière du gypaète. Camille retourne dans la cabane pour jeter un œil dans la lunette et vérifier si le jeune est rentré au taquet, mais le nid semble vide. Elle décide alors d'utiliser le système de tracing pour localiser les deux petits. S'ils sont partis voler aux alentours se sera l'occasion de faire un tour au taquet pour vérifier les installations et remettre de l'eau.

Pour localiser les gypaètes, Camille utilise la fréquence particulière de leur puce émettrice. Elle configure le moniteur sur la bonne fréquence, puis balaye les alentours avec l'antenne. Si l'appareil détecte le signal propre à la puce recherchée, il bipera. Sinon, c'est que les oiseaux sont hors de portée, certainement dans une autre vallée. Après quelques minutes d'enquête et devant le silence du dispositif, il semble que les petits aient décidé d'aller faire un tour.

Photographie 47 : Camille configurant le moniteur

Photographie 48 : Camille balaye la vallée pour essayer de retrouver les ondes émises par les puces des petits

Nous nous mettons alors en route pour le taquet. Les salariés essaient de s'y rendre quotidiennement. Ils surveillent les installations, vérifient que tout soit en ordre, remettent de l'eau et observent également l'aspect des fientes et le nombre de plumes perdues. Ils calent leurs venues sur les absences des jeunes, afin de les déranger le moins possible et de ne surtout pas les effrayer. Camille me montre l'espace où les petits étaient enfermés avant qu'ils ne prennent leur envol.

Photographie 49 : Intérieur du taquet

Photographie 50 : bac à eau à l'intérieur du taquet

La vérification est rapide, précise et ne dure pas plus de quelques minutes. Camille sait parfaitement ce qu'elle doit faire et inspecter et nous ne nous attardons pas pour ne pas risquer d'affoler les jeunes à leur retour au nid.

III) 3) Une nébuleuse relationnelle : entre congénères sauvages, rapports aux observants et réception par le grand public

A présent que j'ai posé le cadre dans lequel se situe ces observations : objectifs du programme, méthode utilisée, les principaux protagonistes -Camille, Roc et Rei-, je vais à présent aborder la galaxie relationnelle autour de ces jeunes gypaètes. Dans un premier temps, je vais exposer les rapports entre les petits et les vautours sauvages présents sur le site, ainsi que les connexions entre ce programme et les autres projets de sauvegardes de rapaces. Puis, je me pencherai sur les relations entre les jeunes gypaètes et les humains, avec d'un côté les acteurs du programme qui observent et de l'autre le grand public.

III) 3-A) Relations aux vautours sauvages et comparaison avec un autre programme de réintroduction français

III) 3-A-a) Les vautours sauvages : comment se forger une place dans un territoire déjà occupé

La grille de protection permet dans un premier temps, lorsque les oiseaux sont encore jeunes, d'écarter les prédateurs et la concurrence des autres vautours. Et effet, même si les gypaètes sont rares dans la région, les trois autres espèces de vautours sont, elles bien présentes, et notamment les vautours fauves. La capacité de repérage des cadavres des vautours induit forcément une compétitivité dans l'accès aux ressources alimentaires. Lorsqu'un individu a détecté une carcasse, son attitude va automatiquement révéler aux autres sa trouvaille. Ainsi, les jeunes gypaètes doivent donc apprendre à trouver leur place dans l'écosystème local et à s'insérer dans le fonctionnement relationnel des vautours.

Contrairement aux buses de Harris, les vautours ne vivent pas en meute. Ils peuvent se rassembler à plusieurs dizaines sur de grandes carcasses pour manger en même temps, mais il s'agit uniquement de tolérance. Il n'y a aucune entraide pour l'accès aux ressources. Leur relative indifférence les uns aux autres est factice. Camille m'indiquait à ce sujet « *les vautours ils sont tout le temps en train de se bagarrer, enfin, de se houspiller. C'est dans leur tempérament.* ». Cette attitude de « houspillage » consiste en une sorte de parade pour tenter d'intimider le congénère. Les bagarres sérieuses sont rares. Les rapaces d'une manière générale préfèrent l'intimidation au combat. Ils savent instinctivement qu'une blessure, même minime peut se révéler mortelle si elle affecte leurs capacités de vol. Il s'agit davantage de « *show* » que d'affrontement.

Des interactions plus tendues peuvent survenir entre les espèces de vautours. Ainsi, Camille me disait, sur le ton de la boutade, que les fauves n'aimaient pas les moines, qui n'aimaient pas les percnoptères, qui n'aimaient pas les gypaètes, et ainsi de suite. Bien que, là encore, les altercations

se limitent souvent à des cris, des poursuites et des acrobaties aériennes. Le gypaète est plutôt en dehors de ces querelles puisque son régime alimentaire est basé sur l'ingestion des os. Il intervient donc en dernier sur une carcasse, laissant aux fauves et moines le loisir de se disputer les restes de viande.

Les rapports avec les aigles, autres grands rapaces des zones montagneuses, sont parfois plus conflictuelles. Le matin même, un aigle s'était approché du taquet et Rei avait sérieusement défendu son territoire. La cavité aménagée dans la falaise est réellement considérée comme un nid par les jeunes gypaètes. Le fait que Rei, pourtant moins assuré que Roc, prenne l'initiative de repousser un intrus est perçu de manière très positive par l'équipe : « *C'est une bonne chose. Ça veut dire qu'il est en forme, qu'il sait se défendre, qu'il a les comportements qu'il faut avoir.* ».

Cette altercation s'est heureusement terminée sans conséquence funeste, mais ce n'est pas toujours le cas. « *Ça peut mal finir. Avec un aigle, c'est toujours un peu compliqué.* », m'indiquait Camille. Avant de me raconter un fait survenu quelques années plus tôt : « *Il y en a un* [un jeune gypaète]*, tout de suite après son envol,il a eu une grosse grosse baston avec un aigle. Ça l'a vachement traumatisé. En fait ça l'a affaibli, je dirai, psychologiquement. Dans le sens que après c'est devenu un oiseau très très peureux.Qui avait peur de sortir, qui avait peur de voler, qui avait peur de tout le monde. C'est devenu très très compliqué.* ». L'équipe a donc choisi de capturer ce jeune et de le remettre en captivité pour profiter de sa fécondité dans un parc, plutôt que de prendre le risque qu'il meurt en liberté.

Photographie 51 : Roc (en bas) est facilement reconnaissable aux marques de décoloration sur son aile droite. Le gypaète au-dessus est un jeune relâché quelques années plus tôt. On peut constater qu'il est en pleine mue

Enfin, les jeunes gypaètes peuvent aussi être confrontés à des membres de leur propre espèce. Le jour même de mes observations, après le nourrissage, un jeune mâle relâché quelques années plus tôt est venu survoler la crête. Il a probablement repéré les manœuvres d'approches de ressources alimentaires des vautours fauves. Camille m'a informée qu'un de ses collègues

l'avait aperçu plus tôt dans la semaine, mais sans parvenir à l'identifier précisément. Ce jour là, il passa plusieurs dizaines de minutes à tournoyer au-dessus de nous, ce qui permit à Camille de le photographier et de l'identifier avec certitude grâce aux numéros présents sur ses bagues. C'est la procédure habituelle pour chaque membres du programme : relever toutes apparition d'un gypaète et si possible le prendre en photo et noter ses matricules pour l'identifier.

Roc, cependant, n'était pas enclin à partager son espace de vol avec un congénère de la même espèce. Alors qu'il n'avait rien dit aux nombreux vautours fauves et moines, il a entrepris des stratégies d'intimidation. Il s'est approché de l'étranger en vol, alternant des phases de suivi et d'autres où il faisait mine de le charger. Durant une dizaine de minutes, les deux gypaètes redoublèrent d'acrobaties spectaculaires juste au-dessus de nos têtes. Le vrombissement incroyable des plumes qui fendent l'air et le claquement des ailes illustraient bien le « *show* » dont m'avait parlé Camille. Finalement, après avoir louvoyé un moment, l'intrus est reparti sans qu'aucun contact n'ait eu lieu entre les deux oiseaux. Roc s'était contenté d'impressionner le gypaète plus âgé, en lui indiquant que cet espace était sa zone et qu'il n'y était pas le bienvenu.

<u>Photographie 52 :</u> Roc (en bas) tente des manœuvres d'intimidation pour repousser le gypaète intrus

<u>III) 3-A-b) Un exemple d'un autre programme de réintroduction : le pygargue à queue blanche</u>

C'est en 2007 que Jacques-Olivier Travers a l'idée de lancer un programme de réintroduction du pygargue à queue blanche, soit cinq ans avant celui des gypaètes barbus. Passionné par les rapaces et les aigles en particulier depuis tout petit, il est le fondateur de la volerie des Aigles du Léman, ouverte en 1998. Le pygargue est un rapace chasseur de grande envergure, spécialisé dans la pêche. Le dernier spécimen sauvage a été observé en France métropolitaine en 1892 à Thonon-

les-Bains et en 1959 en Corse. Jacques-olivier Travers met en place un ambitieux programme. Il sollicite la coopération de nombreux parcs en France et à travers toute l'Europe pour former des couples reproducteurs et obtenir des petits à relâcher. Son objectif est sensiblement le même que celui du programme pour les gypaètes : former une population sauvage avec des effectifs suffisants pour assurer son renouvellement sans intervention humaine.

Son projet mettra de longues années à se concrétiser puisque les premiers aiglons ne prendront leur envol qu'en 2022, en Haute-Savoie. Cette lenteur est expliquée par la rareté des pygargues à queue blanche en captivité et les difficultés à former des couples et à obtenir des petits.

Jacques-Olivier Travers profite de ces années pour offrir une couverture médiatique majeure à ses aigles et sensibiliser le public à leur retour. Sa campagne de communication est basée sur des apparitions exotiques de ses oiseaux : vol depuis la tour Eiffel en 2014, survol du stade Olympique de Londres, etc. Ses pygargues sont vu dans des dizaines de documentaires. Il a eu l'ingénieuse idée d'accrocher une petite caméra à un harnais sur le dos des oiseaux, permettant ainsi au public de voir des images depuis un angle de vue pour le moins inhabituelle. Ce suivi médiatique permet au programme d'obtenir à la fois l'aval du public et recruter des partenaires atypiques, tel le château des Milandes en Dordogne.

Le programme de réintroduction des gypaètes, de son côté, n'a pas eu autant de répercussions dans l'univers médiatique. La préservation du gypaète est une cause moins connue que celle des pygargues, obligeant les acteurs du programme à élargir leur recherche de financements à l'échelle européenne. Camille me confiait à ce sujet : « *Chaque espèce a un programme différent. Là c'est un programme «* life *», c'est un programme européen. C'est l'Europe qui décide de financer ce programme, après plusieurs demandes.* […] *Le programme est accepté ou non et financé ou non. Donc là il est accepté et on est en train de récréer un dossier pour qu'on puisse continuer encore quelques années. Donc voilà c'est un programme qui est financé par l'Europe*. ».

Lors de la première année de relâchage, l'équipe de Jacques-Olivier Travers a utilisé la même méthode que celle utilisée par le programme pour les gypaètes : le taquet parental. La seule différence était la présence des parents des jeunes sur le site, en volière. À l'âge de huit semaines, les poussins étaient placés en liberté dans un nid extérieur, avec toujours un contact possible avec le couple parental, séparés par des barreaux. Ainsi, les jeunes continuaient d'être nourris par leurs géniteurs et pouvaient s'émanciper à leur rythme. Le constat a été fait que si la technique du taquet en « double nid » fonctionnait très bien, le timing de réintroduction des petits présentaient deux inconvénients : les jeunes pygargues s'envolaient en même temps que les jeunes milans noirs, en

supériorité numérique dans la zone, induisant des réactions défensives agressives de la part des parents sauvages et une concurrence accrue pour l'accessibilité alimentaire, le second était que les bords du principal point d'eau, le lac de Guidou, sont très fréquentés par les touristes aux mois de juillet-août, ce qui empiète sur l'appropriation du territoire par les jeunes pygargues.

Pour la seconde année, la décision fut prise de laisser au maximum les jeunes dans la volière avec les parents et de ne les séparer qu'à l'apparition de tensions naturelles entre petits et adultes. Les jeunes sont alors tous rassemblés dans une immense volière, leur permettant ainsi de perfectionner leurs compétences de vol, apprendre les bases relationnelles avec d'autres aiglons de leur âge et surtout de développer l'art de la pêche grâce à un grand bassin artificiel alimenté en poissons. Cette seconde version du taquet permettra de relâcher les petits au début septembre, évitant ainsi les deux principales sources de complications de la première année.

La présence des parents sur le site est possible par le fait que les couples reproducteurs sélectionnés sont stationnés en Haute-Savoie, non loin du site de réintroduction. Il n'est pas possible de faire de même pour les gypaètes puisque les poussins naissent dans des parcs un peu partout en Europe. De plus, la méthode du taquet « simple », sans double volières et présence des parents, semble fonctionner et ne pas rencontrer de difficultés majeures. Les salariés doivent cependant un peu plus suppléer les parents en fournissant notamment des apports alimentaires réguliers, là où les jeunes pygargues sont nourris par leurs géniteurs.

III) 3-B) Les relations entre les jeunes gypaètes et les humains

III) 3-B-a) Ceux qui observent : un attachement dans le lointain

Les salariés le savent, même s'ils éprouvent des sentiments pour les oiseaux dont ils ont la charge, ils ne doivent pas créer de contact. Les jeunes doivent s'émanciper au maximum de l'aide humaine et ne surtout pas concevoir les humains comme des alliés. L'objectif du programme est de viser une autonomie totale des gypaètes et des oiseaux trop familiers auront moins de chance de s'en sortir dans la nature. C'est pour cela que malgré l'hypervigilance des acteurs du programme, leur présence tous les jours et leur dévouement dans la surveillance des petits, il ne doit théoriquement pas avoir de création de lien. L'observation et les soins sont d'ailleurs pensés dans cette logique. Les salariés se cachent dans la cabane, dispersent la viande quand les petits sont au nid et n'inspectent le taquet que durant l’absence des jeunes.

Et pourtant, « *Il y a une sorte d'attachement.* » explique Camille. Selon elle, les oiseaux ont très bien identifié les acteurs qu'ils voient tous les jours. Ils savent parfaitement faire la différence entre ces humains en particulier, qui sont proches et n'ont jamais de comportement qui pourrait

laisser supposer un danger, et les autres humains qu'ils peuvent voir randonner dans les montagnes. À son sens, l'attachement des observateurs pour les jeunes est inexorable. « *C'est super agréable* […] *de voir évoluer des oiseaux que tu regardes tous les jours de six heures à vingt heures.* » poursuit-elle. Elle s'inquiète quand un petit mange moins, disparaît quelques jours ou croise le chemin d'un aigle. L'investissement émotionnel est très présent de par la longueur de la mission, sa chronophagie et sa nature : les salariés doivent remplacer le rôle des parents en amenant les jeunes vers l'autonomie et la liberté.

Réciproquement, Camille estime que les gypaètes aussi s'attachent un peu aux acteurs du programme : « *Même s'il y a très peu de lien, il y a quand même un lien qui se crée. Le lien c'est qu'ils nous voient tous les jours en fait.* ». La présence journalière des salariés induit forcément une acclimatation. Les jeunes ont l'habitude de voir ces visages précis dans leur espace de vie et en garde une image positivement neutre. C'est-à-dire que les salariés ne sont, à aucun moment, perçu comme des menaces. Ils deviennent donc des éléments naturels de l'environnement. Camille précise « *on pense qu'ils nous voient pas, mais ils nous voient carrément en fait* », même cachés dans la cabane ou en faisant attention à ne pas s'approcher du taquet quand les petits sont dedans.

Camille me partageait une anecdote qui lui était arrivée un peu plus tôt dans la saison. Alors qu'elle sortait de chez elle -elle habite un peu plus bas dans la vallée- un jeune gypaète est passé en planant au-dessus de sa maison. L'oiseau a fait plusieurs cercles en volant à assez basse altitude, avant de repartir. Elle a clairement identifié un des petits de l'année. « *Je pense qu'il m'a reconnue* », avance-t-elle pour expliquer l'attitude atypique du gypaète. Ce n'est pas courant qu'un vautour agisse ainsi et elle a l'impression que l'oiseau la regardait. Elle ajoute cependant que ça pourrait aussi être uniquement un hasard, qui n'aurait rien à voir avec une prétendue reconnaissance de l'oiseau, mais qu'elle préfère croire qu'elle a vécu une interaction unique et personnelle avec ce jeune.

Cette habituation à ceux qui observent dans le cadre du programme s'accompagne d'une certaine forme de confiance. Lors de mes observations sur la crête, Roc est venu survoler la cabane alors que nous étions dehors avec les jumelles. Il est passé à de nombreuses reprises juste au-dessus de nous, nous jetant des regards attentifs et sans jamais montrer le moindre signe d'inquiétude. Les vautours sont par nature assez curieux et peu farouches, mais ce jeune du programme l'était particulièrement. « *Ils n'ont jamais été aussi proches* » c'est exclamé Camille, ajoutant que j'avais de la chance de pouvoir les observer d'aussi prêt. Roc avait parfaitement identifié que j'étais une inconnue, une étrangère à ses humains habituels. Son habitude à la présence des humains observateurs l'a cependant rassuré sur mes intentions. J'étais perçu comme un élément nouveau de

l'environnement, méconnu mais inoffensif.

À l'instar des rapaces de fauconnerie, les jeunes gypaètes du programme sont donc habitués à une certaine modalité de la présence humaine : des gens qui restent prêt de la cabane et évoluent à distance. Cette imprégnation involontaire est due à la répétabilité d'une situation, qui devient à force assimilée comme banale et habituelle. Les salariés misent sur l'absence de contact physique et de manipulation ainsi que sur l'arrêt de cette routine, lorsque les jeunes quittent le taquet, pour que les oiseaux s'éloignent des humains et prennent pleinement leur autonomie.

III) 3-B-b) Réception par le public et perception du gypaète barbu

L'absence du programme de réintroduction dans les médias se double d'une méconnaissance parfois très profonde des vautours. Les aigles jouissent d'une image plutôt positive auprès du grand public : maîtres des airs, roi des oiseaux, symboles à la fois de Zeus, le dieu grec, et de l'empire romain, dans les cinq premiers siècles de notre ère, ils incarnent le courage et la force et sont, encore aujourd'hui, utilisés comme figure dans de nombres espaces : clubs sportifs, corps d'armées, etc. À l'inverse, les vautours, charognards, ont une bien plus mauvaise réputation. L'ancien éleveur des Cévennes, Philippe Galzin, était formel : « *Quand je vois des vautours, je sais que ce n'est pas bon signe*. »[39]. À chaque décès dans son troupeau de moutons, c'est la présence de vautours tournant en cercle qui l'a averti. Depuis, il associe ces oiseaux à de funestes présages.

Le grand public en a une image assez floue, incertaine, réduisant les diverses espèces de vautours à ceux présents dans les films de *westerns* ou les bandes dessinées type Lucky Luke. Dans ces œuvres, les vautours sont généralement limités à leur condition de charognards, ils représentent la mort guettant les voyageurs égarés. Camille me parlait de certains locaux qui voient d'un mauvais œil les tentatives de réintroduction du gypaète près de leurs terres. Selon eux, les vautours attaqueraient les troupeaux et notamment les petits aux périodes de mise bas.

Cette image très négative du vautour conduit à des comportements de rejet assez extrêmes. Des vautours sont régulièrement retrouvés morts, abattus d'une balle, comme ce fut le cas pour un gypaète du programme tué non loin. Cette pratique est absolument interdite par la législation, qui protège les vautours depuis des années : 1972 pour le fauve, 1976 pour le moine et le percnoptère, 1981 pour le gypaète barbu. Malgré l'ouverture d'une enquête pour retrouver le tireur, le manque d'indice conduira certainement à un abandon de la procédure, comme c'est souvent malheureusement le cas pour ce genre d'affaire.

39 Dans *[Attaques de vautours fauves] Prises de bec*, de Stéphane Thépot, 2021

Heureusement, quelques personnes plus sensibilisées à la cause des vautours ont une vision plus positive de leur présence. « *Le vautour a toujours été un commensal de l'homme. Sans élevage, il ne se développe pas.* »[40] clame le maire de Chamaloc, dans la Drôme, Michel Vartanian. Pour lui, la présence des vautours est même un bon indicateur de la vitalité du pastoralisme et des pratiques de transhumance dans la région. Il considère les rapaces nécrophages comme de précieux auxiliaires pour les éleveurs. De par leur fonction de régulateurs des carcasses, ils limitent les risques d'épidémies et permettent aux paysans de faire des économies en réduisant les coûts liés à la prise en charge des cadavres.

Les vautours peuvent également devenir des arguments touristiques. La Maison des Vautours, située près de Meyrueis, à quelques minutes en voiture du site de réintroduction, accueille chaque année plusieurs milliers de visiteurs. Le charnier de Cassagnes, aménagé sur le causse Méjean, fait parfois l'objet d'une visite touristique. Bruno Veillet, membre du bureau local de la Ligue pour la Protection des Oiseaux, organisatrice de ces visites avec le parc national des Cévennes, reconnaît que « *une curée de vautours sur un cadavre peut être impressionnante.* »[41].

Le camping où m'a donné rendez-vous Camille, niché dans la vallée au pied de la falaise abritant le taquet de réintroduction, joue également sur la présence du gypaète. De nombreuses affichettes et pancartes renseignent les visiteurs sur l'existence toute proche des gypaètes barbus et sur le programme de réintroduction. La tenue journalière d'un point d'observation aux jumelles par les salariés, dans la cour du camping, favorise aussi les échanges et la compréhension des enjeux de réintroduction pour le public.

III) 4) Ouverture, entre réflexions et conclusions

À l'été 2022, le bilan de ce programme de réintroduction n'est pas flagrant. « C*ette année il y a un couple qui s'est formé dans le Vercors, voir même deux, dont un qui a reproduit. Dans ce couple-là fait partie un oiseau qui a été lâché ici en 2015 ou 2016.* » indique Camille, avant d'ajouter « *c'est un programme qui montrera son succès des années plus tard puisque le gypaète barbu atteint sa maturité sexuelle à 7 ans environ. Donc c'est super long.* ». Pour l'instant, un seul couple s'est formé et établi dans les Grands-Causses. Il s'agit de deux oiseaux relâchés en 2013 et en 2014. Ils ont construit un nid, paradent, s'accouplent, un point positif pour le programme à la nuance près qu'il s'agit d'un couple homosexuel. L'idée de former un « couloir » de binômes reproducteurs pour assurer un brassage génétique à l'échelle nationale n'est donc pas encore aboutie.

En 2023, les nouvelles ne sont pas des plus agréables pour les deux petits. Vers la fin du

40 Dans *[Attaques de vautours fauves] Prises de bec*, de Stéphane Thépot, 2021
41 Dans *[Attaques de vautours fauves] Prises de bec*, de Stéphane Thépot, 2021

mois de juin, Rei a terminé son périple à travers les Pays-bas en Allemagne. Il a été localisé au sol, très affaibli et coincé dans une épaisse forêt. Dans l'incapacité de se ré-envoler, il a été récupéré par une association de sauvegarde de la faune sauvage locale, puis acheminé vers un centre de soin. Il a été rapatrié en France le 9 juillet et a pu retrouver la liberté dans les gorges des Grands-Causses le 12 juillet. Roc n'a pas eu autant de chance. Son voyage de jeune oiseau à travers la France et l'Europe s'est achevé le 10 juin, aux Pays-Bas, lors d'une collision fatale avec une éolienne.

Cela illustre les propos de Camille sur l'importance du suivi et les difficultés à mener à bien le programme. La fragilité de l'espèce, qui se reproduit tardivement, est renforcée par la présence d'éléments mortels dans son environnement : lignes électriques, éoliennes, routes, etc, d'actes de malveillances de certaines personnes mal informées : empoissonnements, tirs de fusils, et autres, et également de certaines actions anthropiques qui peuvent créer des nuisances lors du nourrissage, du repos ou de la reproduction et écarter les gypaètes de ces lieux.

La sensibilisation du grand public à la cause des vautours est un enjeu majeur de leur réintroduction. D'une manière générale, cela s'applique à l'ensemble des rapaces. Des espaces tels les parcs de volerie sont ainsi de précieux intermédiaires entre cette faune sauvage souvent méconnue et rejetée et le public. Les espèces nécrophages et les rapaces nocturnes sont les principaux concernés par l'ignorance des foules et les attitudes de répulsion. Elle n'est pas si loin l'époque où on clouait des chouettes sur les portes des étables pour se protéger du mauvais sort dans les campagnes françaises[42].

Enfin, l'étude de ce programme m'a permis d'explorer une autre manière d'entretenir un lien avec un rapace, en dehors des codes plus « classiques » de la fauconnerie, où l'oiseau est maintenu en captivité et où l'intimité et la confiance sont recherchées dans la relation. Ici, c'est une autre forme de confiance qui s'exprime. L'oiseau et l'observant sont connectés et s'inter-connaissent. Des règles tacites sont maintenues pour garantir une certaine distance dans la relation, afin d'éviter des phénomènes d'attachement et de dépendance et favoriser, ensuite, un retour à la vie sauvage.

Jean Estebanez s'est questionné sur cette idée de « *juste distance* » entre des humains et des animaux sauvages. Ces recherches portent sur des parcs animaliers, mais son concept me semble intéressant. Selon lui, l'un des enjeux principaux des zoos est d'organiser une juste distance entre les visiteurs et les animaux. Ils sont conçus autant pour séparer que pour créer de la proximité. Ainsi, « *Les animaux aux zoos sont dits « imprégnés » du fait de la présence quasiment continue de l'être humain [...] c'est la relation à la juste distance qui est modifiée par les allers et venues des*

42 Selon, entre autres, des chercheurs de l'université de Lausanne

visiteurs et les relations privilégiées qui se nouent entre les soigneurs et les animaux. »[43].

C'est bien la même chose qui se joue ici. La « juste distance » est celle qui permet à la fois de connaître l'oiseau et ses réactions, de l'observer, de pourvoir à ses besoins alimentaires, tout en gardant assez de détachement pour ne pas créer d'accoutumance.

La réalité est plus subtile puisque, nous l'avons vu, des phénomènes de reconnaissance et d'attachement -à minima des observateurs vers les jeunes- surviennent. Les salariés deviennent des figures acceptées dans le quotidien et l'environnement proche, qui ne doivent jamais être perçues comme des menaces afin de ne pas déranger la quiétude des jeunes et des autres vautours adultes du site. Vanessa Manceron a travaillé sur les naturalistes amateurs anglais[44], qui observent et répertorient des espèces sauvages. Pour elle, de la même manière que Camille et les autres salariés du programme, les « *naturalistes amateurs font partie de ce qu'ils observent* ». L'objet du suivi s'habitue à ces figures car « *leur mode d'attention est à la fois bienveillant et à distance respectueuse, discret mais consistant, opiniâtre et guidé par un souci d'exhaustivité, concentré et procédant par imprégnation.* ».

Les observateurs du programme ont ainsi une méthodologie proche de celle des naturalistes étudiés par Vanessa Manceron. Elle évoque une « *lente plongée méthodique et consciencieuse dans la matérialité des corps et des comportements qui permet d'accéder progressivement à une nouvelle version sensorielle de la réalité.* ». Cette méthodologie permet au témoin attentif de développer son *jizz*. Lorsque Camille, d'un bref coup d'œil, identifie en un instant un gypaète ou un vautour moine, c'est cette notion qui est mobilisée. La capacité de « *reconnaître la personnalité visuelle et sonore de l'être vivant sans se référer aux détails caractéristiques de l'espèce…* »[45]. Vanessa Manceron compare cette aptitude à l'opération cognitive qui permet de reconnaître immédiatement un visage familier sans prêter attention de manière consciente aux détails qui le singularisent. Seule une observation attentive, immersive et profonde permet de développer cette capacité, qui est liée à un objet très précis.

Ainsi, c'est une modalité privilégiée de relation qui s'installe dans le contexte d'une observation journalière sur plusieurs mois. Les humains présents dans ce cadre sont considérés à part, dans une « juste distance » d'observateur. Plus proche des gypaètes que les humains lambda, il n'en reste pas moins plus éloignés que ce que vivent les fauconniers avec leurs oiseaux en captivité.

43 Dans *Ceux qui sont proches : les soigneurs au zoo*, 2010
44 Dans *Les veilleurs du vivant*, 2022
45 Dans *Les veilleurs du vivant*, 2022

Conclusion

Nous avons commencé l'exploration des pratiques mêlant humains et oiseaux de proie dans le sud de la France contemporaine par des questionnements autour de la relation. Ce qui nous intéressait étaient les multiples modalités relationnelles entre un humain et un rapace, aux travers des différentes pratiques liées au domaine de la fauconnerie. L'incursion dans quatre manières d'interagir avec un rapace : la chasse, les parcs de volerie, les stages d'initiation et l'observation d'individus relâchés dans le monde sauvage, nous a donnés une vision plus précise des réalités autour des oiseaux de proie en captivité et semi-captivité. Les relations abordées sont de diverses natures. La plus évidente est celle reliant un fauconnier et son oiseau. Nous avons également évoqué les échanges entre un rapace et un humain autre que son fauconnier, les interactions entre les oiseaux eux-mêmes, entre les rapaces et d'autres animaux, et également l'influence à double sens du territoire et de l'animal.

Cette approche des diverses pratiques en lien avec des rapaces nous a permis de nous questionner, certes, sur cette thématique des relations, mais elle nous a également conduis à remettre en cause les frontières et la définition du terme de « fauconnerie » et, par extension, de « fauconnier ». Nous pouvons ainsi esquisser un portrait général nouveau de ces humains au contact, de près ou de loin, avec un oiseau de proie.

Bien qu'il nous faille garder à l'esprit que nous n'avons approché qu'une partie des pratiques possibles, je pense que la réflexion sur la proposition d'une définition d'ensemble reste pertinente. Les individus rencontrés dans le cadre de ce mémoire présentent à la fois des différences évidentes dans leurs pratiques et techniques, mais également des points de convergences forts que nous avons pu relever tout-au-long de la lecture. Certes, je ne me suis pas du tout penchée sur certaines pratiques, telle l'effarouchement, ou sur certains sujets, comme l'aspect historique de la fauconnerie, et mon observation se cantonne à une zone géographique précise, présentant une certaine uniformité culturelle. De même, j'ai fait le choix de rencontrer seulement quelques représentants de chacune des manières d'interagir étudiées afin de développer des relations de confiance et avoir ainsi accès à des informations et ressentis plus personnels. Toutefois, je considère que les convergences que j'ai pu relever, doublées d'une quantité non-négligeable de matériaux ethnographiques, me permettent de tracer les grands traits de ces humains évoluant au contact d'oiseaux de proie et de leurs pratiques.

Tout d'abord, la catégorisation des rapaces en captivité est un sujet complexe. À la croisée des chemins entre les animaux domestiques de compagnie, ceux d'élevage et de rente et les bêtes

sauvages, leur forte ressemblance, que ce soit du point de vue du comportement ou du phénotype, avec des individus sauvages ainsi que certains traits de caractère très liés au domaine d'expression des chasseurs carnassiers, les exclue d'une appartenance totale à la domesticité. Pour autant, leur tolérance aux soins du quotidien et aux multiples manipulations les placent plus proches du cercle des animaux apprivoisés. Ainsi, il semble que ce soit principalement l'affaitage qui permette de distinguer un oiseau de fauconnerie d'un congénère sauvage, c'est-à-dire l'habituation à certaines manipulations et une tolérance envers l'humain, sa proximité et son contact.

L'affaitage va conditionner le comportement de l'oiseau, une part importante de son caractère et ses réactions à certains stimuli. Il dépend dans un premier temps des conditions de naissance et des premières semaines de vie. C'est-à-dire que l'oisillon sera influencé par son éleveur et ses pratiques d'élevage, ainsi que par l'attitude de ses parents s'il est laissé quelques temps dans le nid parental. L'affaitage est également grandement déterminé par la manière d'affaiter du fauconnier référent, à savoir son intentionnalité d'une part : l'usage qu'il souhaite faire de l'oiseau et l'investissement émotionnel qu'il alloue à la création d'une relation, et d'autre part par une sorte d'empreinte signature, propre à chaque fauconnier. Enfin, le tempérament de l'oiseau dépendra, dans une moindre mesure, des prédispositions et grands traits de caractère de l'espèce. La personnalité propre du rapace est également à considérer.

Tout cela forme réellement l'individualité de l'oiseau, qui conditionne donc ses attitudes. Le rapace fait preuve d'une subjectivité avérée dans l'élaboration de la relation. Les comportements complexes des oiseaux de proie, les discours enchevêtrés et parfois contradictoires des fauconniers et les pratiques autour de ces oiseaux les placent dans un statut un peu à part. Il n'est pas possible d'affirmer une généralité classificatoire et il est préférable de les considérer dans leurs particularités et leur individualité.

La création de relations humain-animale est donc à réfléchir à l'aune de ces personnalités diverses. La confiance et l'habitus sont les critères indispensables à l'établissement et au maintien d'une relation saine et durable. Un oiseau de proie a besoin d'être manipulé régulièrement et respectueusement par une même personne, qui deviendra son fauconnier référent. L'humain doit veiller au bien-être physique et psychologique de son oiseau et répondre à ses attentes en termes de comportement et de protection. Pour que l'attachement réciproque fonctionne il faut donc, d'une part, une certaine attitude du fauconnier et d'autre part une sorte d'alchimie relationnelle entre les tempéraments des deux partis. C'est ici que l'individualité de l'oiseau entre en compte. Il arrive que le lien ne se forme pas, sans forcément de raison visible. L'un ne correspond simplement pas à l'autre. Les manipulations sont compliquées, le vol en liberté est difficile, voir impossible, et le

fauconnier choisit souvent de se séparer de cet oiseau.

À l'inverse, les relations sont parfois transcendées par une entente fluide et réciproque au point d'en devenir presque fusionnelles. Il semble que cela arrive principalement dans des relations impliquant un seul humain et peu d'oiseaux. Les chasseurs, qui ont souvent deux ou trois rapaces pour la chasse, manipulés quasi-exclusivement par eux, sont souvent très proches de leurs compagnons. Un binôme de sexes opposés tendra également à une plus grande proximité relationnelle. Ces éléments ne sont cependant pas absolus et ne garantissent absolument pas un lien viscéral.

Sans attendre ce niveau d'entente, qui conduit parfois l'oiseau à se considérer dans une relation de couple avec son fauconnier, un binôme humain-oiseau peut parvenir à voler en toute confiance. Il y a ainsi plusieurs niveaux de fluidité et d'intensité dans la relation, qui part d'un rejet simple à une acceptation totale et fusionnelle. Ainsi, les oiseaux de stage ou de volerie tolèrent très bien la présence d'un public étranger et peuvent même se laisser manipuler par des néophytes. C'est la confiance en leur fauconnier référent, l'habitude de l’exercice et souvent l’attrait d'une récompense carnée qui impulsent l'acceptation. Il s'agit bien de tolérance et non de confiance. Les rapaces acceptent de se faire manipuler par certains inconnus, mais peuvent en refuser d'autres sans raison apparente.

La qualité des gestes techniques entre également en ligne de compte. Un humain jugé trop inconfortable risque d'être boudé lors des prochains rappels. Les rapaces régulièrement en contact avec des apprenants et des néophytes sont très tolérants à des postures imparfaites, mais peuvent tout de même manifester leur mécontentement. Dans cette idée, une personne experte, habituée à manipuler des rapaces, pourrait ne pas réussir à amadouer un oiseau en particulier. L'individualité des oiseaux leur fait accepter certains quidams et en refuser d'autres.

C'est là que le fameux ressenti du fauconnier entre en compte. L'importance de savoir lire et comprendre son partenaire : ressentir ses peurs, décrypter ses refus, discerner ses envies, etc. C'est quelque chose de primordial à toutes personnes évoluant au contact d'oiseaux de proies. Une sorte de savoir instinctif qui ne peut s'apprendre dans les livres ou dans des discours et doit obligatoirement s'acquérir par la pratique et l'expérience. Ce ressenti se double d'une forme d'inter-compréhension entre l'oiseau et son fauconnier référent. La connaissance et re-connaissance de l'autre conduit à une plus grande tolérance. Nous l'avons vu avec les vautours sauvages et les jeunes gypaètes qui, à force de voir Camille et les autres observateurs tous les jours, les ont intégrés à leur environnement proche et familier. Les nouveaux humains entrant dans ce cadre précis sont acceptés également dans l'espace précis utilisé habituellement par les salariés. L'habitude et la reconnaissance de l'autre amènent l'acceptation.

Toutes ces réflexions nous amène à nous questionner sur la définition des termes fauconnerie et fauconnier. Nous avons commencé notre cheminement en soulignant l'ignorance que le grand public a de ces sujets et j'ai ensuite déroulé mon propos afin de conduire le lecteur à mieux percevoir ces termes. Tout-au-long de notre parcours, force est de constater qu'il est compliqué de proposer une définition claire et précise de ce qu'est la fauconnerie. Pour les chasseurs, seule la pratique cynégétique est digne de cette appellation et elle concerne seulement quelques espèces. Pour les personnes proposant des stages d'initiation ou de perfectionnement et pour les parcs de volerie, ce terme englobe toutes les activités pratiquées avec un rapace quelle que soit son espèce : balade suitée en vol libre, entraînement au rappel sur filaire, spectacle de vol, démonstration d'une particularité de l'animal, etc. Enfin, le suivi et l'observation de rapaces nés en captivité et relâchés dans la nature pourraient également entrer dans la définition élargie de la fauconnerie puisqu'il s'agit d'une activité en lien et presque au contact de rapaces.

Les frontières de la fauconnerie, sa définition, sont donc flottantes et évolutives. Il y a quelques siècles, les pratiques n'étaient clairement pas autant diversifiées et les espèces manipulées se limitaient aux six reconnues pour la chasse. De nos jours, la « fauconnerie » englobe une diversité beaucoup plus large de pratiques, de techniques, de savoirs-faire, de matériels, de profils de pratiquants et d'espèces utilisées. Les fauconniers eux-mêmes ne sont pas d'accord sur les activités méritant l'appellation de « fauconnerie » et l'auto-désignation en tant que « fauconnier » fait débat en elle-même. Il y aurait donc plusieurs frontières, mouvantes et floues, tant autour qu'à l'intérieur même de la définition de « fauconnerie ».

Cependant, il me semble tout de même possible de relever quelques grands traits communs à toutes les personnes que j'ai rencontrées. Tout d'abord, la pratique au contact d'un rapace relève de la passion. Que ce soit pour du loisir pur, comme les chasseurs, ou pour un travail rémunéré, comme les stages ou le suivi des gypaètes, la passion entre en ligne de compte. Aucune trajectoire individuelle des personnes que j'ai questionnées ne relève du hasard. Par ricochet, personne ne semble travailler au contact d'un rapace par dépit ou juste « comme ça ». Il s'agit systématiquement d'un intérêt fort pour les rapaces, qui s'est éveillé souvent durant l'enfance et s'est renforcé à l'âge adulte. Bien que certaines finalités soient différentes : les chasseurs ont des oiseaux de proies sur leur temps libre, Christophe vit de son travail avec des oiseaux, etc, posséder des rapaces est toujours un choix émanant d'un intérêt, une passion, sur la longue durée. De plus, tous les acteurs rencontrés témoignent de la même envie constante de s'améliorer, pour eux, mais surtout pour leurs oiseaux. Ils souhaitent perfectionner leurs connaissances, leurs manières de faire ou encore leurs équipements et leurs volières.

Ainsi, bien que des différences existent de manière évidente, des ressemblances se dessinent également. Les frontières à l'intérieur de la fauconnerie semblent donc plus perméables que de prime abord. Bien que les discours, des chasseurs tout du moins, semblent très arrêtés, les pratiques sont plus souples. Camille est à la fois observatrice de gypaètes et chasseuse dans sa vie privée. Christian est chasseur et aide également à la protection des rapaces auprès de refuges locaux. Christophe propose des stages et souhaite découvrir la chasse au vol. Autant de trajectoires de vie qui se recoupent et se mêlent. Les intentionnalités relationnelles des humains : créer et entretenir des liens positifs de confiance avec son oiseau, veiller à son bien-être au quotidien, consacrer temps, énergie et ressources au développement de la relation, sont autant de moteurs qui poussent les fauconniers à regarder dans la même direction. La fascination qu'exerce ces oiseaux complexes charme les fauconniers au travers de leurs différences de la même manière. La principale convergence est donc celle de la passion et du dévouement aux rapaces.

Au vu de toutes ces réflexions, je peux donc avancer que le terme de fauconnerie comprend actuellement toute la diversité de pratiques et de pratiquants qui, de près ou de loin, sont en contact avec des rapaces. La fauconnerie semble donc aujourd'hui s'effacer derrière une sorte de « rapacerie » qui, nominalement parlant, correspondrait davantage à sa réalité actuelle.

Ces considérations gagneraient à être confrontées à d'autres réalités de la fauconnerie contemporaine. Certaines pratiques ont été écartées de mes recherches et d'autres cercles culturels à travers le monde proposent certainement des particularités qui leurs sont propres. Mes observations et réflexions conclusives portent sur la population de fauconniers que j'ai rencontrée. Elles permettent cependant au lecteur de se rende compte de toute la complexité de ces pratiques, de leurs diversités, de leurs différences, mais aussi de leurs convergences.

Bibliographie

Livres

-BURGAT Florence, « Chapitre III. L'animal impensable ? », *Animal, mon prochain.* sous la direction de BURGAT Florence, Odile Jacob, 1997, pp. 115-168.

-DESPRET Vinciane, chapitre « U comme Umwelt. Les bêtes connaissent-elles les usages du monde ? », dans *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?,* sous la direction de DESPRET Vinciane, La Découverte, 2014, pp. 221-230.

-DESPRET Vinciane, *Habiter en oiseau*, Actes sud, 2019

-DUBIED Annik, FALL Juliet, GERBER David, *Aux frontières de l'animal. Mises en scène et réflexivité.* Librairie Droz, 2012

-GEOFFROY SAINT-HILAIRE Isidore, *Domestication et naturalisation des animaux utiles*, 1854 (1861)

-HEDIGER Heini, *Les animaux sauvages en captivité : Introduction à la biologie des jardins zoologiques*, Payot, Paris 1953.

-HELL Bertrand, *Sang noir*, L'œil d'or essais & entretiens, 1995

-HELL Bertrand, *Entre chien et loup*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1986

-MANCERON Vanessa, *Les veilleurs du vivant. Avec les naturalistes amateurs.* La Découverte, 2022

-MAUS Marcel, *Les techniques du corps*, 1936

-MOREL Patrick, *L'art de la fauconnerie*, édition Crépin-Leblond, 2013

-SANCHEZ Anna, *L'esprit nocturne. Étude du comportement des rapaces nocturnes en captivité et guide spécialisé d'affaitage*, Centre d'étude Natural'Mente, 2014

-STEPANOFF Charles, *L'animal et la mort, chasses, modernité et crise du sauvage*, La Découverte, sciences sociales du vivant, 2021

-VOURC'H Anne et PELOSSE Valentin, *Chasser en Cévennes, un jeu avec l'animal*, CNRS, 1988

Articles

-AUBIN-BOLTANSKI Emma et MAGNIEZ Thierry, Le ciel est à nous, *Terrain* [En ligne], 2021, n°74, mis en ligne le 02 avril 2021, [consulté le 01 mai 2022]. Disponible sur : http://journals.openedition.org/terrain/21449

-DALLA BERNARDINA Sergio, *Une personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut*, L'Homme, t°31, n°120, pp.33-50, 1991

-DESPRET Vinciane, *Comprendre l'homme à partir de l'animal ?*, Le Seuil, « Pouvoirs », n°131, pp.5-17, 2009

-DIGARD Jean-Pierre, *Jalons pour une anthropologie de la domestication animale*, L'Homme, t°28, n°108, pp.27-58, 1988

-ESTEBANEZ Jean, *Ceux qui sont proches : les soigneurs au zoo*, Boeck Supérieur, « Sociétés », n°108, pp.47-57, 2010

-FERRET Carole, *Leurrer la Nature. Quelques exemples de manipulations des bêtes en Asie Intérieure*, Cahiers d'anthropologie sociale, n°9, pp.72-96, 2013

-GOUABAULT Emmanuel et BURTON-JEANGROS Claudine, *L'ambivalence des relations humain-animal*, Une analyse socio-anthropologique du monde contemporain, Les passeurs de frontières, v°42, n°1, 2010

-HALPERN Catherine, *L'ère du care*, Sciences Humaines, v°200, n°1, pp.55, 2009

-LACHENAL Perrine, *De drôles d'oiseaux sur les toits. Pratiques colombophiles et fabrique des masculinités à Amman (Jordanie)*, Études rurales, vol. 207, n°1, pp. 146-166, 2021

-MANCERON Vanessa, *Exil ou agentivité ? Ce que l'anthropologie fabrique avec les animaux*, L'Année sociologique, v°66, n°2, pp.279-289, 2016

-MANCERON Vanessa, ROUE Marie (dir), *Les animaux de la discord*, Revue Ethnologie française, v°39, pp. 5-10, 2009

-MONTAGNER Hubert, « L'imprinting, l'attachement, le lien », dans *L'attachement, de la théorie à la clinique*, sous la direction de PIERREHUMBERT Blaise, Érès, pp.21-27, 2007

-SOMA Takuya, *Contemporary Falconry in Altai-Kazakh in Western Mongolia*, in « International Journal of Intangible Heritage », v°7, 2012

-THÉPOT Stéphane, *[Attaques de vautours fauves] Prises de bec*, Sesame, vol. 10, n°2, 2021, pp. 36-41

Thèse

-RUIZ Mauricio, *Les livres de la fauconnerie ; sauvegarde et transmission d'un patrimoine culturel immatériel*, thèse présentée comme exigence partielle du doctorat en sémiologie, Monréal, Université du Québec, 2018

Sitographie

Les deux premiers sites sont consacrés majoritairement aux activités cynégétiques avec un rapace. Le premier est le site de la plus importante association de fauconniers chasseurs en France

et le second propose, pour la page qui nous intéresse en tous cas, une liste du vocabulaire utilisé à la chasse.

Le troisième site donne plus d'informations sur les programmes autour de la réintroduction du gypaète barbu.

-Association Nationale des Fauconniers et Autoursiers Français. ANFA [en ligne], [consulté aux mois de juin, juillet et août 2023]. Disponible sur : https://www.anfa.net/fr

-Passion & Rapaces. Rapaces [en ligne], [consulté aux mois de juin, juillet et août 2023]. Disponible sur https://www.rapaces.be/fr/vocabulaire

-Commission Européenne, sites des programmes LIFE. Gypact [en ligne], [consulté au mois d'août 2023]. Disponible sur : https://gypact.fr/life/

Annexe

Table des illustrations

Photographie 1 : Guy prépare ses faucons pour l'entraînement au haut vol.....19

Photographie 2 : Tiercelet de faucon sur leurre après un échange contre une pigeon.....20

Photographie 3 : Artémis, une forme de buse de Harris, a capturé un lapin. Elle l'a achevé en agrippant fermement sa tête entre ses serres.....22

Photographie 4 : Christian pose à côté de la perche de musculation qu'il utilise pour son tiercelet d'autour 25

Photographie 5 : Tiercelet d'autour. Un rapace spécialisé dans la capture d'oiseau en milieux forestiers. Ce spécimen est un tiers plus petite que Calissi, la forme de Cédric.....28

Photographie 6 : Calissi, l'autour de Cédric, n'est nullement dérangée par la présence de Maverick a proximité de sa proie.....33

Photographie 7 : Edwige, la furette blanche que Cédric utilise à la chasse.....34

Photographie 8 : Cédric tapote l'entrée du terrier de lapin pour indiquer à Edwige qu'elle doit ressortir. En quelques secondes, la furette pointe le bout de son museau.....35

Photographie 9 : Artémis mange un peu de viande sur le lapin qu'elle vient d'attraper.....39

.....41

Photographie 10 : Émetteur et son portant fixé sur une plume. Zoom sur le système d'accroche (petite épingle en métal clair) de l'émetteur qui se clipse dans le porte-émetteur doré.....41

Photographie 11 : Plume portant un émetteur. La longueur de l'émetteur favorise la transmission des ondes.....41

Photographie 12 : Cédric fait tournoyer un leurre pour rappeler Calissi qui a prit peur et s'est enfuit.....42

.....66

Photographie 13 : Logo de la volerie des Aigles d'Aure.....66

Photographie 14 : Roland leurrant son tiercelet de faucon, Valentino, lors d'une démonstration pour son spectacle.
Crédit : Les Aigles d'Aure.....67

Photographie 15 : Poussins de poules entiers.....74

Photographie 16 : Poussin en court de découpage avant de servir pour le vol des oiseaux.....74

Photographie 17 : De trois-quarts dos, le poing légèrement levé, je rappelle une jeune buse de Harris.
Crédit : Stéphanie Tosanic.....78

Photographie 18 : Christophe jette Tarzan pour lui donner de l'élan et faciliter son envol.....79

Photographie 19 : Roland « discute » avec un grand corbeau en imitant son cri.....80

Crédit : Les Aigles d'Aure.....80

Photographie 20 : Système d'attache avec un tyrolienne. L'oiseau peut évoluer entre la surface verte, le bloc en bois et le sol.....82

Photographie 21 : Perche haute d'environ 1m50, avec deux places d'attaches.....83

Photographie 22 : Différentes perches d'attaches basses.....83

Photographie 23 : Mihawk, une forme de faucon sacre, en jardinage à l'extérieur. Elle évolue entre le bloc en bois, la bassine d'eau (en jaune), l'intérieur du tipi et son toit.....84

Photographie 24 : Mihawk se fait abattre par Liam qui lui tient fermement les pattes avec sa main gantée. De l'autre il a appuyé sur son poitrail pour la renverser sur le dos. Christophe, à gauche, repli délicatement les ailes de l'oiseau.....85

Photographie 25 : Christophe lime le bec de Mihawk avec un outil type dremel.....86

Photographie 26 : Zoom sur les pattes de Tarzan. Il porte un grelot de chaque côté, deux bracelets d'où partent les jets, qui sont eux-même accrochés par le mousqueton du gant. Une blessure sur sa patte droite (à gauche sur l'image) en fin de cicatrisation est due à une écaille qui a sauté.....87

Photographie 27 : La pesée. Les oiseaux y sont habitués et savent ce que l'on attend d'eux. Le gant est abaissée à hauteur de la balance (munie d'un mini-perchoir), les doigts s'ouvrent par faire glisser les jets, qui seront ensuite maintenus par la main droite afin de ne pas fausser les mesures de la balance. L'oiseau est ensuite convié à remonter sur le gant par un mouvement du poing, éventuellement une incitation orale et, si besoin, une légère traction montante sur les jets.....88

Photographie 28 : Roland présente un jeune percnoptère d'Égypte (sur son gant) et un corbeau à nuque blanche, lors de son spectacle de vol.....91

Crédit : Les Aigles d'Aure.....91

Photographie 29 : Un vautour percnoptère s'apprête à laisser tomber un caillou sur un faux œuf en plâtre pour récupérer une récompense cachée à l'intérieur.....92

Crédit : Les Aigles d'Aure.....92

Photographie 30 : Roland embrase sa chouette lapone. Les nocturnes sont souvent plus tolérants aux contacts physiques.....100

Crédit : Les Aigles d'Aure.....100

Photographie 31 : Christophe embrasse Tarzan. Tous les deux sont très proches et l'oiseau accepte ce genre de contact physique, qu'il refuserait de la part d'autres personnes.....101

Photographie 32 : Mihawk encapuchonée.....102

Photographie 33 : Hei-Hei le poussin de Harris, qui ne vécu que quelques jours, sous la lumière orangée d'une lampe chauffante.....107

Photographie 34 : Diego, buse bleue du Chili, importée du Pérou.....108

Crédit : Les Aigles d'Aure.....108

Photographie 35 : Deux bébés buses de Harris d'environ 1 mois, nourries avec une grande pince à épiler 109

Photographie 36 : Jeune gypaète mangeant un os.....125

Photographie 37 : Vu sur le taquet au loin, dissimulé dans la paroi rocheuse.....127

Photographie 38 : Intérieur sur la cabane avec les jumelles rivées sur le taquet.....128

Photographie 39 : Feuille d'identification des deux petits.....130

Photographie 40 : Document type de reconnaissance des jeunes gypaètes relâchés. Focus sur Rei. La fréquence VHF est celle de sa balise. Il porte une bague violette à la patte gauche et une bague noire à la patte droite. Les numéros des plumes décolorées sont indiquées dans les « Marquages » et représentées sur le schéma.....131

Photographie 41 : Sac de viande de mouton récupérée auprès de bouchers partenaires.....134

Photographie 42 : Viande dispersée parmi les roches et la végétation.....134

Photographie 43 : Appareil photo à détecteur de mouvements.....135

Photographie 44 : Camille scrutant le ciel empli de vautours avec ses jumelles.....135

Photographie 45 : Vautours fauves tournoyant dans le ciel.....135

Photographie 46 : Roc entre la cabane d'observation et le taquet (au fond à droite).....136

Photographie 47 : Camille configurant le moniteur.....137

Photographie 48 : Camille balaye la vallée pour essayer de retrouver les ondes émises par les puces des petits.....137

Photographie 49 : Intérieur du taquet.....138

Photographie 50 : bac à eau à l'intérieur du taquet.....138

Photographie 51 : Roc (en bas) est facilement reconnaissable aux marques de décoloration sur son aile droite. Le gypaète au-dessus est un jeune relâché quelques années plus tôt. On peut constater qu'il est en pleine mue.....140

Photographie 52 : Roc (en bas) tente des manœuvres d'intimidation pour repousser le gypaète intrus....141